This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600071144N

Fables de Gay:

TRADUITES EN VERS FRANCAIS

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN:

Auteur des Prométhéides, des Glorieuſes, des "Rambles through Rome," &c.

"Du jour où une langue, n'importe laquelle, ſera entrée dans les mœurs ou dans les uſages des nations de la terre, de ce jour là ſeul, grands hommes, grands génies et grands poètes auront conquis l'immortalité."

BOSSUET.

LONDON:

WHITTAKER AND CO., AVE MARIA LANE.

1853.

280. K. 257.

BIBL·BODLEIANA

A SA GRACE

LE DUC DE WELLINGTON.

My lord Duc,

SOUS les auſpices de la Comteſſe de Manſfield, des enfans de laquelle j'avais l'honneur d'être profeſſeur, ſa Grâce la Ducheſſe de Wellington, votre auguſte mère, daigna me confier le ſoin de vous faire connaître les grands génies qui ont illuſtré la littérature françaiſe. Dans des moments où des études plus auſtères n'abſorbaient pas votre temps, je fus heureux d'être votre initiateur aux beautés de Racine, de Corneille, de Monteſquieu, de Lafontaine, de Lamartine, de Victor Hugo, et de tous ces " *lords of the human kind*," comme les caractériſe ſi bien le gracieux émule de Moore, le poète M'Carthy. A ces petites conférences qui avaient pour théâtre le charmant cabinet de travail d'Apſley Houſe, tous mes auteurs favoris étaient admirablement accueillis, et par la Ducheſſe et par Vous, et meilleure réception ne leur fut jamais faite ; il me ſouvient ſurtout qu'un jour où après avoir lu quelques belles pages de Victor Hugo, nous revînmes au bon Lafontaine, dont le gentil langage et la naïve ſimplicité avait tant de charmes pour Vous, Vous le proclamâtes le Roi des Fabuliſtes.

Aujourd'hui, je m'eſtime heureux, My lord Duc, de décerner au fabuliſte anglais, à Gay, le tribut

d'éloges que vous donniez alors au fabuliſte français ; car depuis que je vis dans l'intimité de vos poètes, je me ſuis accoutumé à regarder Gay comme le frère de Lafontaine.

Recevez mes remerciments, My lord Duc, pour l'honneur que vous me conférez en permettant à votre ancien profeſſeur d'inſcrire en tête de ſon nouvel ouvrage le nom de ſon illuſtre élève. Je ſuis charmé d'avoir cette occaſion de pouvoir vous donner publiquement la nouvelle aſſurance des ſentiments de haute eſtime avec leſquels je m'honore d'être,

My lord Duc,

De votre Grâce

Le très humble et très obéiſſant Serviteur,

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

27 Grafton Place,
Euſton Square.

CONTENTS.

		Page
	AU Lecteur	1
	Introduction.—The Shepherd and the Philoſopher	2
	Le Berger et le Philoſophe	3
Fable I.	The Lion, the Tiger, and the Traveller. (To his Royal Highneſs, William, Duke of Cumberland)	8
	Le Lion, Le Tigre, et le Voyageur. (A ſon Alteſſe Royale, Guillaume, Duc de Cumberland)	9
II.	The Spaniel and the Chameleon	14
	L'Epagneul et le Caméléon	15
III.	The Mother, the Nurſe, and the Fairy . .	18
	La Mère, la Bonne, et la Fée	19
IV.	The Eagle and the Aſſembly of Animals . .	20
	L'Aigle et l'Aſſemblée des Animaux . . .	21
V.	The Wild Boar and the Ram	24
	Le Sanglier et le Bélier	25
VI.	The Miſer and Plutus.	28
	L'Avare et Plutus	29
VII.	The Lion, the Fox, and the Geeſe	32
	Le Lion, le Renard, et l'Oie	33
VIII.	The Lady and the Waſp	36
	La Belle et le Frélon	37
IX.	The Bull and the Maſtiff	40
	Le Taureau et le Mâtin	41
X.	The Elephant and the Bookſeller	44
	L'Eléphant et le Libraire	45
XI.	The Peacock, the Turkey, and the Gooſe .	50
	Le Paon, le Dindon, et l'Oie	51
XII.	Cupid, Hymen, and Plutus	54
	Cupidon, l'Hymen, et Plutus	55

Page

FABLE XIII. The Tame Stag 58
Le Cerf Apprivoiſé 59
XIV. The Monkey who had ſeen the World . . 62
Le Singe qui a voyagé de par le Monde . . 63
XV. The Philoſopher and the Pheaſants . . . 66
Le Philoſophe et les Faiſans 67
XVI. The Pin and the Needle 70
L'Epingle et l'Aiguille 71
XVII. The Shepherd's Dog and the Wolf . . . 74
Le Chien de Berger, et le Loup 75
XVIII. The Painter who pleaſed nobody and everybody 76
Le Peintre qui ne contentait perſonne, et qui contenta tout le monde 77
XIX. The Lion and the Cub 82
Le Lion et le Lionceau 83
XX. The Old Hen and the Cock 86
La Vieille Poule et le Coq 87
XXI. The Rat-catcher and Cats 90
Le Ratier et les Chats 91
XXII. The Goat without a Beard 94
Le Bouc ſans Barbe 95
XXIII. The Old Woman and her Cats 100
La Vieille et ſes Chats 101
XXIV. The Butterfly and the Snail 104
Le Papillon et le Limaçon 105
XXV. The Scold and the Parrot 108
La Mégère et le Perroquet 109
XXVI. The Cur and the Maſtiff 112
Le Roquet et le Mâtin 113
XXVII. The ſick Man and the Angel 114
Le Malade et l'Ange 115
XXVIII. The Perſian, the Sun, and the Cloud . . 118
Le Perſan, le Soleil, et le Nuage 119
XXIX. The Fox at the Point of Death 122
Le Renard *in Extremis* 123
XXX. The Setting-Dog and the Partridge . . . 126
Le Chien-couchant et la Perdrix 127
XXXI. The Univerſal Apparition 130
L'Eternel Fantôme 131
XXXII. The two Owls and the Sparrow 134
Les deux Hiboux et le Pierrot 135

Page

FABLE XXXIII. The Courtier and Proteus 138
Le Courtiſan et Protée 139
XXXIV. The Maſtiffs 142
Les Mâtins 143
XXXV. The Barley-Mow and the Dunghill . 146
Le Tas d'Orge et le Fumier 147
XXXVI. Pythagoras and the Countryman . . 148
Pythagore et le Campagnard 149
XXXVII. The Farmer's Wife and the Raven . . 152
La Femme du Fermier et le Corbeau . 153
XXXVIII. The Turkey and the Ant 156
La Dinde et la Fourmi 157
XXXIX. The Father and Jupiter 160
Le Père et Jupiter 161
XL. The two Monkeys 164
Les deux Singes 165
XLI. The Owl and the Farmer 168
Le Hibou et le Fermier 169
XLII. The Jugglers 172
Les Preſtidigitateurs 173
XLIII. The Council of Horſes 178
Le Conſeil des Chevaux 179
XLIV. The Hound and the Huntſman . . . 182
Le Chien de Chaſſe et le Chaſſeur . . 183
XLV. The Poet and the Roſe 186
Le Poète et la Roſe 187
XLVI. The Cur, the Horſe, and the Shepherd's Dog 190
Le Roquet, le Cheval, et le Chien de Chaſſe 191
XLVII. The Court of Death 192
La Cour de la Mort 193
XLVIII. The Gardener and the Hog 196
L'Amateur de Fleurs, et le Pourceau . 197
XLIX. The Man and the Flea 202
L'Homme et la Puce 203
L. The Hare and many Friends 206
Le Lièvre et ſes nombreux Amis . . 207

L'ELOGE d'un auteur n'eſt jamais tout-à-fait impartial ſous la plume de ſon traducteur ; en effet le traducteur s'identifie tellement avec l'auteur traduit qu'il devient plutôt ſon admirateur que ſon juge. Pour nous, nous ne pouvons cacher qu'à la première lecture des Fables de Gay, nous avons regretté qu'elles fuſſent lettres mortes pour tous ceux qui ne ſont point initiés à la langue dans laquelle elles ont été écrites ; et que notre réſolution a été priſe immédiatement d'eſſayer la traduction en vers français, de toutes les fables non politiques de ce charmant conteur. Nous avons cherché dans notre travail à rendre plutôt la penſée que la lettre même du vers ; nous avons cru même quelquefois devoir ſubſtituer des expreſſions empruntées au langage moderne pour mieux faire comprendre aux lecteurs de la préſente génération l'eſprit de l'original ; nous avons enfin adopté le mélange de vers de différents mêtres, ce qui, à notre avis du moins, dans la langue françaiſe, donne plus de naturel à la narration d'une fable. Nous nous eſtimerons heureux, ſi notre traduction toute défectueuſe qu'elle puiſſe être, a pour effet d'inſpirer à nos lecteurs le déſir de connaître la langue anglaiſe, afin de pouvoir lire Gay lui-même, et non pas l'ombre de Gay ; car toute traduction n'eſt que l'ombre de l'auteur qu'elle prétend faire revivre. Dans le monde moral, comme dans le monde phyſique, on ne vit de ſa vie réelle qu'une ſeule fois.

LE TRADUCTEUR.

INTRODUCTION.

The Shepherd and the Philoſopher.

REMOTE from cities, liv'd a Swain,
Unvex'd with all the cares of gain;
His head was ſilver'd o'er with age,
And long experience made him ſage:
In ſummer's heat and winter's cold,
He fed his flock, and penn'd the fold:
His hours in cheerful labour flew,
Nor envy nor ambition knew:
His wiſdom and his honeſt fame
Through all the country raiſ'd his name.

A deep Philoſopher (whoſe rules
Of moral life were drawn from ſchools)
The Shepherd's homely cottage ſought,
And thus explor'd his reach of thought:

Whence is thy learning? Hath thy toil
O'er books conſum'd the midnight oil?
Haſt thou old Greece and Rome ſurvey'd,
And the vaſt ſenſe of Plato weigh'd?
Hath Socrates thy ſoul refin'd,
And haſt thou fathom'd Tully's mind?
Or, like the wiſe Ulyſſes, thrown,

INTRODUCTION.

Le Berger et le Philoſophe.

LOIN des cités vivait à part
Sans nul ſouci de gain un brave campagnard, [l'âge
Ses cheveux jadis noirs avaient pris avec
La teinte de l'argent—c'était vraiment un ſage ;
Dans l'été, dans l'hiver, il ſoignait ſon bétail,
Le promenait, ou bien l'enfermait au bercail :
Dans un travail riant, ainſi paſſaient ſes heures,
Point n'en déſirait de meilleures,
Sa ſageſſe et ſon bon renom
En avaient fait l' oracle du canton.

Un Philoſophe (dont toutes les habitudes
Se formulaient d' après les claſſiques études),
Se mit un jour en quête du berger,
Et pour le mieux connaître il fut l' interroger.

Ton érudition, lui dit-il, ta ſcience,
Dis, quelle en eſt la ſource ? As-tu pris ton ſavoir
Dans les livres, à l'huile examinés le ſoir ?
De Rome et de la Grèce as-tu ſucé l' eſſence ?
As-tu peſé le ſens profond
Du vieux Platon, ce puits ſans fond ?
Dis-moi, de ſa divine flamme,

By various fates, on realms unknown,
Haſt thou through many cities ſtray'd,
Their cuſtoms, laws, and manners weigh'd?

The Shepherd modeſtly reply'd—
I ne'er the paths of learning try'd;
Nor have I roam'd in foreign parts,
To read mankind, their laws, and arts:
For man is practiſ'd in diſguiſe;
He cheats the moſt diſcerning eyes.
Who by that ſearch ſhall wiſer grow,
When we ourſelves can never know?
The little knowledge I have gain'd,
Was all from ſimple Nature drain'd:
Hence my life's maxims took their riſe,
Hence grew my ſettled hate to vice.

The daily labours of the bee
Awake my ſoul to induſtry.
Who can obſerve the careful ant,
And not provide for future want?
My dog (the truſtieſt of his kind)
With gratitude inflames my mind:
I mark his true, his faithful way,
And in my ſervice copy Tray.
In conſtancy and nuptial love,
I learn my duty from the dove.

Socrate a-t-il illuminé ton âme ?
As-tu ſondé l' eſprit de Cicéron ?
Ou bien avec ou ſans patron,
Comme Ulyſſe le Roi d' Itaque,
Ou comme ſon fils Télémaque,
As-tu, parcourant les cités
Surpris tous les ſecrets dignes d'être cités ?

A ce diſcours ſaupoudré de jactance
Le berger répondit modeſtement :—Par chance
J'appris ce que je ſais—Jamais à l' étranger
Je n'ai porté mes pas—A quoi ſert voyager
Serait-ce pour connaitre l'homme ?
Ainſi que moi vous ſavez comme
L'homme eſt habile à tromper l'œil,
Ce ſerait bonnement tomber dans un écueil,
Que recourir à ces extrêmes,
Nous ne pouvons jamais nous connaitre nous-mêmes.
Je dois mon peu d'acquit à l' obſervation,
Nature a ſeule fait mon éducation,
Elle me fut toujours propice,
Et par elle j'appris à déteſter le vice.

L'abeille m'apprit le travail,
Et la Fourmi l' économie,
Mon chien, du Loup l'épouvantail,
Et pour moi plein de bonhomie,
M'apprit par ſa fidélité
Les doux charmes de l'amitié ;
Ma voiſine la Tourterelle
M'apprit la conſtance en amour ;
La Poule abritant de ſon aile

The hen, who from the chilly air,
With pious wing, protects her care;
And ev'ry fowl that flies at large,
Inſtructs me in a parent's charge.
From Nature, too, I take my rule,
To ſhun contempt and ridicule.
I never, with important air,
In converſation overbear.
Can grave and formal paſs for wiſe
When men the ſolemn owl deſpiſe?
My tongue within my lips I rein;
For who talks much, muſt talk in vain.
We from the wordy torrent fly:
Who liſtens to the chattering pie?
Nor would I, with felonious flight,
By ſtealth invade my neighbour's right.
Rapacious animals we hate:
Kites, hawks, and wolves deſerve their fate.
Do not we juſt abhorrence find
Againſt the toad and ſerpent kind?
But envy, calumny, and ſpite,
Bear ſtronger venom in their bite.
Thus ev'ry object of creation
Can furniſh hints to contemplation;
And from the moſt minute and mean,
A virtuous mind can morals glean.
Thy fame is juſt, the Sage replies;
Thy virtue proves thee truly wiſe.
Pride often guides the author's pen:
Books as affected are as men:
But he who ſtudies Nature's laws,
From certain truth his maxims draws;
And thoſe, without our ſchools, ſuffice
To make men moral, good, and wiſe.

Tous ſes petits la nuit, le jour,
Par ces ſoins touchants d'une mère
M'inſtruiſit des devoirs d'un père.

De la nature encor j'ai pris d'autres leçons,
Pour éviter mépris ou ridicule.
Je n'irais certes pas me hiſſant ſur arçons,
Diſcuter gravement un point une virgule ;
Vouloir paſſer pour ſage, eſt-ce ſe montrer tel ?
Ne nous moquons-nous pas du Hibou ſolemnel ?
Je ſais mettre un frein à ma langue,
Toujours vide de ſens eſt trop longue harangue,
Et la Pie, oiſeau babillard,
Nous dit aſſez l'ennui que produit un bavard.
Je ne voudrais non plus de façon clandeſtine
De mon prochain méditer la ruine ;
Ne déteſtons-nous pas l'animal carnaſſier,
Le Loup, le Milan, l'Epervier ?
N'avons-nous pas dégoût de Serpent, de Vipère,
De tout animal à venin,
Et cependant calomnie et colère
Exhalent-ils un poiſon plus bénin ?
Ainſi pour qui ſait lire au livre de nature,
Il n'eſt aucun objet dans la création
D'où ne découle une morale pure,
Et qui ne ſoit ſujet de contemplation.

Ta renommée eſt juſte, a répondu le ſage,
L'orgueil guide ſouvent la plume des auteurs,
Et leurs livres comme eux ſont diffus et menteurs ;
Au livre de Nature, il n'eſt point d'alliage,
Sans l'aide de l'école, en ſuivant ſes leçons,
Les hommes ſeraient tous et vertueux et bons.

FABLES.

FABLE I.

The Lion, the Tiger, and the Traveller.

TO HIS ROYAL HIGHNESS
WILLIAM, DUKE OF CUMBERLAND.

ACCEPT, young Prince, the moral lay,
And in theſe tales mankind ſurvey;
With early virtues plant your breaſt,
The ſpecious arts of vice deteſt.

Princes, like beauties, from their youth,
Are ſtrangers to the voice of truth.
Learn to contemn all praiſe betimes,
For flattery's the nurſe of crimes:
Friendſhip by ſweet reproof is ſhewn,
(A virtue never near a throne);
In Courts ſuch freedom muſt offend;
There none preſumes to be a friend.
To thoſe of your exalted ſtation,
Each courtier is a dedication.

FABLES.

FABLE I.

Le Lion, le Tigre et le Voyageur.

A SON ALTESSE ROYALE
GUILLAUME, DUC DE CUMBERLAND.

ACCEPTEZ, jeune Prince, acceptez la leçon
Que dans ces contes bleus vous donne à l'uniſſon
L'eſpèce humaine et l'eſpèce animale ;
Dans votre jeune cœur germera la vertu,
Et le vice ſera battu
Si vous en ſuivez la morale.

Les Princes comme les beautés
Par un fade encens ſont gâtés ;
La vérité chez eux conſignée à la porte,
Ne peut jamais pénétrer leur eſcorte.
Sachez à temps mépriſer les fadeurs
Des nombreux aſpirants à vos moindres faveurs.
La flatterie, ici ce n'eſt pas pour la rime,
Eſt la bonne d'enfants, la nourrice du crime ;
Or, l'amitié ſe donne, et ne s'impoſe pas,
Elle avertit, elle empêche un faux pas,

Muſt I too flatter like the reſt,
And turn my morals to a jeſt?
The Muſe diſdains to ſteal from thoſe
Who thrive in Courts by fulſome proſe.

But ſhall I hide your real praiſe,
Or tell you what a nation ſays?
They in your infant boſom trace
The virtues of your royal race;
In the fair dawning of your mind,
Diſcern you gen'rous, mild, and kind:
They ſee you grieve to hear diſtreſs,
And pant already to redreſs.
Go on, the height of good attain,
Nor let a nation hope in vain:
For hence we juſtly may preſage
The virtues of a riper age.
True courage ſhall your boſom fire,
And future actions own your ſire.
Cowards are cruel; but the brave
Love mercy, and delight to ſave.

A Tiger, roaming for his prey,
Sprung on a Traveller in the way:
The proſtrate game a Lion ſpies,
And on the greedy tyrant flies.
With mingled roar reſounds the wood;

Mais près d'un trône on en voit peu l'audace,
Si grande liberté riſquerait d'offenſer :
Prince, dans votre ſphère, il n'y faut pas penſer,
Là chaque courtiſan eſt une dédicace !
Me faut-il donc vous flatter à mon tour,
Selon l'uſage de la cour ?
Faut-il abſolument que ma plume vous loue,
Que mes moralités, pour vous, je les baſoue ?
La Muſe n'aime pas voler
Les beaux de Cour dont l'art eſt de cabrioler.

Eſt-ce à dire pourtant qu'en un caprice étrange
Je doive m' interdire une ſimple louange ?
Non certes ; cependant j'aime mieux, entre nous,
Vous raconter ce que le peuple dit de vous.
Dans votre jeune cœur il retrouve la trace
Des royales vertus de votre noble race,
Et dans l'aube de votre eſprit
Il voit que vous ſerez doux, aimable, érudit ;
Il vous voit, ſympathique à la moindre ſouffrance,
Pour calmer la douleur éveiller l'eſpérance.
Pourſuivez votre route, et marchez d'un pas ſûr,
La vertu du jeune âge arrive à l'âge mûr ;
Le vrai courage enflamme un cœur ſincère,
Et vos hauts faits futurs réjouiront votre père :
Les poltrons ſont cruels, mais les braves toujours
Faciles au pardon, à tous portent ſecours.

Un Tigre en quête d'une proie,
Ayant rencontré ſur ſa voie
Un voyageur, le terraſſa ;
Mais ſoudain ſur le Tigre un Lion s'élança.
Le combat fut terrible,

Their teeth, their claws, diſtil with blood;
Till, vanquiſh'd by the Lion's ſtrength,
The ſpotted foe extends his length.
The Man beſought the ſhaggy Lord,
And on his knees for life implor'd.
His life the gen'rous hero gave.
Together walking to his cave,
The Lion thus beſpoke his gueſt:—
What hardy beaſt ſhall dare conteſt
My matchleſs ſtrength? you ſaw the fight,
And muſt atteſt my power and right.
Forc'd to forego their native home,
My ſtarving ſlaves at diſtance roam.
Within theſe woods I reign alone;
The boundleſs foreſt is my own.
Bears, wolves, and all the ſavage brood,
Have dy'd the regal den with blood!
Theſe carcaſes on either hand,
Thoſe bones that whiten all the land,
My former deeds and triumphs tell,
Beneath theſe jaws what numbers fell!

True, ſays the Man, the ſtrength I ſaw
Might well the brutal nation awe:
But ſhall a monarch, brave like you,
Place glory in ſo falſe a view?
Robbers invade their neighbour's right.
Be lov'd: let juſtice bound your might.
Mean are ambitious heroes' boaſts
Of waſted lands, and ſlaughter'd hoſts.
Pirates their power by murders gain;
Wiſe Kings by love and mercy reign.
To me your clemency hath ſhown

D'affreux rugiſſements la forêt retentit,
Mais enfin le calme ſe fit,
Le Tigre rendait l'âme après un râle horrible.
L'homme demanda grâce au ſuperbe vainqueur,
Le héros généreux l'accorda de tout cœur,
Et côte à côte
Le Lion conduiſit ſon hôte
Vers ſon repaire—Or, tout en cheminant :
Avouez, lui dit-il, que mon pouvoir eſt grand,
Et que ma force eſt ſans égale ?
Vous vîtes le débat,
Ma patte coloſſale
D'un ſeul coup mit fin au combat.
Dans la forêt moi ſeul je règne en maitre,
Les Ours, les Loups, toute la race traitre
Ont dû fuir leur pays natal
Sinon teindre de ſang mon repaire royal.
De tous côtés, voyez oſſements et carcaſſes
Diſent aſſez quels furent mes hauts faits,
Et le nombre de ces voraces,
Qui ſous ma dent royale ont payé leurs méfaits.

Il eſt bien vrai, dit l'homme,
Votre force a de quoi mater
Les animaux . . . et j'ai vu comme
Vous ſavez dignement lutter, et puis dompter.
Mais comme vous, un monarque auſſi brave
Doit-il placer ſa gloire en un auſſi faux jour ?
Au pirate à parler d'eſclave ;
Moi je vous le dis ſans détour,
Je ſuis bien dégoûté des gloires pitoyables
De ces gredins titrés, tel haut que ſoit leur rang,
Qui font jabot, les miſérables

The virtue worthy of a throne.
Heav'n gives you pow'r above the reſt,
Like Heav'n to ſuccour the diſtreſt.

The caſe is plain, the monarch ſaid:
Falſe glory hath my youth miſled:
For beaſts of prey, a ſervile train,
Have been the flatt'rers of my reign.
You reaſon well; yet tell me, friend,
Did ever you in Courts attend?
For all my fawning rogues agree
That human heroes rule like me.

FABLE II.

The Spaniel and the Chameleon.

A SPANIEL, bred with all the care
That waits upon a favourite heir,
Ne'er felt correction's rigid hand:
Indulg'd to diſobey command,
In pamper'd eaſe his hours were ſpent;
He never knew what learning meant.
Such forward airs, ſo pert, ſo ſmart,
Were ſure to win his lady's heart:

De pays ravagés par le glaive et le ſang.
Que brigands éhontés volent l'omnipotence
Par le parjure et par la violence
Cela peut-être . . . Mais les véritables rois,
Eux ne règnent que par les lois.
Aujourd'hui par votre clémence
Vous vous êtes montré noblement généreux,
Ah! croyez-moi, le ciel donne aux trônants puiſſance
Pour qu'ils puiſſent donner ſecours aux malheureux.

La fauſſe gloire a leurré ma jeuneſſe,
D'animaux carnaſſiers j'avais formé ma cour,
Dit le Lion, auſſi ſervilité, baſſeſſe
Etaient-ils à l'ordre du jour.
Mais, dites-moi, l'ami, du vrai ſi je m'écarte:
Avez-vous mis jamais
Le pied dans les Palais?
Tous ces vils courtiſans qui me lèchent la patte
Me diſent que chez vous
Les Rois gouvernent comme nous!

FABLE II.

L'Epagneul et le Caméléon.

UN Epagneul bijou de ſa maîtreſſe
Avait reçu cette éducation
Que l'on donne à plus d'une Alteſſe,
Luxe de ſoins—nulle correction.
Les heures s'écoulaient dans une douce aiſance,
Il ne ſavait rien—Mais, il était de naiſſance.
Du reſte fort impertinent,
On le trouvait charmant quand il montrait la dent;

Each little miſchief gain'd him praiſe;
How pretty were his fawning ways!

The wind was ſouth, the morning fair;
He ventures forth to take the air;
He ranges all the meadow round,
And rolls upon the ſofteſt ground;
When near him a Chameleon ſeen,
Was ſcarce diſtinguiſh'd from the green.

Dear emblem of the flatt'ring hoſt,
What, live with clowns! a genius loſt!
To cities and the Court repair;
A fortune cannot fail thee there:
Preferment ſhall thy talents crown;
Believe me, friend; I know the town.

Sir, ſays the Sycophant, like you,
Of old, politer life I knew:
Like you a courtier born and bred;
Kings lean'd their ear to what I ſaid:
My whiſper always met ſucceſs;
The ladies praiſ'd me for addreſs.
I knew to hit each courtier's paſſion,
And flatter'd ev'ry vice in faſhion.
But Jove, who hates the liar's ways,
At once cut ſhort my proſp'rous days.
And, ſentenc'd to retain my nature,
Transform'd me to this crawling creature:
Doom'd to a life obſcure and mean,
I wander in the ſylvan ſcene:
For Jove the heart alone regards;
He puniſhes what man rewards.

Tout était de ſa part gentilleſſes étranges,
Et chaque méchant tour lui valait des louanges.

Le vent était au ſud, et le matin fort beau,
Notre Epagneul ſort du château,
A prendre l'air il s'aventure,
Erre dans la prairie et puis dans le vallon ;
Sur l'herbette il roulait ſa longue chevelure
Quand il vit un Caméléon
Dont à peine on pouvait diſtinguer l'encolure.

En ces lieux que fais-tu cher cœur !
Vivre avec des manants, eſt-ce là le bonheur !
Quel amour bucolique as-tu pour la campagne ?
Pour toi la cour eſt pays de cocagne,
Vas-y, mon cher, empoigner le ſuccès !

Ah ! dit le flagorneur, un jour j'y fis florès,
Monſieur, car autrefois, je vivais dans ſa ſphère,
Né comme vous pour être courtiſan
J'avais des rois l'oreille toute entière,
Et de moi le beau ſexe était fort partiſan ;
Je maniais le vers du quatrain jusqu' à l'ode,
Et je ſavais flatter chaque vice à la mode :
Mais Jupiter le roi des Dieux
Qui trouve les menteurs des êtres dangereux,
Me condamnant à garder ma nature,
Coupa court tout à coup à ma longue impoſture :
Transformé comme je le ſuis,
Je me cache ſous l'herbe et vis comme je puis ;
Car Jupiter eſtime l'âme,
Et pour lui plaire il faut que ſoit pure ſa flamme.
Que votre ſort eſt préférable au mien !

How diff'rent is thy caſe and mine!
With men, at leaſt, you ſup and dine;
While I, condemn'd to thinneſt fare,
Like thoſe I flatter'd, feed on air.

FABLE III.

The Mother, the Nurſe, and the Fairy.

IVE me a ſon! The bleſſing ſent,
Were ever parents more content?
How partial are their doting eyes!
No child is half ſo fair and wiſe.

Wak'd to the morning's pleaſing care,
The Mother roſe, and ſought her heir.
She ſaw the Nurſe, like one poſſeſt,
With wringing hands, and ſobbing breaſt.

Sure ſome diſaſter has befel!
Speak, Nurſe! I hope the boy is well!

Dear Madam, think not me to blame;
Inviſible the Fairy came:
Your precious babe is hence convey'd,
And in the place a changeling laid.
Where are the father's mouth and noſe—
The mother's eyes, as black as ſloes?
See here a ſhocking awkward creature,
That ſpeaks a fool in ev'ry feature!

Vous mangez avec l'homme, et cela quoique chien,
Tandis que moi réduit au menu le plus mince,
Je me nourris de l'air . . . que j'offrais à *mon Prince !*

FABLE III.

La Mère, la Bonne, et la Fée.

ACCORDEZ-nous un fils—Le don ſuit le ſouhait,
Et père et mère ont le cœur ſatisfait ;
Et tous deux d'exalter leur primogéniture,
Ce chef-d'œuvre de la nature.

Eveillée aux doux ſoins de la maternité,
La maman s'eſt levée avec célérité,
Pour donner à têter au marmot dans ſa joie,
Quand elle voit la bonne à la douleur en proie.

Parlez, bonne, pourquoi cette douleur, ces cris,
Serait-il arrivé quelque choſe à mon fils ?

Oh ! je le jure ſur mon âme,
Ne ſuis point à blâmer, Madame,
La Fée elle eſt venue, inviſible, elle a pris
Votre ſi bel enfant, et l' horrible voleuſe
Nous a laiſſé créature hideuſe
En échange de votre fils.
Où ſont la bouche et le nez de ſon père,
Et les beaux yeux noirs de ſa mère ?
Dans cette créature il n'eſt en vérité
Que bétiſe et ſtupidité !

The woman's blind, the Mother cries;
I ſee wit ſparkle in his eyes.

Lord, Madam, what a ſquinting leer!
No doubt the Fairy hath been here.

Juſt as ſhe ſpoke, a pigmy Sprite
Pops through the keyhole, ſwift as light;
Perch'd on the cradle's top he ſtands,
And thus her folly reprimands:—

Whence ſprung the vain conceited lie,
That we the world with fools ſupply?
What! give our ſprightly race away
For the dull helpleſs ſons of clay!
Beſides, by partial fondneſs ſhown,
Like you, we dote upon our own.
Where yet was ever found a mother,
Who'd give her booby for another?
And ſhould we change with human breed,
Well might we pass for fools indeed.

FABLE IV.

The Eagle and the Aſſembly of Animals.

AS Jupiter's all-ſeeing eye
Survey'd the worlds beneath the ſky;
From this ſmall ſpeck of earth were ſent
Murmurs and ſounds of diſcontent:

Cette femme eſt aveugle, ah ! la gentille bouche ;
Dit la maman, et quels beaux yeux voilà !

Madame, voyez donc quel vilain regard louche ?
Bien ſûr la Fée a dû paſſer par là.

Pendant qu'elle parlait un Lutin miniature
Gliſſe à travers le trou de la ſerrure,
Il ſe perche debout ſur le haut du berceau
Et puis en ôtant ſon chapeau :—

D'où vient, dit-il, cette erreur ſans ſeconde
Que nous autres eſprits peuplons de ſots le monde ?
Bien mieux que le Français nous ſommes nés malins,
Et nous ſerions aſſez bénins
Pour échanger les fils de notre race
Contre de vos enfants la vile populace !
Et d'ailleurs nous auſſi nous aimons nos lutins,
Bien mieux, ſoyez en ſûrs, que vos affreux gamins.
Et trouverait-on une mère
Qui troquât ſon nigaud, fut-ce contre un Voltaire ?
Si nous échangions avec vous,
Vertu choux ! . . Nous ſerions des fous !

FABLE IV.

L'Aigle et l'Aſſemblée des Animaux.

QUAND l'œil de Jupiter cet inſpecteur des mondes,
Qui voit tout, eſt partout,
Des aſtres eut ſondé les cavités profondes,
Il s'éleva debout

For ev'ry thing alive complain'd,
That he the hardeſt life ſuſtain'd.

Jove calls his Eagle. At the word
Before him ſtands the Royal bird.
The bird, obedient, from Heav'n's height,
Downward directs his rapid flight;
Then cited ev'ry living thing
To hear the mandates of his King.
Ungrateful creatures! whence ariſe
Theſe murmurs, which offend the ſkies?
Why this diſorder? Say the cauſe;
For juſt are Jove's eternal laws.
Let each his diſcontent reveal:
To yon ſour dog I firſt appeal.

Hard is my lot, the Hound replies;
On what fleet nerves the Greyhound flies!
While I, with weary ſtep and ſlow,
O'er plains, and vales, and mountains, go.
The morning ſees my chace begun,
Nor ends it till the ſetting ſun.
When, ſays the Greyhound, I purſue,
My game is loſt, or caught in view;
Beyond my ſight the prey's ſecure:
The Hound is ſlow, but always ſure;
And had I his ſagacious ſcent,
Jove ne'er had heard my diſcontent.

Du petit point de notre terre,
Un immenſe murmure, une immenſe prière :
Les uns ſe plaignaient très peu bas
D'avoir ce qu'ils avaient—d'autres de n'avoir pas,
Ce qui formait l'eſſence d'un confrère.

Viens-ça, mon Aigle, a dit Jupin.
L'oiſeau Royal eſt déjà ſur ſa main.
D'un ſigne il a compris le céleſte meſſage,
Et le voilà deſcendant du nuage.
Turbulents de vivants, a dit l'oiſeau des cieux,
Pourquoi tout ce déſordre et ce tapage affreux ?
De vos injuſtes cris, dites, quelle eſt la cauſe ?
Allons vite qu'on me l'expoſe.

A commencer par toi vilain chien rechigné
Qu'as-tu ?—Mon ſort eſt dur, répond le chien de chaſſe,
Et j'ai lieu d'en être indigné ;
Voyez le Levrier, il dévore l'eſpace,
Tandis que moi d'un pas lent, fatiguant,
Et par monts et par vaux à trotter je me laſſe,
Et cela tout le jour durant.
—Moi, dit le Levrier, je me plains de ma vue :
Quand à chaſſer je m' évertue,
Mon gibier je le perds, faute de mieux y voir ;
Le chien de chaſſe eſt lent, mais il a ſi bon flaire,
Que ſans peine il fait ſon devoir
D'une façon toute exemplaire.

The Lion crav'd the Fox's art;
The Fox the Lion's force and heart.
The Cock implor'd the Pigeon's flight,
Whoſe wings were rapid, ſtrong, and light:
The Pigeon ſtrength of wing deſpiſ'd,
And the Cock's matchleſs valour priz'd:
The Fiſhes wiſh'd to graze the plain;
The Beaſts to ſkim beneath the main.
Thus, envious of another's ſtate,
Each blam'd the partial hand of Fate.

The Bird of Heav'n then cry'd aloud,
Jove bids diſperſe the murm'ring crowd;
The God rejects your idle pray'rs.
Would ye, rebellious mutineers!
Entirely change your name and nature,
And be the very envy'd creature?
What! ſilent all, and none conſent!
Be happy then, and learn content;
Nor imitate the reſtleſs mind,
And proud ambition of mankind.

FABLE V.

The Wild Boar and the Ram.

AGAINST an elm a ſheep was tied;
The butcher's knife in blood was dy'd:
The patient flock, in ſilent fright,
From far beheld the horrid ſight.

Le Lion demandait l'aſtuce du Renard,
Du Lion le Renard demandait le courage,
Et qui plus eſt la force ; et le Coq ſans retard
Demandait du Pigeon le vol et le plumage,
Tandis que le Pigeon, malgré ſon apanage,
Demandait *ab hàc* et *ab hoc*
Subito la valeur du Coq :
Les Poiſſons déſiraient raſer l'air et la plaine,
La quadrupède eſpèce aller nager ſous l'eau
Pour voir le deſſous d'un vaiſſeau,
Et lutter à la courſe avec dame Baleine.
Bref, envieux du ſort d'autrui,
Chacun voulait avoir ce qui n'était à lui.

Il parle par ma voix Jupiter, a dit l'Aigle :
Taiſez-vous, mirmidons, et ſurtout à ſa règle
Sachez-vous conformer ; il rejette vos vœux :
Imbéciles et factieux,
Voudriez-vous changer de nom et de nature,
Et chacun revêtir de l'autre l'encolure ?
Vous vous taiſez ! c'eſt bien ! je vous quitte à préſent :
Que chacun ſoit heureux ! que chacun ſoit content !
Point n'imitez l'orgueil de la famille humaine,
Vous ſuccomberiez à la peine !

FABLE V.

Le Sanglier et le Bélier.

LE troupeau patient attendait le couteau
Du boucher, de ce froid bourreau ;
De ſang la terre était tachée,
Une brebis bêlait près d'un orme attachée,
Se conſolant par fois en broutant le gazon.

A ſavage Boar, who near them ſtood,
Thus mock'd to ſcorn the fleecy brood.

All cowards ſhould be ſerv'd like you;
See, ſee, your murd'rer is in view!
With purple hands, and reeking knife,
He ſtrips the ſkin yet warm with life.
Your quarter'd ſires, your bleeding dams,
The dying bleat of harmleſs lambs,
Call for revenge. Oh, ſtupid race!
The heart that wants revenge is baſe.

I grant, an ancient Ram replies,
We bear no terror in our eyes;
Yet think us not of ſoul ſo tame,
Which no repeated wrongs inflame;
Inſenſible of ev'ry ill,
Becauſe we want thy tuſks to kill.
Know, thoſe who violence purſue
Give to themſelves the vengeance due;
For in theſe maſſacres they find
The two chief plagues that waſte mankind.
Our ſkin ſupplies the wrangling bar;
It wakes their ſlumb'ring ſons to war;
And well revenge may reſt contented,
Since drums and parchment were invented.

Témoin de ce ſpectacle, un Sanglier ſauvage
Caché ſous le prochain feuillage,
Ainſi railla la gent porte-toiſon :

Lâches ! voyez, avez-vous la berlue,
Votre meurtrier eſt en vue,
Sa main, rouge de votre ſang,
De ſon couteau fumant,
Racle une peau chaude encore de vie,
Et vous race aſſervie
Vous regardez ſtupidement
Vos pères dépecés—et vos mères ſaignantes ;
De vos agneaux le piteux bêlement
Et les plaintes poignantes,
Vous laiſſent froids. Vous méritez crétins
Comme tous les poltrons d'avoir de tels deſtins !

Un vieux bélier répondit : Je l'accorde
Notre peuple n'a pas tout comme votre horde,
L'air menaçant et la foudre au regard,
Mais bien que privé de défenſes
Pour venger ſes offenſes,
Il les ſait reſſentir : pour n'être pas vantard
Ne croyez pas qu'il ſoit couard.
Sachez le donc notre vengeance
Suit notre aſſaſſinat, car nos vils maſſacreurs
En nous mettant à mort, malgré notre innocence,
Ramaſſent deux fléaux qui déciment les leurs ;
Notre peau qui tantôt fournit à la chicane
Le moyen fort coûteux d'allonger un procès,
Et qui tantôt éveille au combat tout exprès
Le riche en ſon palais, le pauvre en ſa cabane.
Nous trouvons en un mot vengeance chaque jour
Par le dur parchemin, par le bruyant tambour.

FABLE VI.

The Miſer and Plutus.

THE wind was high, the window ſhakes,
With ſudden ſtart the Miſer wakes;
Along the ſilent room he ſtalks,
Looks back, and trembles as he walks!
Each lock and ev'ry bolt he tries,
In ev'ry creek and corner pries;
Then opes the cheſt with treaſure ſtor'd,
And ſtands in rapture o'er his hoard.
But now, with ſudden qualms poſſeſt,
He wrings his hands, he beats his breaſt:
By conſcience ſtung, he wildly ſtares,
And thus his guilty ſoul declares:—

Had the deep earth her ſtores confin'd,
This heart had known ſweet peace of mind.
But virtue's ſold. Good Gods! what price
Can recompenſe the pangs of vice?
Oh, bane of good! ſeducing cheat!
Can man, weak man, thy pow'r defeat?
Gold baniſh'd honour from the mind,
And only left the name behind;
Gold ſow'd the world with ev'ry ill;
Gold taught the murd'rer's ſword to kill:
'Twas gold inſtructed coward hearts
In treach'ry's more pernicious arts.
Who can recount the miſchiefs o'er?
Virtue reſides on earth no more!

FABLE VI.

L'Avare et Plutus.

LE vent mugit, la fenêtre s'agite,
L'Avare s'éveille en ſurſaut,
Ses yeux ſortent de leur orbite,
Il parcourt ſa maiſon du bas jusques en haut.
Il tremble en marchant, examine
Serrures, verroux, cadenas,
Flaire dans chaque coin, puis ouvre à la ſourdine
La caiſſe qui contient ſon magot, ſes ducats,
Et les yeux ébaubis il demeure en extaſe.
Mais voilà qu'en ſon cœur s'éveille le remords,
Voilà que le remords l'écraſe,
L'œil égaré voilà qu'il confeſſe ſes torts.

La douce paix de l'âme eut été ma deviſe,
Si la terre en ſon ſein eut gardé ſes tréſors;
Mais la vertu c'eſt marchandiſe,
On l'achète—dût-on la payer d'un remords.
Fléau du bien, ſéduiſante chimère,
Or, vil métal, c'eſt ton affreux pouvoir
Qui bannit des eſprits l'honneur et le devoir,
Et ſème tous les maux qui germent ſur la terre;
Tantôt armant le bras d'un aſſaſſin,
Tantôt celui d'un traître ſpadaſſin,
Or, vil métal, auteur de tous les crimes,
Qui pourrait nombrer tes victimes?
Il dit, un pleur déjà roulait ſur ſes écus,
Quand devant lui parut ſon Dieu, Plutus:
L'Avare d'une main diſcrète

He ſpoke, and ſigh'd. In angry mood,
Plutus, his god, before him ſtood.
The Miſer, trembling, lock'd his cheſt;
The viſion frown'd, and thus addreſſ'd:—

Whence is this vile, ungrateful rant,
Each ſordid raſcal's daily cant?
Did I, baſe wretch, corrupt mankind?
The fault's in thy rapacious mind.
Becauſe my bleſſings are abuſ'd,
Muſt I be cenſured, curſt, accuſed?
E'en Virtue's ſelf by knaves is made
A cloak to carry on the trade;
And pow'r, when lodg'd in their poſſeſſion,
Grows tyranny and rank oppreſſion.
Thus, when the villain crams his cheſt,
Gold is the canker of the breaſt;
'Tis avarice, inſolence, and pride,
And ev'ry ſhocking vice beſide.
But when to virtuous hands 'tis giv'n,
It bleſſes, like the dews of heav'n:
Like Heav'n, it hears the orphan's cries,
And wipes the tears from widow's eyes.
Their crimes on gold ſhall miſers lay,
Who pawn'd their ſordid ſouls for pay?
Let bravoes then (when blood is ſpilt)
Upbraid the paſſive ſword with guilt!

Soudain à double tour a fermé ſa caſſette ;
Alors ainſi l'interpelle le Dieu :—

Eſt-ce de la frayeur que nait cette ſortie,
Miſérable argutie,
D'un cancre et d'un feſſe-Mathieu ?
Si l'homme ſe corrompt, c'eſt par l'eſprit rapace
De tous les uſuriers, de ton ignoble race ;
Si le monde eſt dévergondé
Dois-je être pour cela honni, vilipendé ?
Pour mieux cacher ton jeu, dépiſter la juſtice,
Du court manteau de la vertu
Tu voudrais bien draper ta hideuſe avarice, ...
Par moi ſois enfin dévêtu.
Quand un avare empile, empile, empile,
L'or ſelon lui, c'eſt le cancer du cœur,
Mais ce cancer du cœur n'eſt autre que la file
Des vices que l'Avare encaiſſe avec l'honneur :
Mais quand l'or eſt remis en des mains vertueuſes,
Il eſt béni comme un bienfait des cieux,
Il ſait les ſoulager vos peines douloureuſes
Veuves et orphelins, et ſait ſécher vos yeux.
Avares qui de l'or vous dites les victimes,
Sur ſon dos, qui n'en peut, ne mettez pas vos crimes,
Après avoir troqué vos âmes pour du gain,
Vous répondrez du ſang verſé par l'aſſaſſin.

FABLE VII.

The Lion, the Fox, and the Geese.

A LION, tir'd with ſtate affairs,
Quite ſick of pomp, and worn with cares,
Reſolv'd (remote from noiſe and ſtrife)
In peace to paſs his latter life.

It was proclaim'd; the day was ſet:
Behold the gen'ral council met.
The Fox was viceroy nam'd. The crowd
To the new regent humbly bow'd.
Wolves, Bears, and mighty Tigers bend,
And ſtrive who moſt ſhall condeſcend.
He ſtraight aſſumes a ſolemn grace,
Collects his wiſdom in his face.
The crowd admire his wit, his ſenſe;
Each word hath weight and conſequence.
The flatt'rer all his art diſplays:
He who hath pow'r is ſure of praiſe.
A Fox ſtepp'd forth before the reſt,
And thus the ſervile throng addreſt:—

How vaſt his talents, born to rule,
And train'd in virtue's honeſt ſchool!
What clemency his temper ſways!

FABLE VII.

Le Lion, le Renard, et l'Oie.

UN Lion fatigué des affaires d'état,
Dégoûté des grandeurs, et de leur vain éclat,
Réſolut loin du bruit, des ſoucis, de l'envie,
D'aller finir en paix les vieux jours de ſa vie.

Son deſſein arrêté, fut ſoudain proclamé ;
Au jour fixé voilà que le conſeil s'aſſemble
A point nommé ;
Et tous d'élire avec un rare enſemble
Pour vice-roi maître Renard.
Le Loup, le Tigre, et l'Ours, le fourbe Léopard,
Perſonnages puiſſants firent au nouveau maître,
Des courbettes ſans nombre en tâchant de paraître
Enchantés de l'élection ;
Pendant que mons Renard s'efforçait ſur ſa face
De mettre en action,
Un ſourire à la fois gracieux et bonaſſe,
Car c'eſt avec du miel qu'on attrape les gens.
La foule d'admirer ſon eſprit, ſon bon ſens,
Chaque mot de ſa bouche eſt rempli d'importance,
Et s'il ſe tait chacun de vanter ſon ſilence :
Toutefois ce ſilence un Renard y met fin
En adreſſant à tous ce diſcours d'aigrefin :

Dieux ! quels vaſtes talents, et combien la nature
De rares qualités l'a pourvu largement ?
Certe il était bien né pour trôner, je vous jure ;

How uncorrupt are all his ways!
Beneath his conduct and command,
Rapine ſhall ceaſe to waſte the land.
His brain hath ſtratagem and art;
Prudence and mercy rule his heart.
What bleſſings muſt attend the nation
Under this good adminiſtration!

He ſaid. A Gooſe, who diſtant ſtood,
Harangu'd apart the cackling brood:—

Whene'er I hear a knave commend,
He bids me ſhun his worthy friend.
What praiſe! what mighty commendation!
But 'twas a Fox who ſpoke th' oration.
Foxes this government may prize,
As gentle, plentiful, and wiſe:
If they enjoy the ſweets, 'tis plain
We Geeſe muſt feel a tyrant reign.
What havoc now ſhall thin our race,
When ev'ry petty clerk in place,
To prove his taſte, and ſeem polite,
Will feed on Geeſe both noon and night!

Sous ſa conduite et ſon gouvernement,
Dans le pays plus de rapine,
De guet-apens à la ſourdine,
Il poſſède à la fois le ſtratagème et l'art ;
Il eſt fin et prudent, bref ! c'eſt un être à part ;
Nul doute auſſi que ſous ſon règne
A ſon *nec plus ultrà* la nation n'atteigne !

Il dit. Pendant ce temps une Oie au peuple Oiſon
Faiſait cette harangue en guiſe de leçon :

Toutes et quantes fois j'entends un mauvais ange
Faire d'un ſcélérat l'impudique louange,
J'évite le héros autant que l'orateur :
Le diſcours était beau, mais c'était un voleur,
Un Renard, en un mot, qui dorait l'hyperbole ;
Que ce gouvernement ſoit doux et bénévole
Pour ces Meſſieurs, cela je le conçois,
Ils auront l'agréable et l'utile à la fois ;
Mais nous, mes chers amis, y ferons triſte mine,
Nous ferons chaque jour les frais de leur cuiſine ;
Sous ce gouvernement, chaque petit commis
Croira prouver ſon goût, paraître bien appris
En mettant ſon plaiſir, ſa joie,
A diner, à ſouper ſur l'Oie.

FABLE VIII.

The Lady and the Waſp.

WHAT whiſpers muſt the Beauty bear!
What hourly nonſenſe haunts her ear!
Where'er her eyes diſpenſe their charms,
Impertinence around her ſwarms.
Did not the tender nonſenſe ſtrike,
Contempt and ſcorn might look diſlike;
Forbidding airs might thin the place;
The ſlighteſt flap a fly can chaſe.
But who can drive the num'rous breed?
Chaſe one, another will ſucceed.
Who knows a fool, muſt know his brother;
One fop will recommend another:
And with this plague ſhe's rightly curſt,
Becauſe ſhe liſten'd to the firſt.

As Doris, at her toilet's duty,
Sat meditating on her beauty,
She now was penſive, now was gay,
And loll'd the ſultry hours away.

As thus in indolence ſhe lies,
A giddy Waſp around her flies.

FABLE VIII.

La Belle et le Frélon.

QUELS ſots chuchotements femme coquette et belle
N'a-t-elle pas à ſupporter ?
Partout où de ſes yeux s'agite la prunelle
L'impertinence eſt là prête à la convoiter !
Si ces doux riens n'étaient du quelque choſe,
Le dédain, le mépris armeraient ſon regard,
Et balayeraient ſans pitié, ſans égard
Tous ces non ſens, quelle qu'en fut la doſe :
Une mouche eſt chaſſée au jeu de l'éventail ;
Mais la mouche eſt un peuple ou plutôt un bétail
Dont il n'eſt pas aiſé ſouvent de ſe défaire ;
Chaſſez en une, une autre vient. Que faire ?
On ne le ſait parfois. Faut-il dire le mot,
Qui connait un niais, devra connaître un ſot,
Ils ſont couſins germains d'une même famille,
Un fat connait un fat, un Gille un autre Gille :
Et tous par un commun accord
De ſe donner à l'un à l'autre un paſſeport ;
Du reſte c'eſt bien fait que femme qui muguette
Soit en butte au fléau qu'elle appelle en cachette.

A ſa toilette était Doris,
Fort occupée, eſſayant un ſouris ;
A ſe créer grâces extérieures,
Ainſi de la chaleur elle égrenait les heures.

Pendant qu' à ces doux ſoins ſe complaiſaient ſes yeux
Une Guèpe, ou plutôt, un Frélon, j'imagine,

He now advances, now retires,
Now to her neck and cheek aſpires.
Her fan in vain defends her charms:
Swift he returns, again alarms;
For by repulſe he bolder grew,
Perch'd on her lip, and ſipp'd the dew.

She frowns, ſhe frets. Good Gods! ſhe cries,
Protect me from theſe teazing flies!
Of all the plagues that Heav'n hath ſent,
A Waſp is moſt impertinent.
The hov'ring inſect thus complain'd:—
Am I then ſlighted, ſcorn'd, diſdain'd?
Can ſuch offence your anger wake?
'Twas beauty cauſ'd the bold miſtake.
Thoſe cherry lips that breathe perfume,
That cheek ſo ripe with youthful bloom,
Made me with ſtrong deſire purſue
The faireſt peach that ever grew.

Strike him not, Jenny, Doris cries,
Nor murder waſps like vulgar flies;
For though he's free (to do him right),
The creature's civil and polite.

In ecſtaſies away he poſts;
Where'er he came, the favour boaſts;
Brags how her ſweeteſt tea he ſips,
And ſhows the ſugar on his lips.

Vint voltiger d'un air audacieux
Tout près de ſa blanche poitrine.
Il avance d'abord, ſe retire auſſitôt,
Il aſpire à ſon ſein, il aſpire à ſa joue,
Son éventail il le bafoue,
Il revient à la charge, et ſe perche bientôt
Au beau milieu de ſes lèvres charmantes,
Et boit l'audacieux! leurs ſaveurs énivrantes!

Des fléaux encaiſſés ſous notre firmament
Un Frélon eſt, je crois, le plus impertinent,
A dit la belle en ſon humeur farouche,
Et c'eſt pour nos péchés que Dieu créa la mouche.
Ah! dit ſoudain l'inſecte voltigeant,
Devez-vous me traiter comme un être outrageant,
Parceque par innocente mépriſe
J'ai bu ſur votre lèvre un parfum de ceriſe;
Ce duvet de jeuneſſe empreint ſur votre peau
M'a fait réver d'un beau fruit tout nouveau.

Indulgence à la pauvre bête,
A dit Doris: Jenny, ne l'aſſaſſinez pas,
Elle a ſon franc parler, eſt un peu trouble—fête,
Mais au moins elle eſt fort honnête,
C'eſt qualité dont je fais cas.

Voilà le Frélon en goguette
Qui va conter partout ſa nouvelle amourette,
Se vantant d'avoir coqueté
De ſes lèvres le plus doux thé.

The hint alarm'd the forward crew:
Sure of ſucceſs, away they flew.
They ſhare the dainties of the day,
Round her with airy muſic play;
And now they flutter, now they reſt,
Now ſoar again, and ſkim her breaſt;
Nor were they baniſh'd, till ſhe found
That Waſps have ſtings, and felt the wound!

FABLE IX.

The Bull and the Maſtiff.

SEEK you to train your fav'rite boy?
Each caution, ev'ry care employ:
And ere you venture to confide,
Let his preceptor's heart be try'd:
Weigh well his manners, life, and ſcope;
On theſe depends thy future hope.

As on a time, in peaceful reign,
A Bull enjoy'd the flow'ry plain,
A Maſtiff paſſ'd; inflam'd with ire,
His eyeballs ſhot indignant fire;
He foam'd, he rag'd with thirſt of blood.

Ce fut mot d'ordre pour la race
Des Frélons d'alentour, tous viennent ſur ſa trace
L'énivrer de douceurs, s'énivrer de ſuccès.
Folâtrant autour de la belle,
S'en allant, voltigeant, puis un inſtant après
Bourdonnant leur muſique, et revenant près d'elle,
Tant et ſi bien que les fripons
Mirent à ſac la roſe et les boutons;
Juſqu'à ce qu'à la fin la Belle d'aventure
Découvrit que Frélons, ainſi que Papillons
Sont comme ces derniers des héros d'impoſture,
Et que de plus ils portent aiguillons. . . .
Car elle en ſentit la piqûre.

FABLE IX.

Le Taureau et le Mâtin.

D'UN enfant favori voulez-vous faire un homme?
Ayez grand ſoin de ſavoir comme
Fut élevé ſon précepteur:
Afin de n'avoir pas mille déconvenues,
Sachez quels ſont ſes mœurs, et ſa vie, et ſes vues,
De votre enfant, enfin s'il peut former le cœur,
Car de cet examen dépendra ſon bonheur.

Une fois que, ſous un règne paiſible,
Un Taureau jouiſſait de l'air pur d'un vallon,
Un énorme Mâtin à l'allure terrible
Vint à paſſer. De ſon talon
Avec rage il faiſait voltiger la pouſſière,

Spurning the ground, the Monarch ſtood,
And roar'd aloud—Suſpend the fight;
In a whole ſkin go ſleep to-night:
Or tell me, ere the battle rage,
What wrongs provok'd thee to engage?
Is it ambition fires thy breaſt,
Or avarice, that ne'er can reſt?
From theſe alone unjuſtly ſprings
The world-deſtroying wrath of Kings.

The ſurly Maſtiff thus returns:—
Within my boſom glory burns.
Like heroes of eternal name,
Whom poets ſing, I fight for fame.
The butcher's ſpirit-ſtirring mind
To daily war my youth inclin'd;
He train'd me to heroic deed,
Taught me to conquer, or to bleed.

Curſt dog! the Bull reply'd, no more
I wonder at thy thirſt of gore;
For thou (beneath a butcher train'd,
Whoſe hands with cruelty are ſtain'd;
His daily murders in thy view)
Muſt, like thy tutor, blood purſue.
Take, then, thy fate. With goring wound,
At once he lifts him from the ground:
Aloft the ſprawling hero flies;
Mangled he falls, he howls, and dies!

Et ſes yeux furibonds s'éclairaient de colère.

Le Monarque ſe dreſſe et mugit fortement,
Il foule avec dédain la terre;
Suſpendons le combat, dit-il, en ce moment,
Va dormir pour ce ſoir dans ta peau toute entière,
Ou bien, dis-moi d'abord
Avant de commencer la danſe
Pour te battre avec moi, quelle fut mon offenſe?
T'ai-je cauſé le moindre tort?
L'ambition eſt-elle dans ton âme,
Ou l'avarice infâme?
La colère des rois, fléau des nations,
Nait bien injuſtement de ces deux paſſions.

Le Mâtin grognard de répondre:
Un tel diſcours a droit de me confondre.
De la gloire, en mon cœur, brûle l'ardent déſir,
Me battre pour la gloire eſt mon plus grand plaiſir,
J'ai ſoif d'être chanté par l'immortel poète;
N'eſt-ce pas par le ſang que la gloire s'achète?
A mon eſprit guerrier connais mon précepteur,
Un boucher m'inculqua ces préceptes d'honneur!

Maudit Mâtin! répondit le Monarque,
Avec un boucher pour Plutarque
Je ne m'étonne plus de ton goût pour le ſang;
Accomplis donc ton ſort; et lui perçant le flanc
D'un ſeul coup de ſa corne il l'enlève de terre,
Et dans les airs ſoudain pendille le héros;
Il pouſſe un hurlement effrayant de colère,
Et puis comme une maſſe il retombe en lambeaux.

FABLE X.

The Elephant and the Bookſeller.

THE man who, with undaunted toils,
Sails unknown ſeas to unknown ſoils,
With various wonders feaſts his ſight:
What ſtranger wonders does he write!
We read, and, in deſcription, view
Creatures which Adam never knew;
For, when we riſk no contradiction,
It prompts the tongue to deal in fiction.
Thoſe things that ſtartle me or you,
I grant, are ſtrange, yet may be true.
Who doubts that Elephants are found,
For ſcience and for ſenſe renown'd?
Borri records their ſtrength of parts,
Extent of thought, and ſkill in arts:
How they perform the law's decrees,
And ſave the ſtate the hangman's fees;
And how, by travel, underſtand
The language of another land.
Let thoſe who queſtion this report,
To Pliny's ancient page reſort.
How learn'd was that ſagacious breed!
Who now (like them) the Greek can read!

FABLE X.

L'Eléphant et le Libraire.

L'HOMME ardent, au cœur intrépide,
Qui ſur un frêle eſquif va chercher l'Atlantide,
De merveilles ſans nombre eſt certes le témoin,
Mais à combien d'erreurs ne lâche-t-il pas bride. . .
A beau mentir qui vient de loin!
Nous liſons, nous voyons par lui cent de ces choſes
Qu' Ovide n'eut oſé dans ſes métamorphoſes;
Mais qui ne riſque pas la contradiction,
Peut vraiment à cœur joie uſer la fiction;
Uſer et abuſer n'eſt-ce pas même choſe?
Et cependant, ici point je ne gloſe,
Ce qui parait étrange eſt quelque fois très vrai,
Cela vint-il du Paraguai!
Qui, par exemple, met en doute
Des Eléphants le ſavoir, le bon ſens,
Borri les loue, et quelque part ajoute
Qu'ils ſont intelligents, que mieux que bien des gens
Ils ſont profonds penſeurs, que même d'aventure
En accompliſſant à la fois
Les droits et de l'homme et des lois,
Ils font gagner à la légiſlature,
Quoi de plus beau!
Les honoraires d'un bourreau!!!
Et comme enfin inſtruits par les voyages
Des pays étrangers, ils parlent les langages,

As one of theſe, in days of yore,
Rummag'd a ſhop of learning o'er,
(Not, like our modern dealers, minding
Only the margin's breadth, and binding)
A book his curious eye detains,
Where, with exacteſt care and pains,
Were ev'ry beaſt and bird pourtray'd,
That e'er the ſearch of man ſurvey'd;
Their natures and their pow'rs were writ
With all the pride of human wit.
The page he with attention ſpread,
And thus remark'd on what he read:—
Man with ſtrong reaſon is endow'd;
A beaſt ſcarce inſtinct is allow'd:
But let this author's worth be try'd,
'Tis plain that neither was his guide.
Can he diſcern the diff'rent natures,
And weigh the pow'r of other creatures,
Who, by the partial work, hath ſhown
He knows ſo little of his own?
How falſely is the ſpaniel drawn!
Did man from him firſt learn to fawn?
A dog proficient in the trade!
He the chief flatt'rer Nature made.
Go Man, the ways of Courts diſcern;
You'll find a Spaniel ſtill might learn.

Et de l'humanité ſont le vivant flambeau !
Que ſi l'aſſertion ſemble par trop badine,
Tous mes contradicteurs je les réferre . . . à Pline :
Que cette race était donc ſavante . . . Bon Dieu !
Qui mieux qu'elle aujourd'hui lirait le Grec, l'Hébreu !

Un jour, en ce temps là—c'était chez un libraire
Qui ne s'inquiètait pas, comme en ce temps vulgaire,
De la marge d'un livre et de ſon épaiſſeur,
Comme fait aujourd'hui maint et maint éditeur ;
Un éléphant vit par chance un ouvrage,
Où l'on trouvait à chaque page,
Les mœurs, le caractère et l'illuſtration
De tous les animaux de la création.

L'Eléphant lit. Tout penſif examine,
Tourne la page, obſerve, et puis long-temps rumine :
L'homme à ce qu'il parait eſt de haute raiſon
Se dit-il. Sans comparaiſon
A peine accorde-t-il de l'inſtinct à la bête,
Et cependant qu'on jauge la valeur
De cet auteur,
Et l'on verra, ſoit dit, ſans être deſhonnête,
Qu' inſtinct et que raiſon ont chez lui fait défaut,
Comme à la cour du roi Pétaud.
Selon lui l'Epagneul fut en l'art des Courbettes
Son profeſſeur unique. Admirez ces ſornettes !
Un chien couchant, maître flatteur !
Eſt-il donc à la cour plus vil adulateur

How can the fox's theft and plunder
Provoke his cenſure or his wonder?
From courtiers' tricks, and lawyers' arts,
The fox might well improve his parts.
The lion, wolf, and tiger's brood,
He curſes for their thirſt of blood.
But is not man to man a prey?
Beaſts kill for hunger—men for pay!

The Bookſeller, who heard him ſpeak,
And ſaw him turn a page of Greek,
Thought, what a genius have I found!
Then thus addreſſ'd with bow profound:—
Learn'd Sir, if you'd employ your pen
Againſt the ſenſeleſs ſons of men,
Or write the Hiſtory of Siam,
No man is better pay than I am;
Or, ſince you're learn'd in Greek, let's ſee
Something againſt the Trinity.

When wrinkling with a ſneer his trunk,
Friend, quoth the Elephant, you're drunk;
Ev'n keep your money, and be wiſe—
Leave man on man to criticiſe:
For that you ne'er can want a pen
Among the ſenſeleſs ſons of men.

Que l'homme. Et que de chiens en lui trouvent
leur maître ?
Selon lui le Renard eſt le roi des voleurs,
Sciemment il oublie avocats, procureurs,
Gens d'affaires, courtiers, en un mot la gent traître ;
Selon lui Tigres, Loups, Lions et Léopards
Sont altérés de ſang, ſont tous de vrais pendards,
Mais l'homme quel eſt-il ? . . . L'aſſaſſin volontaire
De l'homme. Et notez bien que c'eſt pour un ſalaire,
Qu'il tuera ſon ſemblable,—et non pas pour la faim.

De ce diſcours en entendant la fin,
Quel génie ai-je là, ſe dit notre libraire,
Il lit l'Hébreu, le Grec, et le Latin
Pour moi que ne pourrait-il faire ?
Ah ! Monſieur l'Erudit, pourſuivit-il tout haut,
Si pour moi vous vouliez employer votre plume
Et me faire un petit volume
Contre l'homme et ſes fils, et cela ſervi chaud,
Ou bien m'écrire encor la véridique hiſtoire
Et de Siam et de ſa gloire ;
Ou me tirer du Grec un tout petit traité
Contre la Trinité ?
J'ai de l'eſprit, bien que je ſois libraire,
Et ſi l'argent vous plait, en vérité,
Nul mieux que moi ne peut vous ſatisfaire.

Vous êtes gris l'ami, repartit l'Eléphant,
D'un ris moqueur, en recroquevillant
Sa trompe,
Conſervez votre argent ; car ſi je ne me trompe,
Et ceci ſoit dit entre nous ;
L'homme ſaura toujours houſpiller ſon ſemblable :

They, unprovok'd, will court the fray;
Envy's a ſharper ſpur than pay.
No author ever ſpar'd a brother;
Wits are game-cocks to one another.

FABLE XI.

The Peacock, the Turkey, and the Gooſe.

IN beauty faults conſpicuous grow;
The ſmalleſt ſpeck is ſeen on ſnow.

As near a barn, by hunger led,
A Peacock with the poultry fed,
All view'd him with an envious eye,
And mock'd his gaudy pageantry;
He, conſcious of ſuperior merit,
Contemns their baſe reviling ſpirit,
His ſtate and dignity aſſumes,
And to the ſun diſplays his plumes,
Which, like the heav'n's o'erarching ſkies,
Are ſpangled with a thouſand eyes.
The circling rays, and varied light,
At once confound their dazzled ſight.
On every tongue detraction burns,
And malice prompts their ſpleen by turns.
Mark with what inſolence and pride
The creature takes his haughty ſtride!

L'envie eſt une encre admirable,
Indélébile, alors qu'entre des doigts jaloux,
Elle démolit d'un confrère,
Ou l'œuvre, ou bien le caractère.

FABLE XI.

Le Paon, le Dindon, et l'Oie.

BEAUTÉ n'a pas taliſman qui protège,
Pour rendre inviſible un défaut :
Non, bien s'en faut, car le plus lourd pataud
Apperçoit un point ſur la neige.

Près d'une grange, en un baſſe cour
Amené par la faim, un Paon piquait grenaille,
Avec poules, poulets, et toute la volaille
Qui de la ferme habitait le ſéjour.
Tous le voyaient avec un œil d'envie,
Et ſe moquaient de ſon royal manteau.
Lui, ſachant ſa valeur, en ſon âme ravie
Trouvait plaiſir plus grand à ſe poſer en beau.
Auſſi tandis qu'ils font la moue,
Majeſtueuſement lui de faire la roue.
Son plumage au ſoleil reſplendit radieux,
Et leur éblouit l'œil comme un rayon des cieux.
Mais l'œil hors de combat, il leur reſte la langue . . .
Maître Dindon ainſi commence la harangue :
Dieu qu'il eſt vain, dit-il, quel orgueilleux oiſeau !
C'eſt à vous échauffer la bile !

The Turkey cries. Can ſpleen contain?
Sure never bird was half ſo vain!
But were intrinſic merit ſeen,
We Turkeys have the whiter ſkin.
From tongue to tongue they caught abuſe;
And next was heard the hiſſing Gooſe.
What hideous legs! what filthy claws!
I ſcorn to cenſure little flaws.
Then what a horrid ſqualling throat!
Ev'n owls are frighted at the note.

True, thoſe are faults, the Peacock cries—
My ſcream, my ſhanks, you may deſpiſe;
But ſuch blind critics rail in vain:
What! overlook my radiant train!
Know, did my legs (your ſcorn and ſport)
The Turkey or the Gooſe ſupport,
And did ye ſcream with harſher ſound,
Thoſe faults in you had ne'er been found:
To all apparent beauties blind,
Each blemiſh ſtrikes an envious mind.
Thus, in aſſemblies, have I ſeen
A nymph, of brighteſt charms and mien,
Wake envy in each ugly face;
And buzzing ſcandal fills the place.

Etale ton habit! La doublure, imbécile,
Eſt, et reſtera noire . . . et blanche eſt notre peau!
A ce méchant propos dame Oie
D'ajouter en ſifflant: voyez donc, mes amis,
Et ſa jambe et ſon pied; au tour on les a mis,
Mais patatras, ſans doute la courroie
S'eſt caſſée en courant, il eſt reſté pied-bot;
Puis écoutez le ſon qui ſort de ſon goulot!
Eſt-il rien de plus laid, de plus abominable?
Le hibou même a peur de ce cri déplorable.

Ce ſont là des défauts, c'eſt vrai, reprit le Paon,
Je livre à vos dédains mes fuſeaux et ma patte,
Et ma voix qui reſſemble aſſez au cri de chatte,
Mais pourquoi mépriſer mon magnifique écran?
Mes jambes, ſachez-le, ſoutiendraient Dindon, Oie,
Vous feriez tous les deux ces cris d'oiſeau de proie;
Que ces défauts, en vérité,
Vous pourriez les porter avec impunité.
Aveugle à la beauté, même la plus viſible
L'eſprit d'un envieux met ſon attention
A mettre au jour chaque imperfection,
Jamais à la juſtice il ne ſera ſenſible.
Ainſi j'ai vu dans les ſalons
Une nymphe à la fois modeſte et gracieuſe,
De la laideur éveiller les frélons,
Et paſſer tour-à-tour ſous leur langue moqueuſe.

FABLE XII.

Cupid, Hymen, and Plutus.

AS Cupid, in Cythera's grove,
Employ'd the leſſer powers of love,
Some ſhape the bow, or fit the ſtring;
Some give the taper ſhaft its wing,
Or turn the poliſh'd quiver's mould,
Or head the darts with temper'd gold.

Amidſt their toil and various care,
Thus Hymen, with aſſuming air,
Addreſs'd the God:—Thou purblind chit,
Of awkward and ill-judging wit,
If matches are not better made,
At once I muſt forſwear my trade.
You ſend me ſuch ill-coupled folks,
That 'tis a ſhame to ſell them yokes.
They ſquabble for a pin, a feather,
And wonder how they came together.
The huſband's ſullen, dogged, ſhy;
The wife grows flippant in reply.
He loves command and due reſtriction,
And ſhe as well likes contradiction:
She never ſlaviſhly ſubmits—
She'll have her will, or have her fits.
He this way tugs, ſhe t'other draws:
The man grows jealous, and with cauſe.

FABLE XII.

Cupidon, l'Hymen, et Plutus.

DANS les frais boſquets de Cythère,
Tandis que Cupidon enſeignait aux amours
Aux uns à former l'arc, aux autres à parfaire
La flèche ou le carquois, ſes dards et ſes atours,
Survint l'Hymen, qui, jaune de colère,
Au Dieu d'un ton tranchant adreſſa ce diſcours :—

Holà ! petit babouin de myope,
Bambin des Dieux, Dieu des bambins,
Vite laiſſe là ton échoppe
Et tes maudits petits gamins,
Et puis cauſons. Sais-tu vraiment, dis, petit drôle,
Que je joue un ſi triſte rôle,
Que je renonce à mon métier
S'il ne ſort de ton atelier
Marchandiſe mieux outillée ?
Parmi l'eſpèce corbeillée
Que tu me fais paſſer, il ſe trouve des gens
Accouplés, aſſortis en dépit du bon ſens ;
Ils ſe chamaillent pour une épingle, une plume,
Et puis de s'étonner que ſur ſi laide enclume
On ait rivé leurs fers, on ait forgé leurs nœuds.
Le mari c'eſt bourru, têtu, capricieux,
La femme donne de la langue,

Nothing can ſave him but divorce;
And here the wife complies of courſe.

When, ſays the Boy, had I to do
With either your affairs or you?
I never idly ſpend my darts;
You trade in mercenary hearts.
For ſettlements the lawyer's fee'd:
Is my hand witneſs to the deed?
If they like cat and dog agree,
Go rail at Plutus, not at me!

Plutus appear'd, and ſaid, 'Tis true,
In marriage gold is all their view:
They ſeek not beauty, wit, or ſenſe;
And love is ſeldom the pretence.
All offer incenſe at my ſhrine,
And I alone the bargain ſign.

Et de vinaigre pur arroſe ſa harangue ;
Lui voudrait commander, et n'obéir jamais ;
Elle tout contrôler, ne faire qu' à ſa tête,
Ou l'attaque de nerfs, les ſi, les car, les mais
Sont là comme un vrai trouble-fête
Pour tout abaſourdir.
Tant que l'époux devient jaloux, et non ſans cauſe,
Et veut à tout prix en finir.
Sur ce, l'homme de loi tout-à-coup s'interpoſe,
Et le divorce enfin d'avoir ſon cours,
Car ſur ce point, femme conſent toujours.

Pourquoi venir me chanter pouilles,
Dit Cupidon, vous êtes fou, mon cher,
Suis-je pour quelque choſe en vos nombreuſes brouilles ?
Non, de par Jupiter !
Courtier-marron de cœurs tout mercenaires,
Vous, vous en trafiquez, ce ſont là vos affaires ;
Et tous vos dreſſeurs de contrats,
Tous vos plats-pieds, vos avocats,
Marchands de chair humaine, y trouvent leurs ſalaires.
Me voyez-vous ſigner ces beaux certificats ?
Et ſi le mariage eſt un affreux calvaire,
Si vos conjoints ſont comme chiens et chats,
Ai-je allumé cette flamme uſuraire ?
Agoniſez Plutus, ſi vous voulez, pas moi.

C'eſt vrai ! reprend Plutus, c'eſt vrai de par ma foi !
Ils ne cherchent en mariage
Ni bon ſens, ni raiſon ; d'eſprit pas d'avantage,
Ni de beauté non plus ; d'amour bien moins encor,
Mais l'objet de leurs vœux c'eſt l'or, et toujours l'or.
Ils offrent leur encens ſeulement ſur ma châſſe,

How can Belinda blame her fate?
She only aſk'd a great eſtate.
Doris was rich enough, 'tis true:
Her Lord muſt give her title too.
And ev'ry man, or rich or poor,
A fortune aſks, and aſks no more.
Av'rice, whatever ſhape it bears,
Muſt ſtill be coupled with its cares.

FABLE XIII.

The Tame Stag.

AS a young Stag the thicket paſt,
The branches held his antlers faſt:
A clown, who ſaw the captive hung,
Acroſs the horns his halter flung.
Now ſafely hamper'd in the cord,
He bore the preſent to his lord.
His lord was pleas'd; as was the clown,
When he was tipp'd with half-a-crown.
The Stag was brought before his wife;
The tender lady begg'd his life.
How ſleek's the ſkin! how ſpeck'd like ermine!
Sure never creature was ſo charming!

Je ſigne leurs contrats, ou plutôt leurs marchés.
Mais que voulez-vous que j'y faſſe ?
Ne ſuis pour rien dans leurs péchés.
De ſon malheureux ſort que peut dire Bélinde ?
Elle a voulu tous les tréſors de l'Inde !
Doris était aſſez riche, il eſt vrai pour deux,
Elle a voulu d'un Lord le titre ambitieux !
Chaque homme enfin ou près ou loin d'un trône,
D'une très forte dot me demande l'aumône ;
Or, l'avarice eſt un défaut
Qui fait ménage avec les ſoucis auſſitôt !

FABLE XIII.

Le Cerf Apprivoiſé.

UN jeune Cerf errait à travers les brouſſailles,
Soudain comme par des tenailles
Il fut arrêté par ſes bois ;
Un manant qui le vit pantois
En eut bientôt fait la capture.
Il le conduiſit d'aventure
A ſon ſeigneur le châtelain,
Qui pour prix du cadeau, lui fit don d'un pour boire ;
Ce dont le ruſtre, on peut le croire
Se montra fort content. Notre Cerf fut ſoudain
Mené devant la dame châtelaine,
Elle était belle, elle avait l'âme humaine,
Elle admira beaucoup le gentil animal,
Et puis obtint qu'on ne lui fit pas mal.

At firſt, within the yard confin'd,
He flies and hides from all mankind;
Now bolder grown, with fix'd amaze,
And diſtant awe, preſumes to gaze,
Munches the linen on the lines,
And on a hood or apron dines:
He ſteals my little maſter's bread,
Follows the ſervants to be fed;
Nearer and nearer now he ſtands,
To feel the praiſe of patting hands;
Examines ev'ry ſift for meat,
And, though repuls'd, diſdains retreat;
Attacks again with levell'd horns,
And man, that was his terror, ſcorns.

Such is the country maiden's fright,
When firſt a red-coat is in ſight;
Behind the door ſhe hides her face;
Next time at diſtance eyes the lace.
She now can all his terrors ſtand,
Nor from his ſqueeze withdraws her hand;
She plays familiar in his arms,
And ev'ry ſoldier hath his charms.
From tent to tent ſhe ſpreads her flame;
For cuſtom conquers fear and ſhame.

Enfermé dans la cour, mais ſans aucune attache
Il fuit d'abord, dans tous les coins ſe cache,
Puis enhardi par un aimable accueil
Timide encore il riſque un œil :
Il grignotte le linge étendu ſur la corde,
Et ſans miſéricorde,
Dîne d'un capuchon, ou bien d'un tablier.
Il ſe plait à chipper le pain de l'écolier,
De l'écolier ſon jeune maître,
Et ſuit le ſommeiller dès qu'il le voit paraître ;
Chaque jour par dégrés s'approche de plus près,
Et pour une careſſe à la voix vient exprès.
Puis flaire chaque main en quête de pâture,
Et s'il eſt repouſſé fait feu de ſon armure ;
Et l'homme ſon fléau jadis
Devient l'objet de ſon mépris.

Ainſi fait jeune villageoiſe,
Quand à ſes yeux d'abord s'offre un ſoldat ;
Elle ſe cache la ſournoiſe
Avec la fineſſe du chat ;
La fois d'après on s'apprivoiſe,
On riſque un œil ſur le galon ;
Enfin on devient plus courtoiſe,
On regarde cet Apollon,
On le regarde ſans alarmes,
On ne retire pas ſa main,
Car l'uniforme a tant de charmes ;
Et puis l'on ſe dit : A demain !
Et de toutes, c'eſt là l'hiſtoire,
Et la pudeur s'éteint dans les bras de la gloire !

FABLE XIV.

The Monkey who had ſeen the World.

MONKEY, to reform the times,
Reſolv'd to viſit foreign climes;
For men in diſtant regions roam,
To bring politer manners home.
So forth he fares, all toil defies;
Misfortune ſerves to make us wiſe.

At length the treach'rous ſnare was laid:
Poor Pug was caüght, to town convey'd;
There ſold. How envied was his doom,
Made captive in a lady's room!
Proud as a lover of his chains,
He day by day her favour gains.
Whene'er the duty of the day
The toilet calls, with mimic play
He twirls her knots, he cracks her fan,
Like any other gentleman.
In viſits, too, his parts and wit,
When jeſts grew dull, were ſure to hit.
Proud with applauſe, he thought his mind
In ev'ry courtly art refin'd;
Like Orpheus, burnt with public zeal,
To civilize the monkey weal:
So watch'd occaſion, broke his chain,
And ſought his native woods again.

FABLE XIV.

Le Singe qui a voyagé de par le Monde.

UN Singe ambitieux d'être réformateur,
Réſolut de courir le monde,
Car il ſavait que l'homme voyageur
Revient chez lui doué de ſcience profonde.
Le voilà donc parti, ſe moquant des ſoucis,
Qu'apporte avec lui long voyage,
Car il ſavait encor le dicton que voici :
De mécompte en mécompte un homme devient ſage.

Mais dans ce monde il n'eſt qu'heur et
malheur ;
Au piège pris Jocko fut conduit à la ville,
Vendu comme Joſeph ; comme lui par bonheur
Au boudoir d'une dame il trouva domicile.
Comme un amant fier de ſes fers,
Pour mieux gagner ſon cœur, par ſes talents divers
Il ſut ſe faire aimer. Admis à ſa toilette
Il joue avec ſes nœuds, et comme un beau muguet
Caſſe ſon éventail, chiffonne l'aiguillette,
Et de l'impunité ſemble avoir le brevet.
Introduit au ſalon au moment des viſites,
Si tombe par hazard la converſation,
Il ſait faire admirer ſon eſprit, ſes mérites,
Et fait toujours ſenſation.
Gâté tout à la fois de bonbons de louanges,
Comme Orphée il ſe crut génie omnipotent
A civiliſer compétent ;

The hairy ſylvans round him preſs,
Aſtoniſh'd at his ſtrut and dreſs.
Some praiſe his ſleeve, and others gloat
Upon his rich embroider'd coat;
His dapper periwig commending,
With the black tail behind depending;
His powder'd back, above, below,
Like hoary froſt or fleecy ſnow;
But all, with envy and deſire,
His flutt'ring ſhoulder-knot admire.
Hear, and improve, he pertly cries;
I come to make a nation wiſe.
Weigh your own worth; ſupport your place—
The next in rank to human race.
In cities long I paſs'd my days,
Convers'd with men, and learn'd their ways.
Their dreſs, their courtly manners, ſee;
Reform your ſtate, and copy me.
Seek ye to thrive? in flatt'ry deal;
Your ſcorn, your hate, with that conceal.
Seem only to regard your friends,
But uſe them for your private ends.
Stint not to truth the flow of wit;
Be prompt to lie where'er 'tis fit!
Bend all your force to ſpatter merit;
Scandal is converſation's ſpirit.
Boldly to everything pretend,
And men your talents ſhall commend.
I knew the great. Obſerve me right;

Donc ſortant de ſes fers, comme on ſort de ſes langes,
Un beau matin
Vers ſa forêt natale il reprit ſon chemin.

Les ſylvains chevelus de ſurpriſe en ſurpriſe
Marchent en le voyant ;—ils admirent ſa miſe,
Son juſte-au-corps ſi richement brodé,
Sa perruque à frimats, et ſon air décidé,
Et puis ſa jambe et ſes blanches manchettes
Et ſon épaule aux belles aiguillettes.

Oyez tous, oyez tous, dit notre Orang-outang,
Et notre nation par moi deviendra ſage,
Peſez votre valeur, tenez bien votre rang,
Car l'homme eſt fait à votre image ;
J'ai, voyez-vous, long-temps habité les cités,
J'ai des hommes appris la blague, et le parlage,
Mes habits pour leur coupe ont tous été cités,
Je ſuis le D'Orſay de cet âge.
Dunque réformez-vous ; en tout imitez-moi!
Voulez-vous proſpérer ? Vite la flatterie,
Cachez votre mépris ſous la cajolerie,
Jamais pour vos amis ne ſoyez en émoi,
Mais ayez ſoin pour eux d'affecter un grand zèle ;
Vous mangerez par là plutôt à leur écuelle ;
Soyez prompts à mentir, ſi c'eſt votre intérêt,
Lancez la calomnie, avec elle l'on plait ;
Avec air d'innocence abîmez le mérite,
C'eſt pain béni, c'eſt eau bénite ;
Sachez à tout prétendre effrontément,

So ſhall you grow, like man, polite.

He ſpoke, and bow'd. With mutt'ring jaws
The wond'ring circle grinn'd applauſe.

Now, warm'd with malice, envy, ſpite,
Their moſt obliging friends they bite;
And, fond to copy human ways,
Practiſe new miſchiefs all their days.

Thus the dull lad, too tall for ſchool,
With travel finiſhes the fool;
Studious of ev'ry coxcomb's airs,
He drinks, games, dreſſes, whores, and ſwears;
O'erlooks with ſcorn all virtuous arts,
For vice is fitted to his parts.

FABLE XV.

The Philoſopher and the Pheaſants.

THE Sage, awak'd at early day,
Thro' the deep foreſt took his way:
Drawn by the muſic of the groves,
Along the winding gloom he roves:
From tree to tree the warbling throats
Prolong the ſweet alternate notes.
But where he paſs'd he terror threw—
The ſong broke ſhort, the warblers flew;
The thruſhes chatter'd with affright,

Et les hommes alors loueront votre talent ;
Moi, j'ai connu les grands et le grand monde,
Suivez ce qui je dis—honni ſoit qui me fronde !

Il dit et ſalua. L'auditoire attentif
Cria bravo ! d'un air admiratif.

Depuis ce temps les Singes et leur race
Et mordent leurs amis, et font laide grimace,
N'employant qu'à de méchants tours
Leur eſprit—et ce tous les jours.

Tel ce jeune nigaud, trop âgé pour l'école,
Va chercher la ſottiſe en un monde frivole.
A Paris comme à Rome il ſinge chaque fat,
Il boit, joue et s'habille, apprenti ſcélérat,
Affecte du mépris pour le bon et l'utile,
Pour devenir enfin un héros . . . de Mabille !

FABLE XV.

Le Philoſophe et les Faiſans.

UN ſage s'éveillant à la pointe du jour,
A travers les bois d'alentour
Prit ſon chemin, ſéduit par la douce muſique
Qui des boſquets voiſins s'échappait en cantique,
Il erre ſous l'ombrage, et ſous les aliziers
D'arbre en arbre, il entend de raviſſants goſiers,
Mais las ! dès qu'il approche, adieu la bucolique,
Le chant s'arrête court, dans les azéroliers

And nightingales abhorr'd his ſight;
All animals before him ran,
To ſhun the hateful ſight of man.

Whence is this dread of ev'ry creature?
Fly they our figure or our nature?

As thus he walk'd in muſing thought,
His ear imperfect accents caught:
With cautious ſteps he nearer drew,
By the thick ſhade conceal'd from view.
High on the branch a Pheaſant ſtood,
Around her all her liſt'ning brood:
Proud of the bleſſings of her neſt,
She thus a mother's care expreſt:—
No dangers here ſhall circumvent;
Within the woods enjoy content.
Sooner the hawk or vulture truſt
Than man—of animals the worſt!
In him ingratitude you find,
A vice peculiar to the kind.
The ſheep, whoſe annual fleece is dy'd,
To guard his health and ſerve his pride,
Forc'd from his fold and native plain,
Is in the cruel ſhambles ſlain.
The ſwarms, who, with induſtrious ſkill,
His hives with wax and honey fill,
In vain whole ſummer days employ'd;
Their ſtores are ſold, their race deſtroy'd!
What tribute from the gooſe is paid!
Does not her wing all ſcience aid?
Does it not lovers' hearts explain,

Avec effroi ſont ſilence les grives,
Les Roſſignols ſur leurs ailes craintives
Fendent l'air, et les animaux
De fuir à ſon aſpect, comme on fuit les fléaux.

D'où provient cet effroi de chaque créature,
Eſt-ce nous que l'on fuit ou bien notre nature ?

Comme il marchait en ruminant ainſi,
Son oreille ſurprit des ſons couci-couci,
D'un pas de loup de plus près il s'approche,
Caché par l'ombre d'une roche.
Une Poule Faiſande était perchée au haut
D'une branche—autour d'elle écoutait ſa couvée :
Elle fière des fruits de ſa couche—auſſitôt
De dire : A temps, vrai, je ſuis arrivée
Pour vous donner à tous un ſalutaire avis :
C'eſt de craindre bien moins tous les oiſeaux de proie
Eperviers ou vautours que l'homme. Dans ſa voie
Qui ſe trouve eſt bientôt occis ;
Car l'homme, croyez-le, j'en ai la certitude,
Eſt un monſtre d'ingratitude.
Exemple :—La Brebis dont la chaude toiſon,
Eſt teinte chaque année, et donnée à foiſon
Pour ſoigner ſa ſanté, pour faire ſa parure,
Eſt livrée aux bouchers, à ces vils aſſaſſins,
Pour égayer chacun de ſes feſtins.
Et ces nombreux eſſaims d'abeilles,
Ce fruit de leur labeur, merveille des merveilles !
L'homme eſt là qui vient le guigner
Afin plus tard de l'empoigner.
Et remarquez le tribut que dame Oie

And drudge to raiſe the merchant's gain?
What now rewards this gen'ral uſe?
He takes the quills, and eats the gooſe!—
Man, then, avoid; deteſt his ways;
So ſafety ſhall prolong your days.
When ſervices are thus acquitted,
Be ſure we Pheaſants muſt be ſpitted.

FABLE XVI.

The Pin and the Needle.

A PIN, who long had ſerv'd a beauty,
Proficient in the toilet's duty,
Had form'd her ſleeve, confin'd her hair,
Or giv'n her knot a ſmarter air,
Now neareſt to her heart was plac'd,
Now in her manteau's tail diſgrac'd;
But could ſhe partial Fortune blame,
Who ſaw her lovers ſerv'd the ſame?

At length, from all her honours caſt,
Through various turns of life ſhe paſt;
Now glitter'd on a tailor's arm;

Paye à ces animaux de proie.
Sa plume ſert à leurs travaux,
Elle augmente le gain de leurs hommes d'affaires,
Leurs amours ſont ſes tributaires,
D'un bout du monde à l'autre elle ſert de ſignaux ;
De ces nombreux bienfaits quelle eſt la récompenſe ?
J'en frémis quand j'y penſe . . .
Cet être malfaiſant
L'homme, arrache la plume, et puis il mange l'oie ;
Sachez donc vous garer, pour toujours de ſa voie,
Ou votre ſort ne ſerait pas plaiſant ;
Vous tâteriez du tourne-broche,
Et ſeriez tous par lui mis un jour à la broche.

FABLE XVI.

L'Epingle et l'Aiguille.

UNE Epingle long-temps avait près d'une belle
Fait un ſervice actif, tantôt fermant fidèle
Sa gorgerette, ou bien enchaînant ſes cheveux,
Ou donnant galant tour au plus beau de ſes nœuds.
Près de ſon cœur tantôt plaçée,
A tenir ſon manteau d'autrefois abaiſſée,
Mais point ne ſe plaignant jamais d'un tel dédain,
Les amants de la belle ayant même deſtin.

De tous honneurs à la fin dépouillée,
Elle éprouva les caprices du ſort ;
Sur le bras d'un tailleur tantôt agenouillée,

Now kept a beggar's infant warm;
Now, rang'd within a miſer's coat,
Contributes to his yearly groat;
Now, rais'd again from low approach,
She viſits in the doctor's coach:
Here, there, by various fortune toſt,
At laſt in Greſham Hall was loſt.
Charm'd with the wonders of the ſhow,
On ev'ry ſide, above, below,
She now of this or that inquires,
What leaſt was underſtood admires.
'Tis plain each thing ſo ſtruck her mind,
Her head's of virtuoſo kind.

And, pray, what's this, and this, dear Sir?
A Needle, ſays the interpreter.
She knew the name. And thus the fool
Addreſs'd her as a tailor's tool:—
A Needle with that filthy ſtone
Quite idle, all with ruſt o'ergrown!
You better might employ your parts,
And aid the ſempſtreſs in her arts.
But tell me how the friendſhip grew
Between that paltry flint and you.

Friend, ſays the Needle, ceaſe to blame;
I follow real worth and fame.
Know'ſt thou the loadſtone's power and art,
That virtue virtues can impart?
Of all his talents I partake;
Who, then, can ſuch a friend forſake?
'Tis I direct the pilot's hand
To ſhun the rocks and treach'rous ſand;

Ou fermant le maillot du marmot qui s'endort.
Puis encloſe avec ſoin dans l'habit d'un avare,
Elle cache les ſous que le ladre accapare ;
Puis d'un auſſi bas lieu relevée à la fin,
La voilà qui voyage avec un médecin,
De ci, de là, tant qu'un jour à la brune
Elle ſe trouve, et ce, par ſa fortune
A Greſham-Hall. C'était galas :
Elle voit, interroge, admire à chaque pas,
S'extaſiant ſur telle ou telle choſe,
Et d'autant mieux qu'elle comprenait moins.
Pour ſon eſprit trop forte était la doſe,
La tête lui tournait. Voilà que néanmoins :—

Dites, mon bon Monſieur, quelle eſt cette vétille ?
C'eſt, dit l'interrogé, ce qu'on nomme une aiguille.
Elle la connaiſſait, mais de nom ſeulement,
Comme outil de tailleur ; donc madame la ſotte
Lui porte ſoudain cette botte
Aſſez malencontreuſement :
Une aiguille accouplée à ce morceau de pierre,
Toute oiſive, rouillée . . . Ah ! ça la couturière ;
Comment voit-elle, mon bijou,
Votre union avec ce gros vilain caillou ?

Amie, a dit l'aiguille, à la valeur réelle,
Je ſais m'agripper moi, ceſſe de me blâmer ;
De l'aimant connais-tu la vertu, dis, ma belle,
Connais-tu le pouvoir qu'il ſait faire imprimer ?
Connais-tu tout le bien dont ſans ceſſe il nous dote ?
Je ſuis fière d'un tel ami,
Car dans tous ſes bienfaits moi je ſuis à demi.
Je conduis la main du pilote,

By me the diſtant world is known,
And either India is our own.
Had I with milliners been bred,
What had I been? The guide of thread,
And drudg'd as vulgar Needles do,
Of no more conſequence than you.

FABLE XVII.

The Shepherd's Dog and the Wolf.

A WOLF, with hunger fierce and bold,
Ravag'd the plains, and thinn'd the fold:
Deep in the wood ſecure he lay,
The thefts of night regal'd the day.
In vain the ſhepherd's wakeful care
Had ſpread the toils, and watched the ſnare:
In vain the dog purſu'd his pace;
The fleeter robber mock'd the chaſe.

As Lightfoot rang'd the foreſt round,
By chance his foe's retreat he found.
Let us awhile the war ſuſpend,
And reaſon as from friend to friend.
A truce! replies the Wolf. 'Tis done!
The Dog the parley thus begun:—

How can that ſtrong intrepid mind

Pour éviter un écueil ennemi ;
Je ſuis, en un mot, la bouſſole
Qui ſans danger rend voiſin chaque pôle :
Si le sort m'eut fait naître au ſein d'un atelier
De modiſtes, de couturières
Je n'euſſe été--qu' obſcur gagne denier,
Tout comme toi—ſur les deux hémiſphères
Je règne—et j'ai pour moi l'univers tout entier.

FABLE XVII.

Le Chien de Berger, et le Loup.

UN Loup quidam et féroce et vorace,
D'un troupeau décimait la race,
Et dans le fond des bois trouvant un ſûr réduit,
Se régalait le jour du butin fait la nuit.
Du Berger, de ſon Chien l'active ſurveillance
N'y pouvaient rien ; le Loup faiſait bombance
Se moquant à la fois du Chien et du Berger.

Un jour cependant Pied léger
(C'était le nom du Chien) dénicha le repaire
Du Loup. Voyons un peu, ça, ſuſpendons la guerre,
Dit-il—pour un inſtant ceſſons d'être ennemis,
Et raiſonnons comme deux bons amis.
Si je ne fais un rêve,
Tu voudrais une trêve,
A dit le Loup—tope-là ; je veux bien.
Alors ainſi parlementa le Chien :—

Comment comme le tien un eſprit intrépide,

Attack a weak defenceleſs kind?
Thoſe jaws ſhould prey on nobler food,
And drink the boar's and lion's blood.
Great ſouls with gen'rous pity melt,
Which coward tyrants never felt.
How harmleſs is our fleecy care!
Be brave, and let thy mercy ſpare.

Friend, ſays the Wolf, the matter weigh:
Nature deſigned us beaſts of prey;
As ſuch, when hunger finds a treat,
'Tis neceſſary wolves ſhould eat.
If, mindful of the bleating weal,
Thy boſom burn with real zeal;
Hence, and thy tyrant lord beſeech;
To him repeat the moving ſpeech.
A wolf eats ſheep but now and then;
Ten thouſands are devour'd by men!
An open foe may prove a curſe,
But a pretended friend is worſe.

FABLE XVIII.

The Painter who pleaſed nobody and everybody.

LEST men ſuſpect your tale untrue,
Keep probability in view:
The trav'ller, leaping o'er thoſe bounds,
The credit of his book confounds.
Who with his tongue hath armies routed,
Makes e'en his real courage doubted.

Peut-il donc attaquer eſpèce ſi ſtupide?
Des crocs comme tes crocs devraient du ſanglier,
Ouvrir la jugulaire, et c'eſt t'humilier
Que de chercher ſi bas en ta ſauvage joie,
De mes pauvres tondus à faire ainſi ta proie;
Les tyrans ſont poltrons, auſſi bien qu' oppreſſeurs,
Sois bon; compaſſion eſt vertu des grands cœurs.

Ecoute, dit le Loup, et pèſe bien ma gloſe:
Il n'eſt aucun effet ſans cauſe.
Nature nous a fait des mangeurs fort gloutons,
Voilà pourquoi, mon vieux, nous aimons les moutons;
Mais ſi tu veux plaider pour la race bêlante,
Porte à ton maître auſſi ta parole émouvante;
Dis-lui qu'un Loup peut bien croquer parfois
Quelques brebis, quand l'homme en égorge à la fois,
Et ſans qu'il s'en repente,
Et centaine et millier. Mieux vaut franc ennemi
Qu'un faux et qu'un perfide ami.

FABLE XVIII.

Le Peintre qui ne contentait perſonne, et qui contenta tout le monde.

VOULEZ-vous empaumer le Public et ſon père?
Ayez toujours pour vous les probabilités,
De ce point de départ lancez vos vérités;
Ce ſera bien, vous ſerez ſûr de plaire.
Celui qui de ſa langue enfonce un eſcadron

But flatt'ry never ſeems abſurd—
The flatter'd always take your word:
Impoſſibilities ſeem juſt;
They take the ſtrongeſt praiſe on truſt.
Hyperboles, tho' ne'er ſo great,
Will ſtill come ſhort of ſelf-conceit.

So very like a Painter drew,
That ev'ry eye the picture knew;
He hit complexion, feature, air,
So juſt, that life itſelf was there.
No flatt'ry with his colours laid,
No bloom reſtor'd the faded maid:
He gave each muſcle all its ſtrength—
The mouth, the chin, the noſe's length,
His honeſt pencil touch'd with truth,
And mark'd the date of age and youth.

He loſt his friends, his practice fail'd;
Truth ſhould not always be reveal'd:
In duſty piles his pictures lay,
For no one ſent the ſecond pay.
Two buſtos, fraught with ev'ry grace,
A Venus' and Apollo's face,
He plac'd in view: reſolv'd to pleaſe
Whoever ſat, he drew from theſe,

Ne gagne à ce haut fait que le nom d'un poltron.
Mais c'eſt bien différent de cette effronterie
Que dans le monde on nomme flatterie ;
La gent flattée, elle vous prend au mot,
Elle endoſſe à crédit la louange d'un ſot,
En ſon honneur et gloire enflez donc l'hyperbole,
Elle aura ſoin de n'en perdre une obole.

Il exiſtait un peintre . . . . Eſt-ce à Londre à Paris ?
Ne vous le dirai pas ; n'importe, je pourſuis,
Qui faiſait des portraits ſi parfaits, ſi fidèles,
Que chacun à l'inſtant eut nommé les modèles.
Il vous rendait le teint, l'air de tête, les traits
Tellement juſtes que la vie y vivait ; —— Mais
Mêlée à ſes couleurs aucune flatterie
Ne venait raviver vieille fille flétrie :
A chaque muſcle il donnait ſa vigueur,
A chaque bouche il donnait ſa largeur,
Son honnête pinceau faiſait loucher les louches,
Il indiquait du nez et longueur et groſſeur,
Du ſeul vrai ſa palette oſant donner les touches,
Diſait en dépit des cancans,
La qualité des gens, le nombre de leurs ans.

Or toute vérité n'eſt pas bonne à portraire ;
Il avait le talent, mais non le ſavoir faire.
Il perdit ſes clients, et ſes fameux portraits
Reſtèrent impayés, il en fut pour ſes frais.
Pour réparer cette avarie,
Notre peintre ſoudain changea de batterie.
A la place d'honneur il mit dans ſon ſalon
Deux buſtes ſans défaut, la Vénus, l' Apollon,

From theſe corrected ev'ry feature,
And ſpirited each awkward creature.

All things were ſet; the hour was come;
His pallette ready o'er his thumb;
My Lord appear'd; and, ſeated right,
In proper attitude and light,
The Painter look'd, he ſketch'd the piece,
Then dipp'd his pencil, talk'd of Greece,
Of Titian's tints, of Guido's air:
Thoſe eyes, my Lord, the ſpirit there
Might well a Raphael's hand require
To give them all their native fire;
The features, fraught with ſenſe and wit,
You'll grant, are very hard to hit;
But yet with patience you ſhall view
As much as paint and art can do.

Obſerve the work. My Lord reply'd,
Till now I thought my mouth was wide;
Beſides, my noſe is ſomewhat long;
Dear Sir, for me 'tis far too young.
Oh! pardon me, the Artiſt cry'd;
In this we Painters muſt decide.
The piece e'en common eyes muſt ſtrike—
I warrant it extremely like.
My Lord examin'd it anew;
No looking-glaſs ſeem'd half ſo true.

Puis cette fois bien réſolu de plaire
Il deſſina d'après ces buſtes le client,
Arrangeant, corrigeant toujours falſifiant,
Mais de manière à ſatisfaire.

La miſe en ſcène eſt faite. On frappe. C'eſt Milord,
On le reçoit avec un gracieux abord,
Puis on le fait aſſeoir dans un jour favorable.
Le peintre fait l'eſquiſſe . . Admirable! Admirable!
Dit-il en jouant du pinceau,
Votre profil eſt grec, Milord, il eſt fort beau!
Titien eut voulu vous avoir pour modèle,
Quel merveilleux portrait eut fait de vous Apelle!
Vous avez là des mains dignes d'un Raphael,
Et vous avez un regard tel
Qu'au Jupiter Tonnant l'eut donné Michel-Ange,
Pourtant votre ſourire eſt tout-à-fait d'un ange.
Ces traits pleins de bon ſens, et ſurtout pleins d'eſprit
C'eſt, vous en conviendrez, à toucher difficile,
Mais avec la couleur ou arrive au zénith
Et poſer auſſi bien rend ma tâche facile.

Regardez mon travail.—Milord de s'écrier:
Juſqu' ici j'avais cru que ma bouche était large;
Puis mon nez eſt trop long, il dégénère en charge;
Vous m'avez fait trop jeune . . . . —Ah! j'oſe vous prier
Milord, d'être un peu moins modeſte,
Dit l'artiſte à ſon tour . . . . Milord, en tout l'excès
Eſt un défaut.—Ce portrait, je l'atteſte,
Très reſſemblant, aura le plus grand des ſuccès.
De nouveau Milord examine,

A Lady came; with borrow'd grace
He from his Venus form'd her face.
Her lover prais'd the painter's art—
So like the picture in his heart!
To ev'ry age ſome charm he lent;
E'en beauties were almoſt content.

Thro' all the town his art they prais'd;
His cuſtom grew, his price was rais'd.
Had he the real likeneſs ſhown,
Would any man the picture own?
But when thus happily he wrought,
Each found the likeneſs in his thought.

FABLE XIX.

The Lion and the Cub.

HOW fond are men of rule and place,
Who court it from the mean and baſe!
Theſe cannot bear an equal nigh,
But from ſuperior merit fly.
They love the cellar's vulgar joke,
And loſe their hours in ale and ſmoke;
There o'er ſome petty club preſide—
So poor, ſo paltry is their pride;
Nay, e'en with fools whole nights will ſit,
In hopes to be ſupreme in wit.
If theſe can read, to theſe I write,
To ſet their worth in trueſt light.

Et finit par trouver qu'il a fort bonne mine.

Vint une Dame. Il prit de ſa Vénus
Les plus charmants attraits, en dota ſa figure,
L'amant ſurvint qui broda par deſſus,
On ne pouvait, dit-il, mieux rendre la nature.
Bref à chaque âge il donna quelqu' attrait,
Fit la beauté plus belle, et rendit beau le laid.

On goûta fort ſon art à la cour à la ville,
La foule arriva vite, et ſon prix s'augmenta;
Il acquit du renom, plus un beau domicile
Qu'il n'eut certe pas en . . . . ſans ſon meâ culpâ.

FABLE XIX.

Le Lion et le Lionceau.

IL faut bien déſirer dominer, gouverner,
Il faut avoir bien ſoif de faveurs et de places,
Pour humblement ſolliciter des grâces
De gens vils—et pouvoir près d'eux s'acoquiner;
Car ces protecteurs émérites
Déteſtent un égal, n'aiment que paraſites.
Tous les mots au gros ſel d'un affreux cabaret
Parmi la pipe et l'*ale* ont pour eux doux fumet;
Voyez les préſider un club de bas étage,
Et là ſe pavaner et faire du parlage,
Ils paſſeront leur nuit dans un hideux tripot,
Dans l'eſpoir de primer par l'eſprit un plus ſot;

A Lion Cub, of ſordid mind,
Avoided all the lion kind;
Fond of applauſe, he ſought the feaſts
Of vulgar and ignoble beaſts;
With aſſes all his time he ſpent,
Their club's perpetual preſident.
He caught their manners, looks, and airs;
An aſs in ev'rything but ears!
If e'er his highneſs meant a joke,
They grinn'd applauſe before he ſpoke!
But, at each word, what ſhouts of praiſe!
Good Gods! how natural he brays!

Elate with flatt'ry and conceit,
He ſeeks his royal ſire's retreat;
Forward, and fond to ſhow his parts
His highneſs brays; the Lion ſtarts!

Puppy! that curs'd vociferation
Betrays thy life and converſation:
Coxcombs, an ever-noiſy race,
Are trumpets of their own diſgrace.

Why ſo ſevere? the Cub replies;

C'eſt pour ces nigauds là que j'écris cette fable,
Pour montrer leur valeur ſous ſon jour véritable.

Un Lionceau d'un eſprit fort étroit,
Oubliant ſa noble origine,
Evitait la gent Léonine
Pour fréquenter le fretin de l'endroit.
Très friand de bravos, il recherchait les fêtes
Où comme Orphée il put charmer les bêtes;
Mais ſes bêtes à lui, c'était la gent Baudet
Dont il était le gros bonnet,
Il préſidait ſon club: toujours avec un âne
On le voyait bras deſſus bras deſſous,
Si bien que, ſoit dit entre nous,
Leurs manières, leurs airs et juſqu' à leur organe,
Tout déteignit ſur lui. Bref il devint baudet
D'âme et de corps, hormis par les oreilles!
Si d'aventure en un banquet
Il plaiſantait,—Merveille des merveilles!
Avant qu'il n'eut parlé le cercle d'applaudir,
Et pour répondre, lui, de braire!

Enflé de ces ſuccès faits pour l'abaſourdir
Notre héros s'en va trouver ſon père;
Pour ſe mettre en avant, pour montrer ſon eſprit
Soudain il brait: Le Lion ſe redreſſe:

Fat! a-t-il dit, ce cri qui te ſert d'introït
De tes indignes mœurs trahit bien la baſſeſſe,
Les muguets de ta ſorte, ont tous ſi peu de tact
Que tout haut ils font voir quel eſt leur vil contact!

Notre Sénat toujours a vanté la ſageſſe

Our ſenate always held me wiſe.
How weak is pride! returns the ſire;
All fools are vain, when fools admire!
But know, what ſtupid aſſes prize,
Lions and noble beaſts deſpiſe.

FABLE XX.

The Old Hen and the Cock.

RESTRAIN your child; you'll ſoon believe
The text which ſays, we ſprung from Eve.

As an old Hen led forth her train,
And ſeem'd to peck, to ſhow the grain,
She rak'd the chaff, ſhe ſcratch'd the ground,
And glean'd the ſpacious yard around.
A giddy chick, to try her wings,
On the well's narrow margin ſprings,
And prone ſhe drops. The mother's breaſt
All day with ſorrow was poſſeſt.
A Cock ſhe met; her ſon ſhe knew;
And in her heart affection grew.
My ſon, ſays ſhe, I grant your years
Have reach'd beyond a mother's cares.
I ſee you vig'rous, ſtrong, and bold;

De mon Auguſte Alteſſe!
Répond le Lionceau.—Qu'il eſt faible l'orgueil!
A répondu le père . . . . Etre le point de mire
Des ânes, ſachez le, mon fils, voilà l'écueil,
C'eſt être, et cela va ſans dire,
Des Lions la honte et le deuil.

FABLE XX.

La Vieille Poule et le Coq.

DITES à votre enfant, dites à votre élève :
" Abſtiens-toi de cela, cher fils, ou cher enfant,"
Et vous croirez bientôt au texte édifiant
Qui dit : " Nous deſcendons tous d' Eve!"

De picoter ſe livrant au travail,
Comme une vieille poule eſcortait ſon bétail,
Et lui montrait le grain, pour eſſayer ſon aile
Un poulet étourdi vola ſur la margelle
D'un puits voiſin,
Et dans l'abîme, crac! dégringola ſoudain.
Las! le cœur de la pauvre mère
Fut rempli tout le jour d'une douleur amère.
Elle marchait penſive, en proie à ſes ſoucis,
Quand elle vit un coq, et reconnut ſon fils.
Fils, dit-elle, je ſais très bien que tes années
D'un être independant t'ont fait les deſtinées,
Je te vois vigoureux, bien portant et hardi,

I hear with joy your triumphs told.
'Tis not from Cocks thy fate I dread;
But let thy ever-wary tread
Avoid yon well; that fatal place
Is ſure perdition to our race!
Print this my counſel on thy breaſt;
To the juſt Gods I leave the reſt.

He thank'd her care; yet, day by day,
His boſom burn'd to diſobey;
And ev'ry time the well he ſaw,
Scorn'd in his heart the fooliſh law:
Near and more near each day he drew,
And long'd to try the dang'rous view.
Why was this idle charge? he cries:
Let courage female fears deſpiſe!
Or did ſhe doubt my heart was brave,
And therefore this injunction gave?
Or does her harveſt ſtore the place,
A treaſure for her younger race?
And would ſhe thus my ſearch prevent?
I ſtand reſolv'd, and dare th' event!
Thus ſaid, he mounts the margin's round,
And pries into the depth profound.
He ſtretch'd his neck; and from below,
With ſtretching neck, advanc'd a foe:
With wrath his ruffled plumes he rears;
The foe with ruffled plumes appears:
Threat anſwer'd threat; his fury grew;

Et d'un nombreux cercle applaudi,
Ayant bon pied, bon œil, et fort gentille allure,
Et j'admire ſurtout l'éclat de ton armure;
Tu peux te préſenter dans tous les carrouſels,
Je ne crains rien pour toi de tes pareils,
Mais ce dont je te prie, écoute-moi, de grâce,
C'eſt de fuir de ce puits l'orifice effrayant;
Pour le malheur de notre race
Ce lieu fatal fut fait, mon œil eſt clairvoyant;
Inſcris cela ſur tes tablettes,
Et fuis toujours ces oubliettes.

Grand merci, mère! a dit le Coq.
Et pourtant chaque jour ſon cœur fait tic, tac, toc;
Alors que du puits il s'approche.
D'obéir à ſa mère il ſe fait un reproche.
Pourquoi cette défenſe et quel eſt ſon motif?
Ma mère me croit-elle une poule mouillée?
Croit-elle mon courage à l'état négatif?
De ce doute offenſant ma penſée eſt ſouillée:
Mais j'y ſonge, en ce puits peut-être eſt-il encor
Pour ſa jeune couvée un immenſe tréſor?

Ma foi! quoiqu'il en ſoit je tente l'aventure.
Il dit, déja du puits il eſt ſur l'ouverture.
Il tend le cou d'un regard ſcrutateur
Preſſé d'interroger ſa vaſte profondeur.
D'un ennemi d'en bas ſoudain il voit la face;
Colère, il ſe hériſſe;—et ſoudain hériſſé
L'ennemi ſe préſente—il menace, on menace;
Chacun de ſes traits eſt biſſé;
Alors dans ſa fureur de piquer une tête
Pour voler au combat—Mais l'eau froide l'arrête;

Headlong to meet the war he flew:
But when the wat'ry death he found,
He thus lamented as he drown'd:—
I ne'er had been in this condition
But for my mother's prohibition.

FABLE XXI.

The Rat-catcher and Cats.

THE rats by night ſuch miſchief did,
Betty was ev'ry morning chid.
They undermin'd whole ſides of bacon;
Her cheeſe was ſapp'd; her tarts were taken;
Her paſties, fenc'd with thickeſt paſte,
Were all demoliſh'd, and laid waſte.
She curs'd the Cat for want of duty,
Who left her foes a conſtant booty.
An Engineer, of noted ſkill,
Engag'd to ſtop the growing ill.
From room to room he now ſurveys
Their haunts, their works, their ſecret ways;
Finds where they 'ſcape an ambuſcade,
And whence the nightly ſally's made.

An envious Cat, from place to place,
Unſeen, attends his ſilent pace.
She ſaw that, if his trade went on,
The purring race muſt be undone;
So ſecretly removes his baits,
And every ſtratagem defeats.
Again he ſets the poiſon'd toils,
And Puſs again the labour foils.

L'ennemi c'était lui—c'était l'affreuſe mort:
Mais tout en ſe noyant: Mère, ſans ta défenſe,
Dit-il, point n'euſſe ainſi fini mon exiſtence,
Ni dans le fonds d'un puits ſubi ſi triſte ſort!

FABLE XXI.

Le Ratier et les Chats.

LES rats faiſaient tant de dégâts la nuit,
Mangeant fromage et lard, et tout ce qui s'en ſuit,
Que Betty le matin était toujours grondée;
Elle au Chat donnait ſa bordée,
L'accuſant à bon droit d'oublier ſon devoir.

Un Homme d'un profond ſavoir
En l'art d'anéantir les rats et leur vermine,
Entreprit un beau jour d'en purger la cuiſine.
Le voilà parcourant, examinant les lieux,
Epiant leurs travaux, aviſant leur repaire,
Et préparant gaiement leur acte mortuaire.

Une Chatte ſuivait ſes pas ſilencieux,
Et pour venger l'honneur des chats, Minette
Secrètement ôte en cachette
Les amorces de l'homme, et met tout à néant.

Celui-ci reſte tout béant,
Quand il voit le matin ſes amorces perdues,

What foe (to fruſtrate my deſigns)
My ſchemes thus nightly countermines?
Incens'd he cries: this very hour
The wretch ſhall bleed beneath my pow'r!

So ſaid. A pond'rous trap he brought,
And in the fact poor Puſs was caught.

Smuggler, ſaid he, thou ſhalt be made
A victim to our loſs of trade.

The captive Cat, with piteous mews,
For pardon, life, and freedom ſues:
A ſiſter of the ſcience ſpare;
One int'reſt is our common care.
What inſolence! the man reply'd:
Shall Cats with us the game divide?
Were all your interloping band
Extinguiſh'd, or expell'd the land,
We Rat-catchers might raiſe our fees,
Sole guardians of a nation's cheeſe!

A Cat, who ſaw the lifted knife,
Thus ſpoke, and ſav'd her ſiſter's life:—

In ev'ry age and clime, we ſee,
Two of a trade can ne'er agree.
Each hates his neighbour for encroaching:

Toutes ont été détendues :
Il les tend de nouveau—Son travail de nouveau
Le lendemain il ſe trouve à veau-l'eau.
Un ennemi ſecret, ſe dit-il, en colère
Détruit ce que je fais—Je plains le pauvre hère,
Il périra ſous mon pouvoir,
Et ce, pas plus tard que ce ſoir.

Il érige ſoudain une énorme baſcule,
Minette eſt priſe, et geſticule.

Ah ! je te tiens, maudit contrebandier,
Dit l'homme, eh bien ! tu vas payer
Les innombrables torts que tu fais au commerce
Que depuis ſi long-temps j'exerce.

Notre captive avec miaulement piteux :
Ah ! dit-elle, épargnez une ſœur ès-ſcience ;
Nos intérêts ſont uns.—La ſtupide inſolence !
Repart l'homme, on dirait que les Chats, que ces gueux
Sont de moitié dans nos affaires ;
Si votre race infâme était hors du pays,
Débarraſſés de vos ſoins mercenaires
Nous ſeuls défendrions contre rats et ſouris
Le fromage et le lard ; et c'eſt un fait acquis,
Nous pourrions élever ſoudain nos honoraires.

Voyant le fer levé ſur le cou de ſa ſœur,
Un Chat pour la ſauver fit ce diſcours vainqueur :—

Dans chaque climat, dans chaque âge,
A la ville, comme au village,
Nous voyons noble ou roturier

'Squire ſtigmatizes 'ſquire for poaching;
Beauties with beauties are in arms,
And ſcandal pelts each other's charms;
Kings, too, their neighbour kings dethrone,
In hope to make the world their own.
But let us limit our deſires,
Nor war like beauties, kings, and 'ſquires;
For though we both one prey purſue,
There's game enough for us and you.

FABLE XXII.

The Goat without a Beard.

'TIS certain that the modiſh paſſions
Deſcend among the crowd like faſhions.
Excuſe me, then, if pride, conceit,
(The manners of the fair and great)
I give to monkeys, aſſes, dogs,
Fleas, owls, goats, butterflies, and hogs.
I ſay, that theſe are proud. What then?
I never ſaid they equal men.

Exerçant le même métier
Ne pas s'accorder davantage.
Le ſavetier médit du ſavetier,
Chacun de s'accuſer du fait de braconnage
De braconnier à braconnier.
Le médiſance eſt de tous l'apanage,
Et même la beauté démolit la beauté.
Les rois contre les rois, voyez l'abſurdité!
Se chamaillent entr' eux pour abſorber le monde,
Et pour pouvoir régner ſur la terre et ſur l'onde.
Sachons limiter nos déſirs,
Comme beautés et rois ne faiſons pas tapage,
Afin d'amuſer nos loiſirs;
Dans nos débats les rats ſeuls auraient l'avantage;
Nous courons même proie, il eſt vrai;—Mais en ſage
Chacun de ce gibier, faiſons notre partage
Et chaſſons-le pour nos menus plaiſirs.

FABLE XXII.

Le Bouc ſans Barbe.

TENONS-le pour certain, les vices à la mode
Deviennent pour la foule une eſpèce de code:
Daignez donc m'excuſer ſi j'affuble d'orgueil
(C'eſt le vice des grands, c'eſt le péché des belles),
Singes, Anes, ou Chiens, le Hibou, l'Ecureuil,
Et Puce et Papillon, Chèvres et Sauterelles,
Je dis que tout ce monde eſt un monde très vain,
Mais je n'ai jamais dit, en ſomme,

A Goat, (as vain as goat can be)
Affected ſingularity.
Whene'er a thymy bank he found,
He roll'd upon the fragrant ground;
And then with fond attention ſtood,
Fix'd o'er his image in the flood.
I hate my frowzy beard, he cries;
My youth is loſt in this diſguiſe.
Did not the females know my vigour,
Well might they loathe this rev'rend figure.

Reſolv'd to ſmooth his ſhaggy face,
He ſought the barber of the place.
A flippant monkey, ſpruce and ſmart,
Hard by, profeſs'd the dapper art:
His pole with pewter baſons hung,
Black rotten teeth in order ſtrung,
Rang'd cups, that in the window ſtood,
Lin'd with red rags to look like blood,
Did well his threefold trade explain,
Who ſhav'd, drew teeth, and breath'd a vein.

The Goat he welcomes with an air,
And ſeats him in his wooden chair:
Mouth, noſe, and cheek, the lather hides;
Light, ſmooth, and ſwift, the razor glides.

Qu'en orgueil il égala l'homme,
Je prends acte du fait pour finir ce dizain.

Un Bouc (tout auſſi vain que bouc pût jamais l'être),
Affectait l'excentricité.
Chaque fois qu'il trouvait en guiſe de fenêtre
D'un coteau le verſant à ſa proximité,
Soudain il allongeait la tête,
Se faiſant une fête
De contempler dans l'eau ſon être portraité.
Ma barbe me va mal, dit-il, je la déteſte,
Ma jeuneſſe ſe perd ſous ce déguiſement;
Si chèvres ne ſavaient ma vigueur et le reſte,
Elles pourraient me fuir avec cet air vraiment.

Réſolu d'émonder ſa figure velue
Il s'enquit du barbier du lieu.
Un ſinge grand jaſeur, à la joue émoulue
Avait tout près de là ſon pieu,
D'où pendillaient avec un beau déſordre
Deux noires dents qui ſemblaient vouloir mordre,
Et deux brillants baſſins d'étain;
Non loin de la fenêtre on pouvait voir enfin
Cette pancarte: "Ici l'on raſe!"
On voyait encore un grand vaſe
Avec un chiffon rouge,—il ſimulait le ſang,
Et cela voulait dire: "Ici l'on ſaigne à blanc!"

Le ſinge avec grand ſavoir-vivre
Accueille notre Bouc. Sur la chaiſe de bois
Il eſt ſoudain aſſis, au raſoir il ſe livre.
La mouſſe de ſavon a caché le bourgeois.

I hope your cuſtom, Sir, ſays Pug:
Sure never face was half ſo ſmug.
The Goat, impatient for applauſe,
Swift to the neighb'ring hill withdraws.

The ſhaggy people grinn'd and ſtar'd.
Heyday! what's here?—without a beard?
Say, brother, whence the dire diſgrace?
What envious hand hath robb'd your face?
When thus the fop, with ſmiles of ſcorn—
Are beards by civil nations worn?
Ev'n Muſcovites have mow'd their chins.
Shall we, like formal Capuchins,
Stubborn in pride, retain the mode,
And bear about the hairy load?
Whene'er we through the village ſtray,
Are we not mock'd along the way,
Inſulted with loud ſhouts of ſcorn,
By boys our beards diſgrac'd and torn?

Were you no more with goats to dwell,
Brother, I grant you reaſon well,
Replies a bearded chief. Beſide,
If boys can mortify thy pride,
How wilt thou ſtand the ridicule
Of our whole flock? Affected fool!
Coxcombs, diſtinguiſh'd from the reſt,

Puis en un tour de main, de ſa patte légère
De notre Bouc le ſinge a fait un . . . . impubère.

C'eſt fait ! . . . réellement vous en aviez beſoin,
Mais, monſieur, j'aurai je l'eſpère,
Votre pratique, a dit notre ſagouin.
Le Bouc répond à peine,
Sans prendre haleine
Il dévore l'eſpace, et ſur le mont voiſin
Au beau milieu des ſiens tombe comme Jupin.

A ſa vue un rire homérique
S'élance du troupeau ; tiens, tiens, oh ! qu'il eſt laid,
Quelle face problématique !
Qui la donc fait ainſi ?—C'eſt moi, dit le muguet
Avec un dédaigneux ſourire,
Je voudrais bien ſavoir ici qui vous fait rire ?
De nos jours eſt-il de bon ton
De porter encore une barbe ?
Le Ruſſe même a fauché ſon menton,
Et maintenant le Coſaque s'ébarbe.
Et nous, nous reſterions de raides Capucins,
Pour tout dire en un mot, des bêtes à tous crins !
Quand nous traverſons le village,
Nous ſommes inſultés, on nous rit au viſage. . . .

—Si tu ne devais plus vivre avec nous, vraiment,
Frère, je te dirais, tu parles ſagement,
Reprit un chef barbu ; mais point ne diſſimule
Que tu raiſonnes comme un ſot :
Des gamins rient de toi ? Mais, mon pauvre idiot,
Soutiendras-tu le ridicule
De notre troupeau tout entier ?

To all but coxcombs are a jeſt.

FABLE XXIII.

The Old Woman and her Cats.

WHO friendſhip with a knave hath made,
Is judg'd a partner in the trade:
The matron who conducts abroad
A willing nymph, is thought a bawd!
And if a modeſt girl is ſeen
With one who cures a lover's ſpleen,
We gueſs her not extremely nice,
And only wiſh to know her price.
'Tis thus that, on the choice of friends,
Our good or evil name depends.

A wrinkled Hag, of wicked fame,
Beſide a little ſmoky flame
Sat hov'ring, pinch'd with age and froſt;
Her ſhrivell'd hands, with veins emboſs'd,
Upon her knees her weight ſuſtains;
While palſy ſhook her crazy brains:
She mumbles forth her backward prayers,
An untam'd ſcold of fourſcore years.

Qui veut ſe diſtingue à Paris comme à Londre
Se fera-t-il brebis quand il eſt né bélier ?
Avec ton menton ſingulier,
Quelle chèvre à tes vœux voudra jamais répondre ?
Tu reſteras, mon cher, auſſi ſot qu'un panier,
Et cela pour t'avoir fait tondre.

FABLE XXIII.

La Vieille et ſes Chats.

DITES qui vous hantez, et l'on ſait que vous êtes
Honnêtes ou bien malhonnêtes,
La femme mariée attachant à ſon bras
Une nymphe facile, eſt—ce qu'on dit tout bas ;
Et ſi fille modeſte eſt vue en compagnie
D'une autre qui guérit le ſpleen chez les amants,
C'eſt marchandiſe à tous venants,
Demandez en le prix ſans grand' cérémonie.
La réputation, c'eſt moi qui vous le dis
Dépend toujours du choix de nos amis.

Près d'une chandelle fumeuſe,
Et grelotant d'âge et de froid,
Voyez cette mégère affreuſe,
Non loin de ce grabat étroit.
Voyez ſes mains ratatinées
Portant ſur ſes genoux le poids de ſes années ;
Sa tête va toujours branlant,
Et ſa bouche toujours parlant,

About her ſwarm'd a numerous brood
Of Cats, who, lank with hunger, mew'd.
Teas'd with their cries, her choler grew,
And thus ſhe ſputter'd: Hence, ye crew!
Fool that I was to entertain
Such imps, ſuch fiends, a helliſh train!
Had ye been never hous'd and nurs'd,
I for a witch had ne'er been curs'd!
To you I owe that crowds of boys
Worry me with eternal noiſe;
Straws, laid acroſs, my pace retard;
The horſe-ſhoe's nail'd (each threſhold's guard);
The ſtunted broom the wenches hide,
For fear that I ſhould up and ride;
They ſtick with pins my bleeding ſeat,
And bid me ſhow my ſecret teat.

To hear you prate would vex a ſaint;
Who hath moſt reaſon of complaint?
Replies a Cat. Let's come to proof.
Had we ne'er ſtarv'd beneath your roof,
We had, like others of our race,
In credit liv'd, as beaſts of chace.
'Tis infamy to ſerve a Hag:
Cats are thought imps, her broom a nag.
And boys againſt our lives combine,
Becauſe, 'tis ſaid, your Cats have nine.

Elle mâche à rebours un lambeau de prière,
Elle a quatre-vingts ans, et bien mauvais renom,
Et dans le quartier ce ſurnom :
La Sorcière !
De Chats autour d'elle un eſſaim
Fait force miaous provoqués par la faim.
A ces cris forcenés la Vieille horripilée
Vomit ces mots : fuyez vile mêlée
D'animaux malfaiſants,—ô ſotte que j'étais
D'avoir pris ſous mon toit de pareils farfadets.
C'eſt à vous que je dois mon ſurnom de ſorcière,
C'eſt à vous que je dois de voir tous les gamins
Me tourmenter de leurs bruits aſſaſſins,
Et me traquer chacun à ſa manière ;
Jetant immondices, plâtras
Partout où je porte mes pas.
C'eſt à vous que je dois de voir toutes les filles
Se moquer à l'envi de mes chères guenilles,
Et vite cacher leur balai
De peur qu'il ne me ſerve ainſi qu'un cheval bai !

Vous vexeriez un ſaint avec tel radotage,
Reprit un Chat, venons aux faits,
Et voyons qui de nous a droit au perſifflage,
Qui de nous peut enfin arguer de méfaits.
Si nous n'euſſions été ſous votre dépendance
Tout le long de l'année à faire pénitence,
Sans-doute nous euſſions appris
A chaſſer et rats et ſouris,
Et nous euſſions ainſi conquis l'indépendance.
Mais c'eſt un affreux guet-apens
Que de ſervir une ſorcière,
On eſt ſujet à tous les accidents,

FABLE XXIV.

The Butterfly and the Snail.

ALL upſtarts, inſolent in place,
Remind us of their vulgar race.

As, in the ſunſhine of the morn,
A Butterfly (but newly born)
Sat proudly perking on a roſe,
With pert conceit his boſom glows;
His wings (all glorious to behold),
Bedropt with azure, jet, and gold,
Wide he diſplays; the ſpangled dew
Reflects his eyes and various hue.
His now forgotten friend, a Snail,
Beneath his houſe, with ſlimy trail,
Crawls o'er the graſs; whom when he ſpies,
In wrath he to the gard'ner cries:—

What means yon peaſant's daily toil,
From choking weeds to rid the ſoil?
Why wake you to the morning's care?

Ses Chats ſont des lutins, des êtres malfaiſants,
Bons à jeter à la rivière ;
Ses balais des dadas où portée en croupière
Elle ſe rend chaque nuit au ſabbat ;
Et les maudits gamins de tuer chaque Chat
Pour voir s'il reviendra neuf fois à la lumière !

FABLE XXIV.

Le Papillon et le Limaçon.

TOUT parvenu fût-il vêtu d'hermine
Nous rappelle toujours ſa vulgaire origine.

Par un brillant ſoleil de Juin
Un Papillon tout frais ſorti de ſon écrin,
Et fier de ſa métamorphoſe,
D'orgueil ſe dandinait ſur le ſein d'une roſe.
Son aile pailletée, elle eſt humide encor,
Et reſplendit de jais, d'azur et d'or ;
Son œil ſe réfléchit dans la blanche roſée,
Qui reproduit ſa teinte diaprée.
Son ami d'autrefois, maintenant oublié,
Sur le gazon ſe promenait à pié.
C'était un Limaçon, humble de ſa nature,
Traînant avec lui ſa voiture.
Le Papillon le voit ſe charrier,
Et de ſuite interpelle ainſi le jardinier.

A quoi te ſert, manant, de quitter ta demeure
Chaque matin de ſi bonne heure,
Pour nettoyer le ſol, et peigner le jardin,

Why with new arts correct the year?
Why glows the peach with crimſon hue?
And why the plum's inviting blue?
Were they to feaſt his taſte deſign'd,
That vermin of voracious kind?
Cruſh, then, the ſlow, the pilfering race;
So purge thy garden from diſgrace.

What arrogance! the Snail reply'd;
How inſolent is upſtart pride!
Hadſt thou not thus, with inſult vain,
Provok'd my patience to complain,
I had conceal'd thy meaner birth,
Nor trac'd thee to the ſcum of earth;
For ſcarce nine ſuns have wak'd the hours,
To ſwell the fruit, and paint the flow'rs,
Since I thy humbler life ſurvey'd,
In baſe and ſordid guiſe array'd;
A hideous inſect, vile, unclean,
You dragg'd a ſlow and noiſome train,
And from your ſpider bowels drew
Foul film, and ſpun the dirty clue.

I own my humble life, good friend:
Snail was I born, and Snail ſhall end.
And what's a Butterfly? At beſt,
He's but a caterpillar dreſt;
And all thy race (a numerous ſeed)
Shall prove of caterpillar breed.

D'avoir pour chaque plante un remède à la main,
Et d'amener à bien la pêche purpurine,
La prune appétiſſante, ou la verte aveline,
Si tout cela n'eſt après tout
Que pour flatter le goût
De ce laid Limaçon qui ſur l'herbe bruïne ?
Crois-moi, pour ton honneur, détruis cette vermine!

Inſolent Parvenu, répond le Limaçon,
De moi gratis reçois cette leçon:
Point ne veux faire ici ta généalogie,
Je le pourrais pourtant, car je fus ta vigie,
Je le pourrais . . . dès le début
Je t'ai vu de la terre être le vil rebut ;
Car à peine neuf fois des céleſtes demeures
Sur ſon char le ſoleil a fait ſortir les heures,
Pour arrondir le fruit, épanouir la fleur,
Que toi, je te voyais inſecte deſtructeur,
Hideuſement traîner de par le monde
Ton corps velu, ta queue immonde,
Et de ce tout rampant filer vilain coton
Pour te cacher en un ſale cocon.

A tes inſultes, vois, je fais réponſes nettes:
Boileau l'a dit un jour, ſoyez plutôt maçon
Si c'eſt votre métier, que faiſeur de ſornettes ;
Je naquis Limaçon, je mourrai Limaçon.
Qu'eſt-ce qu'un Papillon ? . . . Une laide chenille,
Qui pour de beaux atours a changé ſa guenille ;
De ſe targuer y a-t-il donc de quoi,
Quand on ſort de ſi bas aloi !

FABLE XXV.

The Scold and the Parrot.

THE huſband thus reprov'd his wife:—
Who deals in ſlander, lives in ſtrife.
Art thou the herald of diſgrace,
Denouncing war to all thy race?
Can nothing quell thy thunder's rage,
Which ſpares nor friend, nor ſex, nor age?
That vixen tongue of yours, my dear,
Alarms our neighbours far and near.
Good Gods! 'tis like a rolling river,
That murm'ring flows, and flows for ever!
Ne'er tir'd, perpetual diſcord ſowing!
Like fame, it gathers ſtrength by going.

Heyday! the flippant tongue replies;
How ſolemn is the fool! how wiſe!
Is Nature's choiceſt gift debarr'd?
Nay, frown not; for I will be heard!
Women of late are finely ridden,
A Parrot's privilege forbidden!
You praiſe his talk, his ſqualling ſong;
But wives are always in the wrong.

Now reputations flew in pieces,

FABLE XXV.

La Mégère et le Perroquet.

UN mari qui tançait ſa femme
Lui défilait ainſi ſa gamme :
Chère, qui sème des cancans
Récoltera des ouragans.
Aux foudres de ton bavardage,
Que fait le ſexe et que fait l'âge ?
Ta langue étourdit les voiſins,
Chaque jour en propos malins,
Elle déborde ainſi qu'un fleuve
Sur fille, femme, ou bien ſur veuve ;
Et puis faiſant vibrer l'écho,
Vires acquiret eundo,
Semant le trouble et la diſcorde
Sans pitié, ni miſéricorde.

Tu-Dieu ! repart la virago !
Le beau ſermon ! bravo ! bravo !
Il faudrait donc que moi j'abjure
Le plus beau don de la nature.
Ça, ne froncez pas le ſourcil,
Vous l'écouterez mon babil.
Contre tout cela je proteſte,
Pauvres femmes ! on leur conteſte
Le droit du moindre perroquet !
Vous le trouvez beau ſon caquet,
Mais alors que parle une épouſe,
Soudain il faut qu'on la jalouſe.
Puis alors tout un chapelet

Of mothers, daughters, aunts, and nieces:
She ran the Parrot's language o'er—
Bawd, huſſy, drunkard, ſlut, and whore;
On all the ſex ſhe vents her fury,
Tries and condemns without a jury.

At once the torrent of her words
Alarm'd cat, monkey, dogs, and birds.
All join their forces to confound her:
Puſs ſpits; the monkey chatters round her;
The yelping cur her heels aſſaults;
The magpie blabs out all her faults;
Poll, in the uproar, from her cage,
With this rebuke out-ſcream'd her rage:—

A Parrot is for talking priz'd,
But prattling women are deſpis'd.
She who attacks another's honour,
Draws ev'ry living thing upon her.
Think, Madam, when you ſtretch your lungs,
That all your neighbours, too, have tongues:
One ſlander muſt ten thouſand get;
The world with int'reſt pays the debt.

Le plus longuet, le plus complet,
De propos et de calomnie,
De colère et d'acrimonie,
Et ſur chacune et ſur chacun,
Et ſur le blond et ſur le brun ;
Enfin tout le vocabulaire
Du perroquet, de la vipère
Vient tomber ſur le ſexe entier
Comme l'eau ſale d'un évier.

Mais ſoudain ce torrent d'injures
De ſanglantes égratignures,
Alarme tous les animaux,
Chats, Chiens, Singes, jusqu' aux Oiſeaux.
Le Chien glapit, Minette crache ;
Par ſon bavardage indiſcret,
La Pie auſſi ſoudain arrache
Le maſque à ſon méchant caquet,
Quand dominant tout le tapage
Et de la mégère la rage,
Maître Jacquot, le Perroquet,
Lui décocha ce camouflet :—

Je le dis et ſans gloriole
On eſtime en nous la parole ;
Mais on mépriſe le babil,
Qui du vil cancan eſt l'outil ;
En un mot la femme bavarde
Au nez fait monter la moutarde :
Madame, oyez :—Tous vos voiſins
Poſſèdent langue et ſes engins . . .
Un cancan en enfante mille,
Or, gare à vous, vieille ſybille !

FABLE XXVI.

The Cur and the Maſtiff.

A SNEAKING Cur, the maſter's ſpy,
Rewarded for his daily lie,
With ſecret jealouſies and fears
Set altogether by the ears.
Poor Puſs to-day was in diſgrace—
Another cat ſupply'd her place;
The hound was beat, the maſtiff chid,
The monkey was the room forbid;
Each to his deareſt friend grew ſhy,
And none could tell the reaſon why.

A plan to rob the houſe was laid:
The thief with love ſeduc'd the maid;
Cajol'd the Cur, and ſtrok'd his head,
And bought his ſecrecy with bread.
He next the Maſtiff's honour try'd,
Whoſe honeſt jaws the bribe defy'd:
He ſtretch'd his hand to proffer more;
The ſurly dog his fingers tore.
Swift ran the Cur; with indignation
His maſter took his information.
Hang him, the villain's curs'd! he cries,
And round his neck the halter ties.

FABLE XXVI.

Le Roquet et le Mâtin.

UN vil petit Roquet, ſournois, menteur et traître,
Mouchardait chaque jour pour le compte du maître,
Si bien qu'en peu de temps, par ſa mauvaiſe foi
La maiſon fut en déſarroi.
Tantôt c'était dame Minette
Que, ſur un faux rapport, ſans tambour ni trompette,
On mettait à la porte,—ou c'était le Mâtin
Qu'on houſpillait,—ou bien le Chien de chaſſe
Qui ſoudain tombait en diſgrâce,
Ou bien le Singe accuſé d'un larcin ;
Sans trop ſavoir pourquoi chacun dans cette paſſe,
Se défia de ſon voiſin.

Or, un voleur cherchant à faire maiſon nette,
Enjola la ſervante en lui contant fleurette,
Flatta, cajola le Roquet,
Acheta ſon ſilence avec os de poulet ;
Puis au Mâtin fut faire une offre . . .
Repouſſé tout d'abord, mais penſant qu'il méſoffre
Pour offrir d'avantage il avance la main,
L'honnête chien lui mord les doigts ſoudain.
Le Roquet de courir en informer le maître ;
Il arrive, et ſans en connaître
Il attache la hart autour du cou du Chien.

The Dog his humble ſuit preferr'd,
And begg'd in juſtice to be heard.
The maſter ſat. On either hand
The cited dogs confronting ſtand;
The Cur the bloody tale relates,
And, like a lawyer, aggravates.

Judge not, unheard, the Maſtiff cry'd,
But weigh the cauſe on either ſide.
Think not that treach'ry can be juſt;
Take no informer's word on truſt:
They ope their hand to ev'ry pay,
And you and me by turns betray.
He ſpoke: and all the truth appear'd:—
The Cur was hang'd, the Maſtiff clear'd.

FABLE XXVII.

The ſick Man and the Angel.

IS there no hope? the ſick Man ſaid.
The ſilent doctor ſhook his head,
And took his leave with ſigns of ſorrow.
Deſpairing of his fee to-morrow.

When thus the Man, with gaſping breath:-
I feel the chilling wound of death!
Since I muſt bid the world adieu,

Mais celui-ci de préſenter requête
A cet effet qu' avant de ſerrer le lien
Sur les faits il ſoit fait enquête.
Le Maître a dit : C'eſt juſte, je veux bien
Et ſur ce, de prendre ſéance,
Les chiens ſont confrontés et la cauſe commence.
Le Roquet dit comment il vit le ſang couler,
Et ſur un ſi grand crime, il eut ſoin de hâbler.

Maître, ne croyez pas ce mouchard quand il oſe
Se targuer de ſa trahiſon ;
Os de poulets pour lui, fleurettes à Suzon,
Et le tout en moyenne doſe
Etaient le prix conclu du vol de la maiſon.

Il dit. La vérité du menſonge eut raiſon,
Le Roquet fut pendu, le Mâtin mis hors cauſe.

FABLE XXVII.

Le Malade et l'Ange.

N'Y a-t-il plus d'eſpoir ? grommela le malade,
Le docteur fit un ſigne, et puis d'un air
mauſſade
Il prit congé, déſeſpérant du gain
Du lendemain.

Alors notre homme :
Puiſqu'il nous faut partir, ſe dit-il à part ſoi,
Voyons donc comme

Let me my former life review.
I grant my bargains well were made;
But all men over-reach in trade;
'Tis ſelf-defence in each profeſſion:
Sure ſelf-defence is no tranſgreſſion.
The little portion in my hands,
By good ſecurity on lands,
Is well increas'd. If unawares,
My juſtice to myſelf and heirs
Hath let my debtor rot in jail,
For want of good ſufficient bail;
If I, by writ, or bond, or deed,
Reduc'd a family to need,
My will hath made the world amends—
My hope on Charity depends.
When I am number'd with the dead,
And all my pious gifts are read,
By heav'n and earth 'twill then be known,
My charities were amply ſhown.

An Angel came. Ah, friend! he cry'd!
No more in flatt'ring hope confide.
Can thy good deeds in former times
Outweigh the balance of thy crimes?
What widow or what orphan prays
To crown thy life with length of days?
A pious action's in thy pow'r;
Embrace with joy the happy hour.
Now while you draw the vital air,
Prove your intention is ſincere.
This inſtant give a hundred pound;
Your neighbours want, and you abound.

J'ai ſu mener ma barque et fait parler de moi.
J'ai pris, je le veux bien, j'ai pris dans mon commerce
Part du Lion ſouventefois,
Mais au total au métier qu'il exerce
Chacun en fait autant, marchands et gens de lois,
Et ce n'eſt pas péché que gagner ſa pitance.
Le peu que j'ai ſe trouve augmenté d'importance
Par de bonnes ſécurités.
Que ſi, ſans y ſonger, en me rendant juſtice
J'ai dû laiſſer Thémis au gré de ſon caprice
Traquer mes débiteurs . . . A ces extrémités
Je fus réduit par leur foi ſubreptice. . . .
Et ſi quelquefois les recors
Ont exercé contr' eux la contrainte par corps,
Bah! ce ſont des miſères!
Mon teſtament me vaudra des prières.
Et quand je ſerai mort,
Que tous mes legs pieux par le ciel et la terre
Seront lus et relus, on verra ſi j'ai tort
De m'applaudir de ma longue carrière.

Survint un Ange. Ami! s'écria-t-il,
Laiſſe-là de côté toute fauſſe eſpérance.
Il eſt temps de faire ton bil,
De tes crimes le bien ſolde-t-il la balance?
Quelle eſt la veuve, ou quel eſt l'orphelin
Qui font des vœux pour prolonger ta vie?
Une bonne action eſt là dans ton chemin,
Saiſis là, tiens, tout t'en convie,
Prouve ici la ſincérité
De ta pieuſe charité;
Voyons, donne à l'inſtant à ton voiſin cent livres,
Il eſt bien malheureux, ſoudain tu le délivres
Et du beſoin, et de ſes embarras.

But why ſuch haſte? the ſick Man whines;
Who knows as yet what Heav'n deſigns?
Perhaps I may recover ſtill.
That ſum, and more, are in my will.

Fool! ſays the Viſion, now 'tis plain,
Your life, your ſoul, your heav'n was gain.
From ev'ry ſide, with all your might,
You ſcrap'd, and ſcrap'd beyond your right;
And, after death, would fain atone,
By giving what is not your own.
While there is life, there's hope, he cry'd:
Then why ſuch haſte?—ſo groan'd, and dy'd!

FABLE XXVIII.

The Perſian, the Sun, and the Cloud.

S there a bard whom Genius fires,
Whoſe ev'ry thought the God inſpires?
When Envy reads the nervous lines,
She frets, ſhe rails, ſhe raves, ſhe pines;
Her hiſſing ſnakes with venom ſwell;
She calls her venal train from hell:
The ſervile fiends her nod obey,
And all Curl's authors are in pay.
Fame calls up Calumny and Spite—

Pourquoi tant ſe preſſer? a dit notre malade,
Vraiment on ne ſait ici bas
Quand nous emporte la camarde.
Qui peut oſer ſonder les lois de l'avenir,
Ne puis-je pas en revenir?
Et d'ailleurs cette ſomme et d'autres en vedette
Se trouvent dans mon teſtament.

Imbécile! a dit l'Ange, il eſt clair maintenant,
Que ta vie et ton âme étaient dans ta caſſette,
Que ton ſeul Dieu, c'était l'argent.
Miſérable! . . . ſur l'indigent
Tu n'as pas craint de faire bénéfice,
Et tu crois expier ce vice
En donnant à ta mort ce qui n'eſt pas à toi? . . .
—Pourquoi tant ſe preſſer? Il exiſte ma foi!
Pendant qu'il y a vie un reſte d'eſpérance. . . .
Il dit: un long ſoupir finit ſon exiſtence.

FABLE XXVIII.

Le Perſan, le Soleil, et le Nuage.

VOYONS-nous un poète au ſublime génie
Répandre dans ſes vers des torrents d'harmonie?
L'envie eſt là qui de ſes nœuds
Vient enlacer ſes vers nerveux,
Déchiquetant l'hémiſtiche et l'idée,
Et déchaînant contr' eux les fureurs de Médée.
Ils ſifflent ſes ſerpents, se gonflent de venin,
Et des Frérons du jour la troupe mercenaire

Thus ſhadow owes its birth to light.

As proſtrate to the God of day,
With heart devout, a Perſian lay,
His invocation thus begun:—

Parent of light, all-ſeeing Sun!
Prolific beam, whoſe rays diſpenſe
The various gifts of Providence,
Accept our praiſe, our daily pray'r—
Smile on our fields, and bleſs the year!
A Cloud, who mock'd his grateful tongue,
The day with ſudden darkneſs hung;
With pride and envy ſwell'd, aloud
A voice thus thunder'd from the cloud:—

Weak is this gaudy God of thine,
Whom I at will forbid to ſhine.
Shall I nor vows nor incenſe know?
Where praiſe is due, the praiſe beſtow.

With fervent zeal the Perſian moved,
Thus the proud calumny reprov'd:—

It was that God who claims my pray'r,
Who gave thee birth, and rais'd thee there:
When o'er his beams the veil is thrown,
Thy ſubſtance is but plainer ſhown.
A paſſing gale, a puff of wind,

Dans maint article clandeſtin
D'uſer contr' eux tout leur vocabulaire.
La renommée eſt née . . . Un Zoïle la ſuit,
De la lumière ainſi nait l'ombre . . . et puis la nuit.

Humblement baiſſant ſa paupière,
Un Perſan proſterné devant le Dieu du jour
Ainſi commença ſa prière :

Soleil ! toi qui vois tout ! Père de la lumière,
Rayon fécond de charité, d'amour,
D'où découlent les dons par Dieu faits à la terre,
Reçois mes vœux, bénis et l'année et mes champs !

Un nuage offuſqué de ces nobles accents
Couvrit le ciel de ſoudaines ténèbres,
Et bourſoufflé d'orgueil, de ſes voiles funèbres,
Laiſſa tomber ces mots du haut de ſon dédain :

Mortel, rengaîne ton quatrain :
Il eſt bien fort ce Dieu que moi je puis détruire
Selon mon bon plaiſir, en l'empêchant de luire ?
A moi, petit, à moi déſormais ton encens,
On ne doit pas, mon cher, hommage aux impuiſſants.

Le Perſan tout ému, dans l'ardeur de ſon zèle,
Ainſi vengea le Dieu du nuage rebelle :

C'eſt le Dieu que j'invoque, auquel j'offre mon cœur,
Qui t'a donné naiſſance, à toi, vil impoſteur ;
En t' élevant ſi haut ſa grandeur ſe dévoile,
Et quand ſur ſes rayons toi, tu jettes un voile
Pour l'obſcurcir,—toi ſeul te fais du tort,

Diſpels thy thickeſt troops combin'd.

The gale aroſe, the vapour toſt,
(The ſport of winds) in air was loſt;
The glorious orb the day refines;
Thus envy breaks—thus merit ſhines.

FABLE XXIX.

The Fox at the Point of Death.

A FOX, in life's extreme decay,
Weak, ſick, and faint, expiring lay.
All appetite had left his maw,
And age diſarm'd his mumbling jaw.
His num'rous race around him ſtand,
To learn their dying ſire's command.
He rais'd his head with whining moan,
And thus was heard the feeble tone:—

Ah, ſons! from evil ways depart:
My crimes lie heavy on my heart.
See, ſee the murder'd geeſe appear!
Why are thoſe bleeding turkeys there?
Why all around this cackling train
Who haunt my ears for chickens ſlain?

The hungry foxes round them ſtar'd,

On voit ta contexture et l'on prévoit ton ſort ;
Un coup de vent, un miſérable ſouffle,
Te diſſipe et t' éteint maroufle !

Il achevait,—Alors qu'un coup de vent
Ballota le nuage, en purgea l'atmoſphère :
Le ſoleil reparut—Le mérite ſouvent
Triomphe de l'envie, et l'oblige à ſe taire.

FABLE XXIX.

Le Renard in Extremis.

UN Renard au déclin d'une longue carrière
Giſait faible, malade, épuiſé, moribond,
L'âge avait deſſoudé de ſes dents la charnière,
L'appetit lui faiſait faux bond.
Sa race en attendant ſes volontés dernières,
Nombreuſe, ſe tenait près de lui. Le mourant
Avec effort ſe mit ſur ſon ſéant,
Et bientôt de ſes mâchelières
Il ſortit en geignant cette triſte oraiſon :

Ah ! mes fils, mes chers fils, écoutez la raiſon,
Voyez mon cœur gémit ſous le poids de mes crimes.
Oui, je vous reconnais trop nombreuſes victimes,
Poules et Coqs vous demandez vos fils
Par ma dent meurtrière à vous jadis ravis ;
Et vous auſſi, vous qui fûtes mes joies,
Dindons ſaignants fuyez ! . . . fuyez ſanglantes Oies !

Les Renards affamés cherchent de tous leurs yeux :

And for the promis'd feaſt prepar'd.
Where, Sir, is all this dainty cheer?
Nor turkey, gooſe, nor hen is here.
Theſe are the phantoms of your brain,
And your ſons lick their lips in vain.

Oh gluttons! ſays the drooping ſire,
Reſtrain inordinate deſire:
Your liq'riſh taſte you ſhall deplore,
When peace of conſcience is no more.
Does not the hound betray our pace,
And gins and guns deſtroy our race?
Thieves dread the ſearching eye of pow'r,
And never feel the quiet hour.
Old age (which few of us ſhall know)
Now puts a period to my woe.
Would you true happineſs attain,
Let honeſty your paſſions rein;
So live in credit and eſteem,
And the good name you loſt redeem.
The counſel's good a Fox replies,
Could we perform what you adviſe.
Think what our anceſtors have done—
A line of thieves from ſon to ſon!
To us deſcends the long diſgrace,
And infamy hath mark'd our race.
Though we, like harmleſs ſheep, ſhould feed,
Honeſt in thought, in word, and deed,
Whatever hen-rooſt is decreas'd,
We ſhall be thought to ſhare the feaſt
The change ſhall never be believ'd:
A loſt good name is ne'er retriev'd.

Où ſont-ils donc, Papa, ces mets délicieux ?
Avez-vous donc perdu la boule ?
Nous ne voyons ici Coq, ni Dindon, ni Poule,
Aucun de ces friands morceaux
Que vous voyez de votre couche,
L'eau nous en vient cependant à la bouche !

Mettez une ſourdine à ces déſirs brutaux :
Un jour, ſouffrez qu'un père vous le diſe,
Vous paierez chèrement ſi ſotte gourmandiſe,
Quand le remords viendra vous tirailler d'en haut ;
Et que plus ne pourrez mettre chiens en défaut :
Voyez pièges, fuſils partout, ſur votre trace
Sont là pour décimer ſans pitié notre race ?
Les voleurs, mes chers fils, ne ſont jamais heureux,
Ils ſont toujours traqués par la police ;
Réformez-vous, devenez vertueux,
Et fuyez l'école du vice.
Attachez-vous à gagner bon renom,
A rendre enfin honnête notre nom !

Votre conſeil eſt bon, il eſt vraiment d'un ſage,
Répondit un Renard, mais las ! c'eſt bien dommage
Que nous ne puiſſions pas le ſuivre, cher papa ;
Dans l'hiſtoire de nos ancêtres,
Une vérité me frappa :
C'eſt, qu'entre nous, toujours ce furent de vieux reîtres,
De père en fils enfin nous ſommes des voleurs,
Comme tels ſignalés aux humaines fureurs.
Fuſſions-nous innocents ainſi que brebis blanche
Depuis lundi juſqu' à dimanche,
Brouterions-nous l'herbe et le thym
Sans arrière penſée, et du ſoir au matin,
Que ſi juchoir était la nuit par aventure

Nay, then, replies the feeble Fox,
(But hark! I hear a hen that clocks)
Go, but be mod'rate in your food;
A chicken, too, might do me good.

FABLE XXX.

The Setting-Dog and the Partridge.

THE ranging Dog the ſtubble tries,
And ſearches ev'ry breeze that flies:
The ſcent grows warm; with cautious fear
He creeps and points the covey near.
The men, in ſilence, far behind,
Conſcious of game, the net unbind.

A Partridge, with experience wiſe,
The fraudful preparation ſpies:
She mocks their toils, alarms her brood:
The covey ſprings, and ſeeks the wood.
But ere her certain wing ſhe tries,
Thus to the creeping Spaniel cries:—

Dévaliſé, j'en ſuis certain,
Nous ſerions accuſés d'avoir commis l'injure,
Et d'avoir pris part au feſtin.
Quand bon renom ſe perd, adieu la bonhomie,
N i ni, c'eſt fini, ne ſe rattrape mie!

Puiſqu'il en eſt ainſi, reprend le vieux Renard,
(Chût! j'entends, je le crois un glouſſement de poule)
Allez, chaſſez la ſans retard,
Mais ſoyez modérés et qu'aucun ne ſe ſoûle;
Il ſe pourrait d'ailleurs, c'eſt un cas médical
Qu'un tout jeune poulet ne me fit pas de mal.

FABLE XXX.

Le Chien-couchant et la Perdrix.

LE Chien de chaſſe épie, et flaire et cherche
Et la briſe qui court, et l'herbe qui frémit;
Le flair s'échauffe, avec plus de ſoin il recherche,
Il ſe traîne en rampant, et petit à petit,
Puis il indique la volée
Au chaſſeur à la piſte—elle eſt priſe et d'emblée.

Une Perdrix habile à déjouer les tours
De l'homme et du chien tous les jours,
Vit l'appât et donna l'alarme à ſa couvée,
Qui vola dans le bois bien vite, et fut ſauvée.
Mais avant de partir à l'Epagneul rampant
Elle tint ce diſcours: Petit affreux ſerpent,

Thou fawning ſlave to man's deceit!
Thou pimp of luxury, ſneaking cheat!
Of thy whole ſpecies the diſgrace;
Dogs ſhould diſown thee of their race!
For, if I judge their native parts,
They're born with open, honeſt hearts;
And, ere they ſerv'd man's wicked ends,
Were gen'rous foes, or real friends.

When thus the Dog, with ſcornful ſmile:—
Secure of wing thou dar'ſt revile.
Clowns are to poliſh'd manners blind;
How ignorant is the ruſtic mind!
My worth ſagacious courtiers ſee,
And to preferment riſe, like me.
The thriving pimp, who beauty ſets,
Hath oft enhanc'd a nation's debts:
Friend ſets his friend, without regard,
And miniſters his ſkill reward.
Thus train'd by man, I learn'd his ways,
And growing favour feaſts my days.

I might have gueſs'd, the Partridge ſaid,
The place where you were train'd and fed:
Servants are apt, and, in a trice,
Ape to a hair their maſter's vice.
You came from Court, you ſay. Adieu!
She ſaid, and to the covey flew.

De l'homme né méchant eſclave paraſite,
De ſon luxe éhonté complaiſant illicite,
Rebut de ton eſpèce, ignoble délateur,
Les chiens qui paſſent pour des cœurs bons et honnêtes
Devraient tous, et pour leur honneur,
Te mettre hors la loi—des bêtes;
Car bien avant que l'homme eut enrolé les chiens
Pour ſervir à ſes fins, à ſes mauvais deſſeins,
Ils étaient généreux amis dans la fortune,
Ennemis généreux même dans l'infortune.

Alors le Chien de s'écrier
Avec un dédaigneux ſourire:
Tu peux bien jaboter ſans exciter mon ire,
Et forte de ton aile, à l'abri décrier.
Manant fut-il jamais juge ès belles manières?
L'eſprit ruſtique eſt encore aux braſſières:
Les courtiſans futés eſtiment ma valeur,
Pour aller au ſuccès, je ſuis leur précepteur;
Celui qui vend ſa plume, ou bien ſa conſcience
Fait ſouvent à l'état payer ſon éloquence;
L'ami vend ſon ami, le mouchard le mouchard,
La beauté ſa beauté, le tout ſans nul égard.
C'eſt ainſi que dreſſé par l'homme
J'appris tout le pliant d'un parfait gentilhomme.

J'aurais dû deviner, s'écria la Perdrix,
L'école d'où ſortait ſi ſurprenant Phœnix,
En un clin d'œil valet a le vice du maître,
Rampant s'il eſt rampant, et traître s'il eſt traître:
Vous venez de la cour, dites-vous, c'eſt très bien,
Dit-elle en s'envolant. Adieu, comédien!

FABLE XXXI.

The Univerſal Apparition.

A RAKE, by ev'ry paſſion rul'd,
With ev'ry vice his youth had cool'd:
Diſeaſe his tainted blood aſſails;
His ſpirits droop, his vigour fails;
With ſecret ills at home he pines,
And, like infirm old age, declines.
As, twing'd with pain, he penſive ſits,
And raves, and prays, and ſwears, by fits,
A ghaſtly Phantom, lean and wan,
Before him roſe, and thus began:—

My name, perhaps, hath reach'd your ear;
Attend, and be advis'd by Care.
Nor love nor honour, wealth nor pow'r,
Can give the heart a cheerful hour,
When health is loſt. Be timely wiſe:
With health all taſte of pleaſure flies.

Thus ſaid, the Phantom diſappears.
The wary counſel wak'd his fears:
He now from all exceſs abſtains,
With phyſic purifies his veins,
And, to procure a ſober life,
Reſolves to venture on a wife.

FABLE XXXI.

L'Eternel Fantôme.

PAR chaque paſſion mis en coupe réglée,
Un Libertin à jeuneſſe acculée
Dépériſſait, car ſon ſang vicié
A des maux ſecrets allié,
Déja l'avait rendu voiſin de la vieilleſſe.

Comme il était aſſis en proie à ſa détreſſe,
Priant, jurant, tiraillé de douleur,
Tout décharné, tout blême, un Fantôme livide
Apparut tout-à-coup devant notre invalide.

Ne tremblez pas, calmez votre frayeur,
Je ne viens pas ici turlupiner vos veilles,
Mon nom eſt inconnu peut-être à vos oreilles:
Mais c'eſt pour vous ſauver que je me rends ici;
Ecoutez, et prenez les conſeils du Souci:
Ni l'amour, ni l'honneur, ni l'or, ni la puiſſance
Ne donnent aux mortels un inſtant d'allégeance,
Quand a fui la ſanté. Soyez donc ſage à temps;
Sans la ſanté jamais aucun plaiſir des ſens.

Ce diſant, le Fantôme a gliſſé comme une ombre.
Notre héros penſif eſt devenu plus ſombre;
Il réfléchit, reconnait ſes excès,
Prudemment ſe confie aux bons ſoins d'un Hermès,
Et pour ſe réformer, et comme un ſûr dictame
Il ſe réſout . . . . à prendre femme.

But now again the Sprite aſcends;
Where'er he walks, his ear attends;
Inſinuates that beauty's frail,
That perſeverance muſt prevail;
With jealouſies his brain inflames,
And whiſpers all her lovers' names.
In other hours ſhe repreſents
His houſehold charge, his annual rents,
Increaſing debts, perplexing duns,
And nothing for his younger ſons.

Straight all his thoughts to gain he turns,
And with the thirſt of lucre burns.
But when poſſeſs'd of Fortune's ſtore,
The Spectre haunts him more and more;
Sets want and miſery in view,
Bold thieves, and all the murd'ring crew;
Alarms him with eternal frights;
Infeſts his dream, or wakes his nights.
How ſhall he chaſe this hideous gueſt?
Pow'r may, perhaps, protect his reſt.
To pow'r he roſe. Again the Sprite
Beſets him morning, noon, and night;
Talks of Ambition's tott'ring ſeat;
How Envy perſecutes the great;
Of rival hate, of treach'rous friends,
And what diſgrace his fall attends.

The Court he quits, to fly from Care,

Mais le Fantôme apparait de nouveau,
Il s'attache à ſes pas, filtre dans ſon cerveau,
Lui cornant ſans-ceſſe à l'oreille,
Combien femme eſt fragile, et combien c'eſt merveille
Qu'elle réſiſte à ſoins perſévérants,
Et tout bas lui gliſſant le nom de ſes amants :
Puis dans d'autres moments à ſon œil il préſente
Le lourd budget d'une maiſon,
Le paſſif qui s'accroît, le créancier, la rente,
Les enfants à pourvoir qui naiſſent à foiſon.

Le voilà donc courant ſus aux richeſſes,
Et d'empiler argent et or,
Mais le Spectre le traque encor :
Il doit ſe défier de faire des largeſſes ;
De la misère et du beſoin
Il lui fait voir la perſpective au loin,
Lui montre des voleurs, la troupe meurtrière,
Se déchaînant ſur lui comme une fourmilière ;
Trouble ſes jours, et même envahit ſon ſommeil.
Comment chaſſer hôte pareil ?
Le Pouvoir, penſe-t-il, peut-être
Lui fera trouver le repos.
Il s'élève au Pouvoir. Le Spectre s'enchevêtre
A ſon eſprit, s'établit dans ſes os
Le matin, à midi, puis le ſoir le harcèle,
Et ſous ſes regards amoncèle
Tous les maux de l'ambition,
Les faux amis, des grands la perſécution,
Et par deſſus il lui fait voir l'Envie
S'acharnant à ſa chûte, empoiſonnant ſa vie.

Pour ſe dépêtrer du ſouci

And ſeeks the peace of rural air:
His groves, his fields, amus'd his hours;
He prun'd his trees, he rais'd his flow'rs.
But Care again his ſteps purſues;
Warns him of blaſts, of blighting dews,
Of plund'ring inſects, ſnails, and rains,
And droughts that ſtarv'd the labour'd plains.
Abroad, at home, the Spectre's there:
In vain we ſeek to fly from Care.

At length he thus the Ghoſt addreſs'd:—
Since thou muſt be my conſtant gueſt,
Be kind, and follow me no more;
For Care, by right, ſhould go before.

FABLE XXXII.

The two Owls and the Sparrow.

WO formal Owls together ſat,
Conferring thus in ſolemn chat:—
How is the modern taſte decay'd!
Where's the reſpect to wiſdom paid?
Our worth the Grecian ſages knew:
They gave our ſires the honour due;
They weigh'd the dignity of fowls,
And pry'd into the depth of owls.

Il fuit la cour, pour un ſéjour champêtre,
Et dans la paix des champs ſavoure le bien-être,
S'occupant de ſes fleurs, de ſes arbres auſſi,
Emondant celui-là, redreſſant celui-ci.
Mais voilà de nouveau le Spectre qui s'avance,
Qui l'avertit d'avoir prudence,
Des inſectes pillards qui dévorent ſes blés,
Ses foins, ſes vergers déſolés ;
Du temps chaud, du temps froid, et des ſoudains orages
Qui portent partout leurs ravages ;
Dehors, à la maiſon, le Spectre—le voici
Car nul ne peut fuir le ſouci.

Après avoir ainſi ſubi ces deſtinées,
Notre héros lui dit : Souci, dur créancier,
Puis qu'il faut que tu ſois mon hôte journalier,
Tu m'as aſſez ſuivi depuis nombre d'années :
Spectre, ſois bon garçon, paſſe enfin le premier.

FABLE XXXII.

Les deux Hiboux et le Pierrot.

DEUX hiboux compaſſés, affaiſſés côte-à-côte,
De ſe prôner tous deux ne ſe faiſaient pas faute.
Comme le goût moderne eſt, dit l'un, dépravé :
Qu'eſt devenu le culte à la ſageſſe ?
Jadis les ſages de la Grèce
Savaient apprécier le mérite privé.

Athens, the ſeat of learned fame,
With gen'ral voice rever'd our name!
On merit title was conferr'd,
And all ador'd th' Athenian bird.

Brother, you reaſon well, replies
The ſolemn mate, with half-ſhut eyes!
Right—Athens was the ſeat of learning;
And, truly, wiſdom is diſcerning.
Beſides, on Pallas' helm we ſit,
The type and ornament of wit:
But now, alas! we're quite neglected,
And a pert Sparrow's more reſpected.
A Sparrow, who was lodg'd beſide,
O'erhears them ſoothe each other's pride,
And thus he nimbly vents his heat:—
Who meets a fool, muſt find conceit.
I grant you were at Athens grac'd,
And on Minerva's helm were plac'd;
But ev'ry bird that wings the ſky,
Except an Owl, can tell you why.
From hence they taught their ſchools to know
How falſe we judge by outward ſhow;
That we ſhould never looks eſteem,
Since fools as wiſe as you might ſeem.
Would you contempt and ſcorn avoid,
Let your vain-glory be deſtroy'd;
Humble your arrogance of thought;
Purſue the way by nature taught:

En ces temps bienheureux, en beaux eſprits fertiles,
On ſavait diſtinguer, ceci dit entre nous,
La dignité des volatiles,
Surtout la profondeur des nôtres, vertu-choux!
Ce foyer de ſcience, Athènes l'Erudite
Tout d'une voix vénérait le Hibou,
Conférait-elle un titre au vrai mérite?
Notre emblême toujours en était le bijou.

Vous parlez d'or, dit l'autre, et raiſonnez fort juſte.
Athène avait en nous la foi la plus robuſte,
Elle avait ſu nous mettre au caſque de Pallas,
Et cela c'était bien; mais maintenant, hélas!
Nous ſommes dédaignés, laiſſés ſans importance,
Un effronté Pierrot a plus que nous de chance.

Un Pierrot près de là logeait,
De l'un de l'autre il entendit le plaid,
Et ſans perdre de temps il leur dit en colère:
De ſots propos n'ont pas de quoi déplaire,
Je vous accorde, ô ſolemnels Oiſeaux
Que l'on vous vit jadis dans l'érudite Athènes,
De Minerve orner les chapeaux;
Mais pour ça fûtes-vous jamais des Démoſthènes?
Excepté le Hibou chaque oiſeau ſait fort bien,
En vous plaçant ainſi, ce que l'Athénien
Voulait dire à chacun, à ſon intelligence:
"Ne jugez pas ſur l'apparence!"
Voulez-vous éviter, le mépris, le dédain,
Mettez-moi de côté votre orgueil ſurhumain,
De vos penſers ſupprimez l'arrogance,
Dans le tombeau du vide enterrez la jactance,

So ſhall you find delicious fare,
And grateful farmers praiſe your care;
So ſhall ſleek mice your chaſe reward,
And no keen cat find more regard.

FABLE XXXIII.

The Courtier and Proteus.

WHENE'ER a Courtier's out of place,
The country ſhelters his diſgrace;
Where doom'd to exerciſe and health,
His houſe and gardens own his wealth.
He builds new ſchemes, in hopes to gain
The plunder of another reign;
Like Philip's ſon, would fain be doing,
And ſighs for other realms to ruin.

As one of theſe (without his wand)
Penſive along the winding ſtrand
Employ'd the ſolitary hour
In projects to regain his pow'r,
The waves in ſpreading circles ran,
Proteus roſe, and thus began:—
Came you from Court? For in your mien
A ſelf-important air is ſeen.

De la nature alors vous ſuivrez le chemin ;
Ici bas vous auſſi ſerez pour une fin,
Les fermiers vous loueront de faire bonne chaſſe
Aux ſouris. . . . . Et les chats auront l'oreille baſſe !

FABLE XXXIII.

Le Courtiſan et Protée.

QU'UN Courtiſan ait la méſaventure
D'être mis à la porte, il s'en va d'aventure
A la campagne abriter ſon chagrin ;
Puis s'occupe à ſoigner ſa maiſon, ſon jardin,
Tout ſe reſſent de ſa riche opulence,
Lui pourtant de bâtir nouveaux plans de finance,
Car toujours il nourrit l'eſpoir
De rattraper bientôt ſa place et le pouvoir ;
Comme au fils de Philippe il paraiſſait étrange
D'être réduit à rien, il lui démange
D'obtenir à nouveau royaume à ruiner.

Un de ces courtiſans déchus de leur puiſſance
Se promenait penſif cherchant à combiner
Le moyen de former une ſourde alliance
Qui put le faire encore à la cour dominer ;
Il ſe trouvait près d'une plage,
Soudain les flots en cercle effleurent le rivage,
Surgit Protée—Eh bien ! lui dit le Dieu,
Que faiſons-nous, ſolitaire en ce lieu ?
Venez-vous de la cour ? On voit dans votre mine
Un quelque choſe qui de loin ſent la doctrine ?

He frankly own'd his friends had trick'd him,
And now he fell his party's victim.

Know, ſays the God, by matchleſs ſkill
I change to every ſhape at will;
But yet, I'm told, at Court you ſee
Thoſe who preſume to rival me.

Thus ſaid. A ſnake, with hideous trail,
Proteus extends his ſcaly mail.

Know, ſays the Man, tho' proud in place,
All Courtiers are of reptile race.
Like you, they take that dreadful form,
Baſk in the ſun, and fly the ſtorm;
With malice hiſs, with envy gloat,
And for convenience change their coat;
With new-got luſtre rear their head,
Though on a dunghill born and bred.

Sudden the God a lion ſtands;
He ſhakes his mane, he ſpurns the ſands:
Now a fierce lynx, with fiery glare,
A wolf, an aſs, a fox, a bear.
Had I ne'er liv'd at Court, he cries,
Such transformation might ſurpriſe;
But there, in queſt of daily game,
Each able Courtier acts the ſame.
Wolves, lions, lynxes, while in place,
Their friends and fellows are their chaſe.
They play the bear's and fox's part;
Now rob by force, now ſteal with art.
They ſometimes in the ſenate bray;

Il convint franchement qu'il était dégommé,
Et que ſes chers amis l'avaient ſu faire au même.

Sachez, lui dit le Dieu, que par adreſſe extrême,
Je puis changer de forme à point nommé,
On m'a dit cependant qu'à la cour on m'imite;
Qu'on ſe permet de lutter avec moi?

Protée a dit, et ſoudain quitte
Pour mailles de ſerpent ſes habits de Dieu-Roi.

Quoiqu' orgueilleux alors qu'ils ſont en place,
Sachez, dit l'homme, que toujours les courtiſans
Des reptiles ſont de la race.
Ils traînent comme vous leurs anneaux en rubans,
Se chauffent au ſoleil, évitent la tempête,
Sifflent tout comme vous, changent d'habits ſouvent;
Bien que nés ſur la paille oſent lever la tête,
Tournant comme ſouffle le vent.

En Lion, tout-à-coup, voilà que le Dieu change;
Puis c'eſt un Loup-cervier, aux regards effrayants;
Puis en Lynx, en Renard, en Ours il ſe rechange.

Ces tours ſeraient pour moi merveilleux, ſurprenants,
Si de la cour je ne venais, dit l'homme;
Mais là chacun agit tout comme
Vous venez de le faire—On uſe à ce métier,
Entendons-nous, lorſque l'on eſt en place
En quête de gibier, le flaire du Limier;
Amis et compagnons ſont tous objets de chaſſe.
Tantôt Ours, et tantôt Renard
On vole par la force, on vole par l'adreſſe.

Or, chang'd again to beaſts of prey,
Down from the lion to the ape,
Practiſe the frauds of ev'ry ſhape.
So ſaid.—Upon the God he flies—
In cords the ſtruggling captive ties.
Now, Proteus, now (to truth compell'd)
Speak, and confeſs thy art excell'd;
Uſe ſtrength, ſurpriſe, or what you will,
The Courtier finds evaſions ſtill;
Not to be bound by any ties,
And never forc'd to leave his lies.

FABLE XXXIV.

The Maſtiffs.

THOSE who in quarrels interpoſe,
Muſt often wipe a bloody noſe.

A Maſtiff, of true Engliſh blood,
Lov'd fighting better than his food.
When dogs were ſnarling for a bone,
He long'd to make the war his own;
And often found, when two contend,
To interpoſe obtain'd his end.
He gloried in his limping pace;
The ſcars of honour ſeam'd his face;
In ev'ry limb a gaſh appears,

Un Roi de France a dit: " Paris vaut une meſſe,"
Le courtiſan dit, lui: " Le pouvoir vaut la hart,"
Pour happer le pouvoir il ſait mettre en pratique
L'inſtinct de chaque bête, et ſurtout ſa rubrique.
Il dit, ſe jette ſur le Dieu,
Qui ſe débat en vain,—avec une courroie
Il le retient captif, et lui dit dans ſa joie:
Protée, en feras-tu l'aveu?
Sur ton propre terrain je t'ai vaincu morbleu!
Ou la force, ou la ruſe, ou l'aſtuce, ou l'audace,
Rien ne peut contre un courtiſan;
Pour trouver tours de paſſe-paſſe,
Et le défaut de la cuiraſſe
Le menſonge eſt ſon taliſman

FABLE XXXIV.

Les Mâtins.

QUI vient mettre ſon nez au fort d'une querelle
Souvent ſur le terrain en laiſſe une parcelle.

Certain Mâtin, Anglais pur ſang,
Aimait mieux le combat que ſa propre pâture.
Quand pour un os des chiens ſe déchiraient le flanc,
De l'objet de la guerre il rêvait la capture.
Le fait eſt qu'en ces cas, témoins les deux plaideurs
Et l'huître du bon Lafontaine,
L'intervenant parfois obtient l'aubaine
Des morceaux les meilleurs.
De ſe traîner boitant, il affectait la gloire,

And frequent fights retrench'd his ears.

As, on a time, he heard from far
Two dogs engag'd in noiſy war,
Away he ſcours, and lays about him,
Reſolv'd no fray ſhould be without him.
Forth from his yard a Tanner flies,
And to the bold intruder cries:—
A cudgel ſhall correct your manners!
Whence ſprung this curſed hate to Tanners?
While on my dog you vent your ſpite,
Sirrah! 'tis me you dare not bite.
To ſee the battle thus perplex'd,
With equal rage a butcher vex'd,
Hoarſe-ſcreaming from the circled crowd,
To the curs'd Maſtiff cries aloud:—
Both Hockley-hole and Mary-bone
The combats of my dog have known.
He ne'er, like bullies coward-hearted,
Attacks in public to be parted.
Think not, raſh fool, to ſhare his fame;
Be his the honour or the ſhame.
Thus ſaid, they ſwore, and rav'd like thunder,
Then dragg'd their faſten'd dogs aſunder;
While clubs and kicks from ev'ry ſide
Rebounded from the Maſtiff's hide.

All reeking now with ſweat and blood,
Awhile the parted warriors ſtood,
Then pour'd upon the meddling foe,

Son muſeau balafré, ſa pendante mâchoire,
Et chaque oreille abſente étaient certificats
Qu'il avait guerroyé dans de fréquents combats.

Un jour il entendit le bruit d'une bataille,
Deux gros chiens engagés ſe faiſaient mainte entaille,
Soudain pour ſe mêler au jeu
Vite eſt parti le boute-feu.
Cependant un tanneur vers notre intrus s'élance,
Un bâton va payer ta rare outrecuidance
Dit l'homme, eh quoi! ta rage ſur mon chien
Tu la déverſeras, infâme Bohémien
Quand ſur moi tu n'oſerais mordre?
En voyant le combat dans un ſi beau déſordre,
Un boucher à ſon tour fendant le cercle enfin:
De quoi, te mêles-tu, dit-il, maudit Mâtin!
Ainſi que toi mon chien n'eſt pas un terroriſte,
Au cœur poltron, encor moins un vantard,
Ce n'eſt point en public qu'il ſe poſe en Bayard
Pour être ſéparé de ſon antagoniſte;
Marybone, Hockleyhole ont vu tout ſon éclat,
Ne penſe pas, nigaud, capter ſa renommée
Soit qu'il ſorte vainqueur ou vaincu du combat.

Ce diſant, regardant l'affaire conſommée,
Et le boucher et le tanneur
Ont ſéparé leurs chiens, et calmé leur fureur;
Tandis que leurs bâtons careſſent la carcaſſe
Du Mâtin, ſur lequel ils font tous deux main baſſe.

Tout ſouillés de leur ſang, tout fumant de ſueur,
Les guerriers un inſtant repoſent leur valeur,
Puis tout à-coup prompts comme le tonnerre

Who, worried, howl'd, and ſprawl'd below.
He roſe, and limping from the fray,
By both ſides mangled, ſneak'd away.

FABLE XXXV.

The Barley-Mow and the Dunghill.

HOW many ſaucy airs we meet
From Temple-Bar to Aldgate-ſtreet!
Proud rogues, who ſhar'd the South-ſea prey,
And ſprung, like muſhrooms, in a day!
They think it mean to condeſcend
To know a brother or a friend:
They bluſh to hear their mother's name,
And by their pride expoſe their ſhame.

As croſs his yard, at early day,
A careful farmer took his way,
He ſtopp'd, and, leaning on his fork,
Obſerv'd the flail's inceſſant work.
In thought he meaſur'd all his ſtore—
His geeſe, his hogs he number'd o'er;
In fancy weigh'd the fleeces ſhorn,
And multiplied the next year's corn.

Fondent ſur le Mâtin qui ſe vautre par terre.
Ereinté, harcelé par tous les deux, l' intrus
La queue en deuil, ſe retira confus.

FABLE XXXV.

Le Tas d'Orge et le Fumier.

QUE d'airs impertinents ſoit à pied ſoit en char
Ne rencontrons-nous pas dans une matinée
Depuis *Aldgate Street*, juſques à *Temple Bar ;*
Que d'orgueilleux fripons qu'une ſeule journée
A fait ſurgir comme des champignons,
Et devenir ſoudain de brillants lumignons,
Pour avoir trafiqué des tréſors de Golconde,
Ou des mines du Nouveau Monde.
Ils croiraient s'abaiſſer au contact d'un ami,
Ils n'oſent pas reconnaître leur frère
Rougiſſent au nom de leur mère,
De ſortir de ſi bas leur orgueil a frémi.

Comme un fermier ſoigneux viſitait de bonne heure
Son poulailler, ſa baſſe cour,
S'appuyant ſur ſa fourche, il vit d'un œil d'amour
Le travail inceſſant de ſon humble demeure.
Dans ſa penſée il meſura ſoudain
Le rapport de ſa ferme, et le prix de ſon grain,
Il peſa les toiſons tondues,
Et toutes il les vit à très bon prix vendues.

A Barley-mow, which ſtood beſide,
Thus to its muſing maſter cry'd:—

Say, good Sir, is it fit or right
To treat me with neglect and ſlight—
Me, who contribute to your cheer,
And raiſe your mirth with ale and beer?
Why thus inſulted, thus diſgrac'd,
And that vile dunghill near me plac'd?
Are thoſe poor ſweepings of a groom,
That filthy ſight, that nauſeous fume,
Meet objects here? Command it hence!
A thing ſo mean muſt give offence.

The humble dunghill thus reply'd:—
Thy maſter hears, and mocks thy pride.
Inſult not thus the meek and low;
In me thy benefactor know:
My warm aſſiſtance gave thee birth,
Or thou hadſt periſh'd low in earth:
But upſtarts, to ſupport their ſtation,
Cancel at once all obligation.

FABLE XXXVI.

Pythagoras and the Countryman.

PYTHAG'RAS roſe at early dawn,
By ſoaring meditation drawn;
To breathe the fragrance of the day,
Through flow'ry fields he took his way.

Or, un tas d'orge était à ſes côtés,
Qui tout-à-coup lui parla de la ſorte :

Maître, à vous mes civilités !
Et maintenant un mot : la fureur me tranſporte
De vous voir me traiter ſi cavalièrement,
Mais ne dirait-on pas vraiment
Que vous oubliez mes ſervices ?
Dans l'*ale* et dans la bière à votre bonne humeur
Moi je donne un piquant, un attrait ſéducteur,
Pourquoi donc me payer toujours en maléfices ?
Et pourquoi me mettre auſſi près
De ce ſale fumier, moi l'enfant de Cérès !
Son fumet n'eſt pas inodore,
Il infecte vraiment, ſoit dit ſans métaphore.

Notre maître t'entend, et rit de ton orgueil,
Dit ſoudain le fumier, c'eſt moi qui te l'atteſte ;
Regarde-moi d'un meilleur œil,
Je ſuis ton bienfaiteur, ſois un peu plus modeſte ;
Ma châleur a donné la naiſſance à ton grain,
Il eut péri ſans elle au fin fond de la terre ;
Mais las ! les parvenus ont tous le cœur hautain,
Pour maintenir leur rang ils renieraient leur père !

FABLE XXXVI.

Pythagore et le Campagnard.

UN jour avec l'aurore
Toute humide de pleurs,
Se leva Pythagore
Pour reſpirer le doux parfum des fleurs.

In muſing contemplation warm,
His ſteps miſled him to a farm,
Where, on the ladder's topmoſt round,
A peaſant ſtood; the hammer's ſound
Shook the weak barn. Say, friend, what care
Calls for thy honeſt labour there?
The Clown with ſurly voice replies,
Vengeance aloud for juſtice cries.
This kite, by daily rapine fed,
My hens' annoy, my turkeys' dread,
At length his forfeit life hath paid;
See on the wall his wings diſplay'd;
Here nail'd, a terror to his kind,
My fowls ſhall future ſafety find,
My yard the thriving poultry feed,
And my barn's refuſe fat the breed.
Friend, ſays the Sage, the doom is wiſe;
For public good the murd'rer dies.
But if theſe tyrants of the air
Demand a ſentence ſo ſevere,
Think how the glutton, man, devours;
What bloody feaſts regale his hours!
Oh, impudence of pow'r and might,
Thus to condemn a hawk or kite,
When thou, perhaps, carniv'rous ſinner!
Hadſt pullets yeſterday for dinner!

Hold, cry'd the clown, with paſſion heated;
Shall kites and men alike be treated?
When Heav'n the world with creatures ſtor'd,
Man was ordain'd their ſov'reign lord.

Abîmé dans ſa rêverie
Bientôt il ſe trouva près d'une métairie.
Hûché ſur une échelle, un maître payſan
De ſon marteau frappait un bruyant pan, pan, pan,
Qui faiſait vaciller la grange peu ſolide.
Pourquoi frapper ſi fort, et d'un bras ſi rapide
Dis-moi l'ami?—Voilà dit le ruſtaud,
Je frappe parce qu'il le faut,
Je frappe fort pour mieux incruſter ma vengeance,
Car vengeance eſt juſtice en auſſi grave offenſe.
Voyez plutôt ce Milan éhonté
Tout gorgé de rapine et de férocité,
Mes Poules, mes Dindons tout tombait ſous ſa griffe,
Mais il eſt mort enfin le vilain eſcogriffe,
De ſes ailes auſſi je fais un éventail
Pour mieux à ſes pareils ſervir d'épouvantail:
Ma baſſe cour déſormais eſt ſauvée,
Je vais voir engraiſſer et volaille et couvée.
Bien jugé! mon ami, dit le Sage, il eſt bon
Que pour le bien public ſoit occis un larron:
Cependant m'eſt avis, la ſentence eſt ſévère
Pour ces tyrans de l'air;—Car pour l'homme que faire?
Pour l'homme! ce roi des gloutons,
Qui dévore à la fois Bœufs, Canards et Moutons?
Oh! l'impudeur de la puiſſance!
Condamner un Milan pour ſi chétive offenſe,
Tandis que toi, vil pécheur endurci
Peut-être d'un Poulet tu dineras auſſi!

Halte là, s'il vous plait, dit le ruſtre en colère,
Ce propos n'eſt pas fait pour plaire:
Aux Eperviers, à tout voleur,
Aux Milans, jamais d'amniſtie,

Thus tyrants boaſt, the Sage reply'd,
Whoſe murders ſpring from pow'r and pride.
Own, then, this man-like kite is ſlain
Thy greater lux'ry to ſuſtain;

For "petty rogues ſubmit to fate,
"That great ones may enjoy their ſtate."*

FABLE XXXVII.

The Farmer's Wife and the Raven.

WHY are thoſe tears? Why droops your head?
Is, then, your other huſband dead?
Or does a worſe diſgrace betide:
Hath no one ſince his death apply'd?

Alas! you know the cauſe too well!—
The ſalt is ſpilt—to me it fell!
Then, to contribute to my loſs,
My knife and fork were laid acroſs!

* Garth's Diſpenſary.

Sur tous les animaux l'homme a ſuprématie,
L'homme en eſt le maître et ſeigneur!
Tout beau! reprit alors le Sage
Ainſi ſe vante un tyran impoſteur;
D'un pouvoir orgueilleux, ainſi nait l'eſclavage:
Ton Milan tu le mets à mort
Pour maintenir ton luxe davantage,
Et par quel droit? . . . Par le droit du plus fort.

Petits fripons ſont pendus, c'eſt leur ſort,
Tandis que grands voleurs vont en bel équipage!

FABLE XXXVII.

La Femme du Fermier et le Corbeau.

POURQUOI ces pleurs? Pourquoi votre tête penchée?
Votre ſecond époux eſt-il donc mort, mon cœur!
Ou bien eſt-ce un plus grand malheur
Quelqu'un ne veut-il plus tâter de la nichée?

Vous ne ſavez que trop le pourquoi de mes pleurs.
Le ſel tombé vers moi, mon couteau, ma fourchette
Placés en croix, faut pas être prophète
Pour voir dans tout ceci préſage de malheurs.
Et puis c'eſt vendredi—le ſeul jour que j'abhorre,
Ajoutez à cela qu' hier au ſoir encore

On Friday, too—the day I dread!
Would I were ſafe at home in bed!
Laſt night (I vow to Heav'n 'tis true!)
Bounce from the fire a coffin flew!
Next poſt ſome fatal news ſhall tell—
God ſend my Corniſh friends be well!
Unhappy widow! ceaſe thy tears,
Nor feel affliction in thy fears.
Let not thy ſtomach be ſuſpended;
Eat now, and weep when dinner's ended;
And when the butler clears the table,
For thy deſſert I'll read my fable.
Betwixt her ſwagging panniers' load,
A Farmer's Wife to market rode,
And jogging on, with thoughtful care,
Summ'd up the profits of her ware!
When, ſtarting from her ſilver dream,
Thus far and wide was heard her ſcream:—
That Raven on yon left-hand oak
(Curſe on his ill-betiding croak!)
Bodes me no good! No more ſhe ſaid,
When poor blind Ball, with ſtumbling tread,
Fell prone; o'erturn'd the panniers lay,
And her maſh'd eggs beſtrew'd the way.

She, ſprawling in the yellow road,
Rail'd, ſwore, and curs'd,—Thou croaking toad,
A murrain take thy whoreſon throat!
I knew misfortune in the note.

Avec fracas du feu s'eſt fait jour un cercueil,
Inévitablement c'eſt un ſigne de deuil,
Préſerve-moi d'apprendre, ô Dieu ! les funérailles
De mes amis du Cornouailles !

Veuve donne campos à tous tes vains ſoucis,
Et que tes appétits ne ſoient pas raccourcis ;
Savoure ton diner, bois ton vin délectable,
Pour ton deſſert, je te lirai ma fable.

Aſſiſe, entre un double panier,
Qui lui ſervait de balancier,
Cahin-caha toute penſive,
S'en allait au marché la femme d'un fermier
Calculant, ſupputant juſqu'au moindre denier
La valeur approximative
Que lui produirait à la fin
La vente de ſon ſaint fruſquin :
Quand en ſurſaut de ſon rêve éveillée
De ſon rêve d'argent, un cri dans la vallée
Retentit. Elle a vu ſur un chêne un Corbeau,
Or, qui voit un Corbeau, voit auſſi ſon tombeau.
Elle ne dit plus rien, hélas ! notre fermière !
Mais ſoudain ſon dada trébuche dans l'ornière,
Et ſon double panier tout à fait culbuté
De ſes œufs frais a fait chair à pâté.

Lors elle ſe vautrant dans le chemin jaunâtre
A ſon humeur acariâtre
Donne l'eſſor. Vieux crapaud croaſſant,
J'ai flairé le malheur dans ton cri glapiſſant !

Dame, quoth the Raven, ſpare your oaths,
Unclench your fiſt, and wipe your clothes.
But why on me thoſe curſes thrown?
Goody, the fault was all your own;
For had you laid this brittle ware
On Dun, the old ſure-footed mare,
Though all the ravens of the hundred
With croaking had your tongue out-thunder'd,
Sure-footed Dun had kept her legs,
And you, good woman, ſav'd your eggs.

FABLE XXXVIII.

The Turkey and the Ant.

N other men we faults can ſpy
And blame the mote that dims their eye;
Each little ſpeck and blemiſh find—
To our own ſtronger errors blind.

A Turkey tir'd of common food,
Forſook the barn, and ſought the wood;
Behind her ran an infant train,
Collecting here and there a grain.
Draw near, my birds, the mother cries;
This hill delicious fare ſupplies:

Rengaine tes jurons, crois-moi, ma bonne femme,
A dit ſoudain Maître Corbeau,
A t'eſcrimer ne te mets pas en eau,
Tu perdrais à ce jeu ton latin ſur mon âme :
Car ſi mieux aviſée, à ta vieille jument
Par toi la marchandiſe eut été confiée,
Elle fut arrivée à très bon port vraiment,
Et nullement avariée ;
Et ce, quand même les Corbeaux
De ce canton, et de la terre,
Pour arrêter ta langue, éteindre ſon tonnerre,
Se fuſſent tous ligués en de puiſſants faiſceaux ;
Car ta jument étant ingambe
Eut ſoutenu tes œufs, tes paniers ſur ſa jambe !

FABLE XXXVIII.

La Dinde et la Fourmi.

NOUS voyons les défauts d'autrui dans un clin d'œil,
Pour cela nous avons un flaire d'Ecureuil ;
Pour nos défauts, c'eſt autre choſe,
Nous les voyons fort peu, large qu'en ſoit la doſe.

Une Dinde un beau jour s'en fut chercher les bois
Voulant changer de nourriture.
Une bande d'enfants derrière elle, aux abois,
D'un grain par ci par là picotait la pâture.
Çà mes enfants ici, vite, a dit la maman,
Ce petit mont fournit certaine friandiſe

Behold, the buſy negro race—
See millions blacken all the place!
Fear not. Like me, with freedom eat,
An Ant is moſt delightful meat!
How bleſs'd, how envy'd, were our life,
Could we but 'ſcape the poult'rer's knife!
But man, curs'd man, on Turkeys preys,
And Chriſtmas ſhortens all our days!
Sometimes with oyſters we combine,
Sometimes aſſiſt the ſav'ry chine;
From the low peaſant to the lord,
The Turkey ſmokes on ev'ry board.
Sure men for gluttony are curſt,
Of the ſev'n deadly ſins the worſt.

An Ant, who climb'd beyond her reach,
Thus anſwer'd from the neighb'ring beech:
Ere you remark another's ſin,
Bid thy own conſcience look within;
Control thy more voracious bill,
Nor for a breakfaſt nations kill.

Qui mérite vraiment que deux mots on lui diſe ;
Voyez ces nègres ſont pour nous mieux qu' ortolan,
Mangez, régalez-vous ſans crainte,
La Fourmi, mes enfants, c'eſt le brouet des Dieux !
Que nous ſerions heureux ſi toujours ſans contrainte,
Nous pouvions déguſter ce mets délicieux !
C'eſt vivre au moins que faire ainſi ripaille,
Loin du ſanglant couteau du marchand de volaille !
Mais l'homme . . . il ſoit maudit ! . . . l'homme eſt
notre ennemi,
Il lui faut des Dindons chaque ſois qu'il feſtoie.
A Noël ſurtout il fait de nous ſa proie,
Noël eſt des Dindons la Saint Barthelemi !
Du manant, du Seigneur on nous voit ſur la table,
Les hommes ſont de nous un manger délectable,
Oh ! les gourmands qu'ils ſont les infâmes bourreaux !
Or, mes enfants la gourmandiſe,
Je vous le dis avec franchiſe,
C'eſt le pire de tous les péchés capitaux.

Vous parlez d'or, tout beau, tout beau,
Madame,
Répondit à la Dinde une vieille Fourmi,
Il vous eſt fort aiſé de lancer l'épigramme
Et ne le faites à demi,
Sur le péché d'autrui ; ſouffrez que je reclame :
Avant de clabauder ſur l'homme et ſes défauts,
Regardez ce que ſont meſſieurs vos Dindonneaux,
Pour un repas, un ſeul, leur bec vorace
De toute une tribu vient d'engloutir la race !

FABLE XXXIX.

The Father and Jupiter.

THE Man to Jove his ſuit preferr'd:
He begg'd a wife—his pray'r was heard.
Jove wonder'd at his bold addreſſing;
For how precarious is the bleſſing!

A wife he takes. And now for heirs
Again he worries Heav'n with pray'rs.
Jove nods aſſent: two hopeful boys
And a fine girl reward his joys.

Now more ſolicitous he grew,
And ſet their future lives in view:
He ſaw that all reſpect and duty
Were paid to wealth, to pow'r, and beauty.
Once more, he cries, accept my pray'r:
Make my lov'd progeny thy care.
Let my firſt hope, my fav'rite boy,
All fortune's richeſt gifts enjoy.
My next with ſtrong ambition fire;
May favour teach him to aſpire,
Till he the ſtep of pow'r aſcend,
And courtiers to their idol bend.
With ev'ry grace, with ev'ry charm,

FABLE XXXIX.

Le Père et Jupiter.

L'HOMME à Jupin préſenta ſa requête.
Je voudrais bien une femme, dit-il.
Jupin penſa : rien ne l'arrête
Prendre un bonheur ſi volatil !

Accordé cependant ! Et notre homme prend femme.
Mais il lui faut des héritiers ;
Pour les avoir au ciel monte ſa gamme.
D'un ſigne qui dit : "Volontiers!"
Jupin a répondu. Deux garçons, une fille
Première qualité, conſtituent ſa famille.

Toutefois, maintenant il devient inquiet,
Comment pourvoira-t-il ſes enfants ? La fortune
Lui parait un fort bon acquêt,
Le Pouvoir, la Beauté, ne feraient pas lacune.
Le voilà de nouveau s'adreſſant à Jupin.
Mes rejetons, prends les ſous ton égide,
Dit-il au Dieu, fais leur brillant deſtin,
A mon aîné ſouffle ardeur intrépide
Pour la fortune, il fera ſon chemin.
Puis à mon ſecond fils fais voir le Capitole,
Excite ſon ambition,
Et que des courtiſans il devienne l'idole :
D'invincible ſéduction

My daughter's perfect features arm.
If Heav'n approve, a Father's bleſs'd!

Jove ſmiles, and grants his full requeſt.

The firſt, a miſer at the heart,
Studious of ev'ry griping art,
Heaps hoards on hoards with anxious pain,
And all his life devotes to gain.
He feels no joy; his cares increaſe:
He neither wakes nor ſleeps in peace;
In fancied want (a wretch complete)
He ſtarves, and yet he dare not eat.

The next to ſudden honours grew;
The thriving art of Courts he knew;
He reach'd the height of pow'r and place,
Then fell the victim of diſgrace!

Beauty with early bloom ſupplies
His daughter's cheeks, and points her eyes.
The vain coquette each ſuit diſdains,
And glories in her lovers' pains.
With age ſhe fades; each lover flies;
Contemn'd, forlorn, ſhe pines and dies!

When Jove the Father's grief ſurvey'd,
And heard him Heav'n and Fate upbraid,
Thus ſpoke the God:—By outward ſhow,
Men judge of happineſs and woe.
Shall ignorance of good and ill
Dare to direct th' eternal will?

Arme les traits ſi doux de ma charmante fille,
Et tu ſeras béni du père de famille.

Jupin ſourit; et puis accède à tous ces vœux.

Avare au fond du cœur l'ainé fut malheureux.
A grand renfort d'inquiètudes,
Il employa ſes aptitudes;
Verſé dans l'art du grippe-ſou
A mettre gain ſur gain, or ſur or, ſou ſur ſou.
Il n'éprouva jamais la moindre jouiſſance;
Se croyant pauvre il vécut d'abſtinence.
Puis un beau jour, n'oſant manger, mourut de faim.

Le ſecond pourchaſſa le Pouvoir, et les Places,
Et tout d'abord mena grand train;
Puis de diſgrâces en diſgrâces
Il tomba comme Icare—eut auſſi triſte fin.

Et voyons quel ſort eut la fille:

Belle, coquette et vaine, elle eut un beau moment,
Prenant l'un, boudant l'autre, et de tous ſe moquant,
Si bien que de fil en aiguille
Elle mourut ſans un amant.

Cependant quand Jupin vit le chagrin du Père,
Qu'il le vit maudiſſant et le ciel et le ſort,
Le Dieu lui dit, mais ſans colère,
Dans vos vœux inſenſés, hommes gît le ſeul tort:
Vous jugez tous par l'apparence;
Et du bonheur, et du malheur,

Then took their tickets for the ſhow,
And got by chance the foremoſt row.
To ſee their grave obſerving face,
Provok'd a laugh through all the place.

Brother, ſays Pug, and turn'd his head,
The rabble's monſtrouſly ill bred.

Now through the booth loud hiſſes ran,
Nor ended till the ſhow began.

The tumbler whirls his flip-flap round;
With ſomerſets he ſhakes the ground:
The cord beneath the dancer ſprings;
Aloft in air the vaulter ſwings;
Diſtorted now, now prone depends,
Now through his twiſted arms aſcends.
The crowd, in wonder and delight,
With clapping hands applaud the fight.

With ſmiles, quoth Pug—If pranks like theſe
The giant apes of reaſon pleaſe,
How would they wonder at our arts!
They muſt adore us for our parts.
High on the twig I've ſeen you cling,
Play, twiſt, and turn in airy ring.
How can thoſe clumſy things, like me,
Fly with a bound from tree to tree?

A travers gens groupés autour d'un baladin,
A coups de coude, ils ſe frayent chemin,
Puis prenant des billets pour le prochain ſpectacle,
Tous deux au premier rang arrivent ſans obſtacle.
Leur aſpect ſolennel et comique à la fois
Provoqua dans la ſalle un rire aſſez narquois.

Frère, dit l'un à l'autre, en retournant la tête,
Il me paraît qu'ici le bas peuple eſt bien bête!

La baraque à ces mots retentit de ſifflets,
Et de cris à la porte, à la porte muguets!

A ce bruit toutefois ſuccède un long ſilence;
Chût! chût! le ſpectacle commence.
Soudain le bateleur
Avec des ſauts de carpe a mis en bel humeur
Son monde, qui s'amuſe à voir un ſi bon drille;
Bientôt ſous les pieds du danſeur
La corde raide et bondit et ſautille;
Et puis en l'air paraît le voltigeur
Qui ſe cramponne au mur, puis ſe recroqueville,
Qui ſe ſuſpend d'un pied, et puis fait la chenille,
Et la foule joyeuſe applaudit de tout cœur.

Alors Jocko : Si tous ces tours burleſques
Vous plaiſent tant, ô Singes giganteſques
De la raiſon, combien vous plairaient-ils nos arts?
Vous vous croyez hardis en faiſant les lézards;
Mais nous, notre ſavoir vaut bien mieux que le vôtre,
Car nous pouvons ſauter d'un bond d'un arbre à l'autre :
Cependant je vous vois avec certain plaiſir

But yet, by this applauſe, we find
Theſe emulators of our kind
Diſcern our worth, our parts regard,
Who our mean mimics thus reward.
Brother, the grinning mate replies,
In this I grant that man is wiſe.
While good example they purſue,
We muſt allow ſome praiſe is due;
But when they ſtrain beyond their guide,
I laugh to ſcorn the mimic pride;
For how fantaſtic is the ſight,
To meet men always bolt upright,
Becauſe we ſometimes walk on two!
I hate the imitating crew.

FABLE XLI

The Owl and the Farmer.

AN Owl of grave deport and mien,
Who, like the Turk, was ſeldom ſeen,
Within a barn had choſe his ſtation,
As fit for prey and contemplation.
Upon a beam aloft he ſits,
And nods, and ſeems to think, by fits.
So have I ſeen a man of news
Or Poſt-boy or Gazette peruſe;
Smoke, nod, and talk with voice profound,
And fix the fate of Europe round.

A ces tours imparfaits crânement applaudir,
Vous honorez par là notre ſoupleſſe!

Frère, tu parles d'or! répond ſon compagnon,
L'homme par ſes bravos fait preuve de ſageſſe;
Mais n'eſt-ce pas qu'il a bien du guignon,
Alors qu'il veut aller plus loin que le modèle?
De ſon orgueil imitateur
Je ris, car je vois la ficelle
Des tours de ce pauvre jongleur;
Que c'eſt farce, bon Dieu! de le voir avec zèle
Se tenir droit debout comme un piquet
Parce que quelquefois, nous marchons ſur deux pattes!
Je déteſte ces acrobates,
Et je dis volontiers: " Haro ſur le baudet! "

FABLE XLI.

Le Hibou et le Fermier.

UN Hibou d'un port grave et d'un air magiſtral,
Qui comme le Grand Turc était peu matinal,
Avait choiſi ſon poſte au hangard d'une grange,
Il pouvait de ce lieu tirer lettre de change
Sur une proie . . . ou bien méditer à loiſir.
Sur une poutre en haut il berçait ſon dormir.
Ainſi j'ai vu ſouvent un homme, un nouvelliſte
Lire ſoit le Courrier ou ſoit le Publiciſte,

Sheaves pil'd on ſheaves hid all the floor.
At dawn of morn to view his ſtore,
The Farmer came. The hooting gueſt
His ſelf-importance thus expreſt :—

Reaſon in man is mere pretence;
How weak, how ſhallow is his ſenſe!
To treat with ſcorn the bird of night,
Declares his folly, or his ſpite.
Then, too, how partial is his praiſe!
The lark's, the linnet's chirping lays
To his ill-judging ears are fine,
And nightingales are all divine.
But the more knowing feather'd race
See wiſdom ſtamp'd upon my face!
Whene'er to viſit light I deign,
What flocks of fowl compoſe my train:
Like ſlaves, they crowd my flight behind,
And own me of ſuperior kind.

The Farmer laugh'd, and thus reply'd :—
Thou dull important lump of pride!
Dar'ſt thou, with that harſh grating tongue,
Depreciate birds of warbling ſong?
Indulge thy ſpleen. Know, men and fowl
Regard thee as thou art, an Owl.
Beſides, proud blockhead, be not vain
Of what thou call'ſt thy ſlaves and train.
Few follow Wiſdom, or her rules;

Fumer, puis faire un ſomme, et puis ſpécifier
Ce que ſerait demain le ſort du monde entier.
Sur le plancher, des gerbes fort nombreuſes
Cachaient les appentis et les poutres douteuſes.
Au point du jour voulant énumérer ſon grain,
Le fermier arriva ſoudain.
Alors Mons le Hibou de ſon air d'importance
De donner ainſi cours à ſon outrecuidance :

De l'homme la raiſon.—Vaine prétention !
Son eſprit quel eſt-il ? Une aberration.
Traiter avec dédain de la nuit l'étincelle
Le Hibou—montre bien qu'il n'a pas de cervelle.
Et puis voyez le " foin" de tous ſes jugements ?
Et comme il ſait placer ſes compliments !
L'alouette a pour lui d'innumérables charmes,
Le Roſſignol lui ſoutire des larmes,
Mais tout le peuple oiſeau juge plus ſainement,
Sur mon viſage auguſte il voit aſſurément
Les inſignes de la ſageſſe !
Et lorſque par hazard au jour
Je daigne me montrer, près de moi l'on s'empreſſe,
Et je traîne à ma ſuite une nombreuſe cour.

Le Fermier rit d'abord, puis fit cette réponſe :
Outrecuidant monceau d'orgueil,
Dont le bon ſens ne pèſe pas une once,
Qui ſur le beau ferme l'oreille et l'œil,
Avec ton cri rauque, dur et ſauvage,
Des oiſeaux, oſes-tu, critiquer le ramage ?
Apprends par moi, vieux fou,
Que chacun te connait et te ſait un Hibou.
Et ne te targue pas de qui vient à ta ſuite,

Fools, in deriſion, follow fools.

FABLE XLII.

The Jugglers.

A JUGGLER long through all the town
Had raiſed his fortune and renown;
You'd think (ſo far his art tranſcends)
The Devil at his fingers' ends.

Vice heard his fame—ſhe read his bill;
Convinc'd of his inferior ſkill,
She ſought his booth, and from the crowd
Defy'd the man of art aloud.

Is this then he ſo fam'd for ſleight?
Can this ſlow bungler cheat your ſight?
Dares he with me diſpute the prize?
I leave it to impartial eyes.

Provok'd, the Juggler cry'd, 'Tis done:
In ſcience I ſubmit to none.

Thus ſaid, the cups and balls he play'd:
By turns, this here, that there, convey'd.

Les ſots ſuivent les ſots, et ſont les plus nombreux ;
La ſageſſe, au contraire, eſt aujourd'hui réduite
Au petit nombre, mais—la qualité vaut mieux
Que le fretin ſans-ceſſe à ta pourſuite.

FABLE XLII.

Les Preſtidigitateurs.

CERTAIN Robert Houdin avait de par la ville
Placé ſi bien ſon nom comme un jongleur habile,
Que de lui le Public diſait tout d'une voix
Il a le diable au corps et juſqu'au bout des doigts.

Ce renom vint frapper les oreilles du Vice,
Il lit l'affiche et ſûr de vaincre dans la lice,
Il cherche la baraque, et—*coram populo*
Jette à l'homme un défi tout haut *ex-profeſſo*.

Eſt-ce là ce héros des tours de paſſe-paſſe ?
Cet obſcur pataugeur uſurpe ici ma place,
A dit le Vice. Et moi je viens le défier
Devant vous tous, Meſſieurs, devant le monde entier.

Ça va, dit le jongleur, que l'orgueil aiguillonne,
En fait d'art je ne rends moi de points à perſonne.

Diſant cela voilà l'eſcamoteur
Faiſant ſes tours, paſſez, partez muſcade,

The cards, obedient to his words,
Are, by a fillip, turn'd to birds.
His little boxes change the grain—
Trick after trick deludes the train.
He ſhakes his bag, he ſhews all fair;
His fingers ſpread, and nothing there;
Then bids it rain with ſhowers of gold;
And now his iv'ry eggs are told;
But when from thence the hen he draws,
Amaz'd ſpectators hum applauſe.

Vice now ſtepp'd forth, and took the place
With all the forms of his grimace.
This magic looking-glaſs, ſhe cries,
(There, hand it round,) will charm your eyes.
Each eager eye the ſight defir'd,
And ev'ry man himſelf admir'd.
Next, to a ſenator addreſſing:—
See this bank-note—obſerve the bleſſing.
Breathe on the bill! Heigh, paſs! 'Tis gone!
Upon his lips a padlock ſhone.
A ſecond puff the magic broke,
The padlock vaniſh'd, and he ſpoke.
Twelve bottles rang'd upon the board,
All full, with heady liquor ſtor'd,
By clean conveyance diſappear,
And now two bloody ſwords are there.
A purſe ſhe to a thief expos'd;

Venez ici, puis là, c'eſt une arquebuſade,
Un feu roulant de ſubtil attrapeur.
Gentils oiſeaux naiſſent d'un jeu de cartes,
D'un vieux bonnet il fait ſortir des tartes,
A la foule en un mot jette ſa poudre aux yeux.
Rien dans les mains, Meſſieurs, rien non plus dans les poches;
Voyez, ce ſac eſt vide, a-t-il dit aux plus proches,
Puis il étend ſes doigts, et du ſac merveilleux
Il pleut de l'or, il pleut des œufs d'ivoire,
Et de ces œufs, c'eſt à ne pas y croire,
Une poule vivante, et de nombreux poulets,
Puis trois poiſſons, et deux beaux perroquets.
Et le Public s'écrie: Admirable! admirable!
Le tour eſt excellent, le tour eſt impayable!

Le Vice, cependant, dit ſoudain: A mon tour,
Et du jongleur il prend la place.
Du métier tout d'abord affectant la grimace:
Paſſez ceci, faites voir à l'entour,
C'eſt un miroir magique, on y voit . . . ſa figure
Ses yeux, ſon nez; le tout d'après nature,
Pour l'homme un tel ſpectacle eſt ſpectacle enchanteur.
Puis voyant dans la foule un noble ſénateur:
Voyez le beau produit; c'eſt un billet de banque
Soufflez deſſus, a dit le ſaltimbanque
Pſit! pſit! vite paſſez! Envolé le billet!
Et le ſénateur ſtupéfait
Trouve un cadenas ſur ſa bouche,
Qui s'ouvre ſur ce mot: Débouche!
Douze flacons pleins d'un vin capiteux
Mis ſur la table et devant tous les yeux
En un tour de main diſparaiſſent.

At once his ready fingers clos'd.
He opes his fiſt, the treaſure's fled;
He ſees the halter in its ſtead.
She bids Ambition hold a wand—
He graſps a hatchet in his hand.
A box of charity ſhe ſhews.
Blow here! and a churchwarden blows.
'Tis vaniſh'd with conveyance neat,
And on the table ſmokes a treat.

She ſhakes the dice, the board ſhe knocks,
And from all pockets fills her box.

She next a meagre rake addreſt.
This picture ſee; her ſhape, her breaſt!
What youth, and what inviting eyes!
Hold her, and have her! With ſurpriſe,
His hand expos'd a box of pills,
And a loud laugh proclaim'd his ills.

A counter, in a miſer's hand,
Grew twenty guineas at command.
She bids his heir the ſum retain,
And 'tis a counter now again.

A guinea, with her touch, you ſee
Take every ſhape but charity;
And not one thing you ſaw or drew,
But chang'd from what was firſt in view.

Et deux glaives ſanglants paraiſſent.
Il confie une bourſe à la main d'un voleur,
Dont les doigts empreſſés ſe criſpent ſur les mailles ;
Puis il ouvre le poing ſerré comme tenailles
Mais au lieu du tréſor, il trouve . . . objet d'horreur!
La hart de ſes pareils hideuſe croix d'honneur!
Il dit: Ambition tiens, prends cette baguette;
En une hâche a changé l'amuſette.
Aux yeux de tous il montre un tronc de charité,
Soufflez deſſus, dit-il: Pſit! un marguillier ſouffle,
Le tronc a diſparu. Mais par moralité
Parait dinde truffée et *cætera* pantoufle!

Il agite des dés, dix, onze, treize, vingt,
Et puis empoche tout comme un vrai Charles Quint.

A hâve libertin tout à coup il s'adreſſe :
Regardez ce portrait, taille, gorge, jeuneſſe,
Admirable fraicheur, attraits appétiſſants!
Prenez, elle eſt à vous! Mais ſonges décevants!
Il avance la main, et puis ſoudain recule,
Le beau portrait n'eſt plus qu'une énorme pilule ;
Et le Public de rire au nez du Séducteur!

Un jeton devenait aux mains d'un vieil avare
A volonté vingt Louis. L'héritier l'accapare
Conſeillé par le Vice ; et zeſt l'accapareur
En refait un jeton, et le cas n'eſt pas rare!

Un Louis, vous voyez eſt un Caméléon ;
Entre les mains du Vice, il prend toutes les formes,
Les plus belles, les plus difformes,
Et peut mener à tout . . . hormis au Panthéon,

The Juggler now, in grief of heart,
With this ſubmiſſion own'd her art:—
Can I ſuch matchleſs ſleight withſtand!
How practice hath improv'd your hand.
But now and then I cheat the throng;
You ev'ry day, and all day long.

FABLE XLIII.

The Council of Horſes.

UPON a time a neighing ſteed,
Who graz'd among a num'rous breed,
With mutiny had fir'd the train,
And ſpread diſſenſion through the plain.
On matters that concern'd the ſtate
The council met in grand debate.
A colt, whoſe eye-balls flamed with ire,
Elate with ſtrength and youthful fire,
In haſte ſtepp'd forth before the reſt,
And thus the liſt'ning throng addreſt:—

Good Gods, how abject is our race,
Condemn'd to ſlav'ry and diſgrace!
Shall we our ſervitude retain,
Becauſe our ſires have borne the chain?

Car vous n'avez pas vu, ni tiré quelque choſe,
Qui n'ait vite changé dans ſa métamorphoſe.

Notre jongleur le déſeſpoir au cœur
Reconnut ſans effort la puiſſance du Vice ;
Je ſuis de la Saint Jean près de vous, grand acteur,
Et je ne puis lutter avec vous, c'eſt juſtice.
Dieu ! comme la pratique a dreſſé votre main ?
Moi je triche la foule, et me ris du vilain,
De temps en temps ; mais blanche eſt ma malice
Comparée à la vôtre, et près de vous, novice,
J'en conviens, je ne ſuis, et du ſoir au matin,
Qu'un nain !

FABLE XLIII.

Le Conſeil des Chevaux.

UN jeune courſier plein d'ardeur
Henniſſant de ſa forte haleine,
Mit en rébellion la plaine,
En ſe poſant un jour en grand agitateur.
Le conſeil des Chevaux ſoudain à ſa requête
S'aſſemble pour faire une enquête.
Alors, lui, le Cheval fougueux
Dont l'œil flamboyait de colère,
S'avança vivement et d'un air belliqueux
A tous lança cette parole amère :

Tu-Dieu ! dit-il, à quel abaiſſement
Sommes-nous condamnés ! qu' abjecte eſt notre race !
Sommes-nous deſtinés à l'aſſerviſſement
Parce que nos ayeux en ont eu la diſgrâce ?

Conſider, friends, your ſtrength and might!
'Tis conqueſt to aſſert your right!
How cumbrous is the gilded coach!
The pride of man is our reproach.
Were we deſign'd for daily toil,
To drag the ploughſhare through the ſoil,
To ſweat in harneſs through the road,
To groan beneath the carrier's load?
How feeble are the two-legg'd kind!
What force is in our nerves combin'd!
Shall then our nobler jaws ſubmit
To foam and champ the galling bit?
Shall haughty man my back beſtride?
Shall the ſharp ſpur provoke my ſide
Forbid it, Heav'ns! reject the rein—
Your ſhame, your infamy, diſdain!
Let him the lion firſt controul,
And ſtill the famiſh'd tiger's growl:
Let us, like them, our freedom claim,
And make him tremble at our name.

A gen'ral nod approv'd the cauſe,
And all the circle neigh'd applauſe.
When, lo! with grave and ſolemn pace,
A ſteed advanc'd before the race,
With age and long experience wiſe;
Around he caſt his thoughtful eyes,
And, to the murmurs of the train,
Thus ſpoke the Neſtor of the plain:—
When I had health and ſtrength like you,
The toils of ſervitude I knew.

Vous avez, mes amis, la force et le pouvoir,
Reconquérir ſes droits eſt le plus ſaint devoir.
Trainer le char doré d'un Marquis ou d'un Comte
N'eſt-ce pas vil ?—L'orgueil de l'homme eſt notre
honte.
Etions-nous deſtinés au travail journalier,
Au ſoc de la charrue, au dur fouet du bouvier ?
Suer dans un harnais eſt-ce ſi belle choſe,
Cela rend-il la vie un peu couleur de roſe ?
L'homme à deux pieds, non quatre, eſt-il donc votre
égal ?
L'homme eſt faible en un mot, et fort eſt le cheval,
Et vous lui ſoumettez votre noble mâchoire ! . . .
Vous rongez votre frein ? . . . C'eſt à ne pas y croire !
Comment ! l'homme hautain enjamberait mon dos,
Son éperon aigu détruirait mon repos ?
Le ciel m'épargne un tel outrage !
Pour rejeter le joug, retrouver le courage,
Que l'homme tout d'abord maîtriſe le Lion,
Qu'il amène le Tigre à compoſition :
Nous réclamons nos droits, arrière le ſervage !
Qu'il tremble à notre nom ! . . .

A ce ferme langage,
Tout le cercle hennit ; preuve que l'argument
Lui ſemblait mériter long applaudiſſement.
Quand voilà que d'un pas et ſolemnel et grave,
Un vieux Courſier s'en vint haranguer le conclave.
Il jette autour de lui ſes regards de Neſtor,
Et puis à ſa penſée il donne ainſi l'eſſor :
Quand j'étais jeune et fort j'ai travaillé les plaines
Avec l'homme, et pris part à ſes nombreux labeurs ;
Aujourd'hui je ſuis vieux, pour prix de mes ſueurs,

Now grateful man rewards my pains,
And gives me all theſe wide domains.
At will I crop the year's increaſe;
My latter life is reſt and peace.
I grant to man we lend our pains,
And aid him to correct the plains.
But doth not he divide the care
Through all the labours of the year?
How many thouſand ſtructures riſe,
To fence us from inclement ſkies!
For us he bears the ſultry day,
And ſtores up all our winter's hay.
He ſows, he reaps the harveſt's gain,
We ſhare the toil, and ſhare the grain.
Since ev'ry creature was decreed
To aid each other's mutual need,
Appeaſe your diſcontented mind,
And act that part by Heav'n aſſign'd.
The tumult ceas'd. The colt ſubmitted,
And, like his anceſtors, was bitted.

FABLE XLIV.

The Hound and the Huntſman.

IMPERTINENCE at firſt is borne
With heedleſs flight, or ſmiles of ſcorn:
Teaz'd into wrath, what patience bears
The noiſy fool who perſeveres?

L'homme reconnaiſſant de ces vaſtes domaines
Me donne jouiſſance, et moi je broute en paix
Les produits de l'année, et ne chôme jamais.
J'accorde avec vous tous que nous donnons à l'homme
Nos forces au labour, et même à l'hippodrome,
Mais dans tous les travaux il partage nos ſoins ;
Nous conſtruit des hangards, pourvoit à nos beſoins ;
Il ſupporte en été le chaud de la journée,
Pour amaſſer le foin, l'hiver notre dinée.
Il ſeme, il récolte le grain,
Et toujours avec lui nous partageons le gain.
Croyez-moi, mes amis, le vœu de la nature,
Eſt ici-bas que chaque créature
S'entr'aide en ſes beſoins ; ſuivons notre deſtin,
Et du Ciel rempliſſons la fin.

Ce diſcours du débat amena la clôture,
Le tumulte ceſſa ; le poulain belliqueux
Fut embouché tout comme ſes ayeux.

FABLE XLIV.

Le Chien de Chaſſe et le Chaſſeur.

AVEC léger dédain, ſourire de mépris
On ſupporte ſouvent d'abord l'impertinence ;
Mais ſi l'impertinent ne nous laiſſe un ſurſis
On perd tout-à-fait patience.

The morning wakes; the Huntſman ſounds;
At once ruſh forth the joyful hounds.
They ſeek the wood with eager pace;
Thro' buſh, thro' brier, explore the chaſe:
Now ſcatter'd wide, they try the plain,
And ſnuff the dewy turf in vain.
What care, what induſtry, what pains!
What univerſal ſilence reigns!

Ringwood, a dog of little fame,
Young, pert, and ignorant of game,
At once diſplays his babbling throat;
The pack, regardleſs of the note,
Purſue the ſcent: with louder ſtrain
He ſtill perſiſts to vex the train.

The Huntſman to the clamour flies;
The ſmacking laſh he ſmartly plies.
His ribs all welk'd, with howling tone
The puppy thus expreſs'd his moan:—
I know the muſic of my tongue
Long ſince the pack with envy ſtung.
What will not ſpite? Theſe bitter ſmarts
I owe to my ſuperior parts.

When puppies prate, the Huntſman cry'd,
They ſhow both ignorance and pride.
Fools may our ſcorn, not envy, raiſe;
For envy is a kind of praiſe.

Le jour s'éveille, et le Chaſſeur
Donne du cor à toute haleine ;
Joyeux, les Chiens de chaſſe ont envahi la chaîne
Des bois et des buiſſons avec fougueuſe ardeur,
Puis diſperſés au loin tentent enfin la plaine,
Flairant en vain la briſe et le gazon,
Improviſant juſqu' au ſilence
Tant chacun d'eux a ſoin d'être au diapaſon.

Bamboche, jeune chien de très peu d'importance,
De plus impertinent, ignorant le gibier,
Et s'imaginant faire émeute,
De donner de la voix—Mais ſans égards, la meute
De pourſuivre la piſte—Alors notre écolier
Toujours plus fort aboie, aboie, aboie.

Tu veux donc, Paltoquet, nous faire perdre voie
Dit, accourant au bruit, l'impétueux Chaſſeur,
Tiens voilà pour t'apprendre à régler ton ardeur !
Et vertement, de ſa lanière,
Il lui careſſe la croupière.
Le chien endolori, mais non point corrigé,
Dit alors à ſon maître, et d'un air dégagé :
Maître, vous le ſavez, bon chien chaſſe de race,
Or, moi, je fais envie à votre populace,
Tous ſe dépitent à la fois,
Et de mon flair exquis, et de ma gente voix,
Et vous—Vous me frappez pour payer mon mérite ! . .

Dans le monde c'eſt eau bénite
D'entendre jaboter les ſots, dit le Chaſſeur ;
Ils prouvent qu'ils ſont ſots par A plus B. L'envie
Ils ne l'inſpirent pas, ce ſerait trop d'honneur,

Had not thy forward noiſy tongue
Proclaim'd thee always in the wrong,
Thou mightſt have mingled with the reſt,
And ne'er thy fooliſh noſe confeſt.
But fools, to talking ever prone,
Are ſure to make their follies known.

FABLE XLV.

The Poet and the Roſe.

HATE the man who builds his name
On ruins of another's fame.
Thus prudes, by characters o'erthrown,
Imagine that they raiſe their own.
Thus ſcribblers, covetous of praiſe,
Think ſlander can tranſplant the bays.
Beauties and bards have equal pride;
With both all rivals are decry'd.
Who praiſes Leſbia's eyes and feature,
Muſt call her ſiſter awkward creature;
For the kind flattery's ſure to charm,
When we ſome other nymph diſarm.

As, in the cool of early day,
A Poet ſought the ſweets of May,
The garden's fragrant breath aſcends,
And ev'ry ſtalk with odour bends.
A Roſe he pluck'd—he gaz'd, admir'd,
Thus ſinging as the Muſe inſpir'd:—

Mais de notre mépris ils ont tous la ſurvie.
Si ta langue bruyante, impertinent roquet,
N'eut proclamé partout bien haut tes algarades,
Jà tu n'aurais pas eu le fouet,
Bien juſte prix de tes fanfaronnades ;
Mais les ſots en voulant ſans ceſſe bavarder,
Laiſſent tous leurs défauts à flots les déborder.

FABLE XLV.

Le Poète et la Roſe.

JE déteſte les gens qui bâtiſſent leur nom
Sur les débris d'un auteur en renom.
Ainſi vous agiſſez, vous Meſdames les Prudes,
Car démolir autrui, c'eſt vos béatitudes.
Ainſi vous agiſſez nobles écrivaſſiers,
Qui par la calomnie amaſſez vos lauriers.
Poètes et Beautés ont un orgueil ſemblable ;
Ils ſe décrient l'un l'autre, et c'eſt fort miſérable !
Celui qui de Leſbie exalte les doux yeux,
De ſa ſœur trouvera le regard nébuleux ;
Car pour la femme, il n'eſt plus douce flatterie,
Que verſer ſur une autre injure ou raillerie.

Par un beau jour du mois de mai
Où tout était et frais et gai,
Où le ſouffle embaumé de chaque fleur nouvelle
Vers un ciel tout d'azur montait à tire d'aile,
Un poète cueillit une roſe, et ſoudain
En extaſe, écrivit ſur elle ce dizain :

'Go, Roſe, my Chloe's boſom grace;
'How happy ſhould I prove,
'Might I ſupply that envy'd place
'With never-fading love!
'There, Phœnix-like, beneath her eye,
'Involv'd in fragrance, burn and die!

'Know, hapleſs flow'r, that thou ſhalt find
'More fragrant roſes there:
'I ſee thy with'ring head reclin'd
'With envy and deſpair!
'One common fate we both muſt prove—
'You die with envy, I with love.'

Spare your compariſons, reply'd
An angry Roſe, who grew beſide;
Of all mankind, you ſhould not flout us;
What can a Poet do without us!
In ev'ry love-ſong roſes bloom—
We lend you colour and perfume.
Does it to Chloe's charms conduce,
To found her praiſe on our abuſe?
Muſt we, to flatter her, be made
To wither, envy, pine, and fade?

" Au ſein de ma Chloé va te repoſer Roſe,
Va vite, j'envierai ton ſort,
Je voudrais être toi pour y trouver la mort,
Car la mort ce n'eſt rien ſous un beau laurier-roſe!
Comme un Phœnix d'ailleurs dans un brûlant tranſ-
port
Je renaîtrais peut-être . . . . Et pour ſi belle cauſe
Que ne riſque-t-on pas? . . . Mais toi, ma pauvre roſe,
Sur le ſein de Chloé quand tu trouves la mort,
Tu meurs d'envie . . . . ah! moi, c'eſt
autre choſe
Si je meurs, c'eſt d'amour! . . . Le bel apothéoſe!!!

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, faquin!
Repartit une roſe, à l'auteur du dizain:
Vous qui prenez dans notre empire
Les roſes de vos vers, leurs parfums, leurs couleurs,
Vous n'avez pas le droit de nous railler, beau Sire!
Contentez-vous de voler nos odeurs,
Pour les épandre ſur les charmes
De vos Chloés, de ces vertus—gendarmes
Que vous affadiſſez ſous cet encens menteur . . . .
Faut-il donc nous flétrir pour mieux plaire à ces dames,
Et pour gagner leur cœur
Faut-il donc nous lancer de ſottes épigrammes?

FABLE XLVI.

The Cur, the Horſe, and the Shepherd's Dog.

THE lad of all-ſufficient merit
With modeſty ne'er damps his ſpirit;
Preſuming on his own deſerts,
On all alike his tongue exerts;
His noiſy jokes at random throws,
And pertly ſpatters friends and foes.
In wit and war the bully race
Contribute to their own diſgrace.
Too late the forward youth ſhall find
That jokes are ſometimes paid in kind;
Or if they canker in the breaſt,
He makes a foe who makes a jeſt.
A village Cur, of ſnappiſh race,
The perteſt puppy of the place,
Imagin'd that his treble throat
Was bleſs'd with muſic's ſweeteſt note.
In the mid-road he baſking lay,
The yelping nuiſance of the way;
For not a creature paſs'd along,
But had a ſample of his ſong.
Soon as the trotting ſteed he hears,
He ſtarts—he cocks his dapper ears:
Away he ſcours, aſſaults his hoof—
Now near him ſnarls, now barks aloof;
With ſhrill impertinence attends,
Nor leaves him till the village ends.
It chanc'd, upon his evil day,

FABLE XLVI.

Le Roquet, le Cheval, et le Chien de Chaſſe.

LE jeune homme occupé de ſon brillant
mérite,
Sur tous également exerce ſon eſprit;
Il éclabouſſe amis, hors de toute limite,
Et rend ſon ennemi le ſot et l'érudit.
Or, il faut bien le dire, aux ſalons, à la guerre,
La race fanfaron eſt race un peu vipère;
Notre préſomptueux trouvera tôt ou tard
Qu'à jour donné ſe paye un vieux brocard,
Soit par quelque ſanglante injure,
Soit quelquefois même en nature.

De village un petit Roquet
Iſſu d'une race hargneuſe,
Poſſeſſeur d'un petit fauſſet,
Croyant avoir la voix de Première Amoureuſe,
Importunait de ſon caquet
Des voyageurs la gent aventureuſe.
Entendait-il trotter au loin
Que *ſubitò* de dreſſer les oreilles,
De harceler de ſon affreux tintouin
Le ſabot du cheval comme un eſſaim d'abeilles.
Or, il arriva certain jour,
Très malheureux pour lui, que s'avançant à l'amble
Un Cheval apparut—Le Roquet vient autour,
Aboie, aboie, aboie, on eut dit un enſemble
De chiens hargneux à leur proie acharnés;

A Pad came pacing down the way:
The Cur, with never-ceaſing tongue,
Upon the paſſing trav'ller ſprung.
The Horſe, from ſcorn provok'd to ire,
Flung backward; rolling in the mire,
The Puppy howl'd, and bleeding lay;
The Pad in peace purſu'd his way.
A Shepherd's Dog, who ſaw the deed,
Deteſting the vexatious breed,
Beſpoke him thus: When coxcombs prate,
They kindle wrath, contempt, or hate;
Thy teazing tongue had judgment ty'd,
Thou hadſt not like a puppy dy'd.

FABLE XLVII.

The Court of Death.

DEATH, on a ſolemn night of ſtate,
In all his pomp of terror ſate:
Th' attendants of his gloomy reign—
Diſeaſes dire! a ghaſtly train!
Crowd the vaſt Court. With hollow tone,
A voice thus thunder'd from the throne:—
This night our miniſter we name;
Let ev'ry ſervant ſpeak his claim;
Merit ſhall bear this ebon wand.
All, at the word, ſtretch'd forth their hand.

Fever, with burning heat poſſeſt,

Du mépris, le Cheval paſſant à la colère,
De ſes deux fers damaſquinés
Lui flanque une ruade, et le jette en arrière,
Et le Cheval en paix reprend ſon doux train-train.

Témoin du fait, un Chien de berger dit ſoudain :
Quand fats veulent parler, ils excitent la haine,
Ou la colère, ou le mépris ;
Si le bon ſens t'eut fait moins mal-appris,
Tout bêtement ainſi tu ne perdrais haleine !

FABLE XLVII.

La Cour de la Mort.

UN ſoir la Mort aſſiſe auprès de l'Agonie
Tenait ſa cour en grand' cérémonie.
Des maux le cortège hideux
L'entourait terrible et nombreux.
Tout-à-coup cette voix, et ſombre et ſépulcrale,
Tomba du haut du trône à la troupe fatale :
Que chaque ſerviteur faſſe valoir ſon droit,
Il eſt juſte qu'ici le mérite adminiſtre ;
Nous nommerons ce ſoir Notre Miniſtre ;
Pour inſigne il aura cette verge —— Ainſi ſoit !

La voix ſe tait. Chacun prétend avoir l'inſigne,

Advanc'd, and for the wand addreſt.

I to the weekly bills appeal;
Let thoſe expreſs my fervent zeal;
On ev'ry ſlight occaſion near,
With violence I perſevere.
Next Gout appears, with limping pace,
Pleads how he ſhifts from place to place;
From head to foot how ſwift he flies,
And ev'ry joint and ſinew plies;
Still working when he ſeems ſuppreſt—
A moſt tenacious ſtubborn gueſt!

A haggard ſpectre from the crew
Crawls forth, and thus aſſerts his due.
'Tis I who taint the ſweeteſt joy,
And in the ſhape of love deſtroy:
My ſhanks, ſunk eyes, and noſeleſs face,
Prove my pretenſion to the place.
Stone urg'd his ever-growing force.
And next Conſumption's meagre corſe,
With feeble voice, that ſcarce was heard,
Broke with ſhort coughs, his ſuit preferr'd.
Let none object my ling'ring way:
I gain, like Fabius, by delay;
Fatigue and weaken ev'ry foe
By long attack, ſecure, though ſlow.

Et chacun de plaider que ſeul il en eſt digne.

Soudain la Fièvre en ſa brûlante ardeur :
Voulez-vous de mes droits connaître la valeur ?
Les bulletins de la ſemaine
Certifieront que ma marche eſt certaine,
Et que mon zèle eſt un zèle fervent.
Si quelquefois je ſuis intermittente,
C'eſt pour mieux m'aſſurer d'un corps gras qui me tente,
J'en deviens dans ce cas le plus ſûr diſſolvant.
Puis clopin clopinant ſe traine Dame Goutte,
Elle dit : Moi jamais je ne fais banqueroute,
Je vais de-ci, de-là, tourmentant mon ſujet
Et de la tête aux pieds, et du doigt au jarret,
M'acharnant à chaque phalange,
Juſqu' à ce qu'à crever à la fin il s'arrange.

Sort de la foule un Spectre.—Il a dit : Moi j'ai pour
Principe de ternir les plaiſirs de l'amour,
Voyez mes jambes ſont ſans os, et mes yeux caves,
Mon viſage eſt ſans nez, et mes lèvres ſont hâves ;
A la verge d'ébène on ne ſaurait avoir
Des droits plus vrais.—Nous allons voir
Tout-à-coup a dit la Gravelle ;
Et moi j'ai plus de droits reprend l'Eryſipèle !
Et moi, dit en touſſant d'une mourante voix
La Pthiſie au corps maigre,
J'ai plus de droits que vous tous à la fois,
Et ſi je ne ſuis pas allègre,
Je fatigue et j'épuiſe, et comme Fabius
Par les délais ſais vaincre—Eh ! que faut-il de plus ?

Plague repreſents his rapid pow'r,
Who thinn'd a nation in an hour.

All ſpoke their claim, and hop'd the wand.
Now expectation huſh'd the band,
When thus the Monarch from the throne:
Merit was ever modeſt known.
What! no Phyſician ſpeak his right!
None here!—but fees their toils requite.
Let, then, Intemp'rance take the wand,
Who fills with gold their zealous hand.
You, Fever, Gout, and all the reſt,
(Whom wary men, as foes, deteſt)
Forego your claim; no more pretend:
Intemp'rance is eſteem'd a friend;
He ſhares their mirth, their ſocial joys,
And, as a courted gueſt, deſtroys.
The charge on him muſt juſtly fall,
Who finds employment for you all.

FABLE XLVIII.

The Gardener and the Hog.

A GARD'NER, of peculiar taſte,
On a young Hog his favour plac'd;
Who fed not with the common herd—
His tray was to the hall preferr'd.

Il faut de plus, et ſur un geſte,
En une heure emporter un peuple, a dit la Peſte !

Les droits ſont expliqués, et les débats ſont clos ;
Un ſilence d'attente aſſombrit les échos.

De ſon trône la Mort ſoudain ſe lève preſte :
Je l'ai toujours penſé le mérite eſt modeſte,
Dit-elle, eh quoi ! pas un ſeul medecin
Ne fait valoir ſes droits pour être mon miniſtre ?
Il eſt vrai l'honoraire eſt un beau Saint Fruſquin,
Mais cependant pour moi la choſe eſt fort ſiniſtre,
Dunque puiſqu' après tout, c'eſt à moi de choiſir :
A toi ma verge noire, aimable Intempérance !
Sois mon Vizir !
C'eſt par toi que mon règne et finit et commence.
Vous Fièvre, Goutte, et vous Meſſieurs les autres Maux,
Auprès d'elle vraiment vous êtes des agneaux.
L'Intempérance eſt pour l'homme une amie ;
Elle eſt à ſes banquets, ſe fait gaſtronomie ;
Sous le maſque de la gaité,
Elle les hache tous comme chair à pâté.
Le Pourvoyeur pour vous étant l' Intempérance,
Son droit à cette place eſt ſon omnipotence !

FABLE XLVIII.

L'Amateur de Fleurs, et le Pourceau.

UN amateur de fleurs, d'un goût original,
Avait fait d'un Pourceau ſon quaſi commenſal,
Et comme la jeuneſſe et s'ébat et patauge,

He wallow'd underneath the board,
Or in his maſter's chamber ſnor'd;
Who fondly ſtrok'd him ev'ry day,
And taught him all the puppy's play.
Where'er he went, the grunting friend
Ne'er fail'd his pleaſure to attend.
As, on a time, the loving pair
Walk'd forth to tend the garden's care,
The maſter thus addreſs'd the ſwine:—
My houſe, my garden, all is thine;
On turnips feaſt whene'er you pleaſe,
And riot in my beans and peas:
If the potato's taſte delights,
Or the red carrot's ſweet invites,
Indulge thy morn and evening hours;
But let due care regard my flow'rs:
My tulips are my garden's pride—
What vaſt expenſe thoſe beds ſupplied!

The Hog by chance one morning roam'd,
Where with new ale the veſſels foam'd.
He munches now the ſteaming grains,
Now with full ſwill the liquor drains.
Intoxicating fumes ariſe:
He reels—he rolls his winking eyes,
Then, ſtagg'ring, thro' the garden ſcours,
And treads down painted ranks of flow'rs.
With delving ſnout he turns the ſoil,

Pour qu'il fut toujours propre, on avait mis ſon auge
Loin du troupeau vulgaire, et tout près du château.
Continuellement ſe vautrant ſous la table,
Il y ronflait, ou bien faiſait chair délectable.
Son maître lui montrait à faire auſſi le beau,
Et ce qui peut vous paraître incroyable,
Sitôt qu'il avait des loiſirs,
L'emmenait avec lui partager ſes plaiſirs.

Or, un jour, qu'au jardin enſemble en promenade
Ils ſe trouvaient, tout comme une paire d'amis,
Le maître interpella ſon grognant camarade :
Ma maiſon, mon jardin, tout eſt à toi ; j'ai mis
Le plus grand ſoin, dit-il, à te plaire et complaire ;
Aimes-tu mes navets, mes haricots, mes pois ?
Tu peux t'en gaver à ton choix :
Si la carotte ou la pomme de terre
Ont des charmes pour toi, ne te gêne, déterre,
Donne-t-en à cœur joie et du matin au ſoir,
A cela je n'ai rien à voir :
Mais prends garde à mes fleurs, ſurtout à mes tulipes,
L'orgueil de mon jardin !—c'eſt là ton ſeul devoir,
A ton gré, ſur le reſte, ami, fais franches lippes.

Par hazard un matin notre Pourceau rôdant
Apperçut un baquet où fermentait de *l'ale*,
Le voilà les grains grignottant
Et puis humant cette boiſon nouvelle ;
Il s'énivre bientôt, et s'en va zigzagant
Dans le jardin, où d'un œil clignotant
Il voit valſer le ciel, les fleurs, la terre ;
De cette valſe étrange il pourſuit la chimère,
A ſoif, et de ſon groin creuſant ſoudain le ſol

And cools his palate with the ſpoil.

The maſter came, the ruin ſpy'd—
Villain! ſuſpend thy rage, he cry'd.
Haſt thou, thou moſt ungrateful ſot!
My charge, my only charge, forgot?
What! all my flow'rs! No more he ſaid,
But gaz'd, and ſigh'd, and hung his head.

The Hog with ſtutt'ring ſpeech returns:
Explain, Sir, why your anger burns.
See there, untouch'd, your tulips ſtrown,
For I devour'd the roots alone.

At this the Gard'ner's paſſion grows;
From oaths and threats he fell to blows.
The ſtubborn brute the blows ſuſtains,
Aſſaults his leg, and tears the veins.

Ah! fooliſh ſwain, too late you find
That ſties were for ſuch friends deſign'd!

Homeward he limps with painful pace,
Reflecting thus on paſt diſgrace:
Who cheriſhes a brutal mate,
Shall mourn the folly ſoon or late.

Pour calmer ſon palais, d'eau fraîche y cherche un bol.

Mais tout-à-coup le maître arrive.
Scélérat ! . . . calme-toi, ripoſte le Pourceau.
Et ma défenſe impérative
De toucher à mes fleurs ? . . . Qu'en as-tu fait bourreau !
Il dit, et vers le ſol laiſſe pencher ſa tête.

Notre Pourceau répond en zézayant :
Expliquez-moi, Monſieur, pourquoi cette tempête ?
Vos tulipes ſont là, voyez leur air pimpant ?
Je n'ai mangé que les racines.

Oui, targue-toi de tes rapines,
Animal ! dit le maître, et les coups de pleuvoir
Sur le pourceau d'abord. Mais d'un coup de boutoir
La bête exaſpérée et traître
A bientôt abimé la jambe de ſon maître.

Sots campagnards, et vous gens de châteaux,
Sachez que toits à porcs ſont faits pour les pourceaux.

Le bleſſé clopinant regagna d'aventure
Son logis, tout penaud de ſa déconfiture.
Celui qui pour ami ne choiſit qu'un brutal
Tôt ou tard s'en trouvera mal !

FABLE XLIX.

The Man and the Flea.

HETHER on earth, in air, or main,
Sure ev'ry thing alive is vain!

Does not the hawk all fowls ſurvey
As deſtin'd only for his prey?
And do not tyrants, prouder things,
Think men were born for ſlaves to kings?

When the crab views the pearly ſtrands,
Or Tagus, bright with golden ſands;
Or crawls beſide the coral grove,
And hears the ocean roll above;
Nature is too profuſe, ſays he,
Who gave all theſe to pleaſure me!

When bord'ring pinks and roſes bloom,
And ev'ry garden breathes perfume;
When peaches glow with ſunny dies,
Like Laura's cheek, when bluſhes riſe;
When with huge figs the branches bend;
When cluſters from the vine depend;
The ſnail looks round on flow'r and tree,
And cries—All theſe were made for me!

FABLE XLIX.

L'Homme et la Puce.

TOUT ce qui vit dans l'air, ſur la terre ou ſur l'onde
Eſt plein de vanité, de vanité profonde.

L'Epervier croit qu'il eſt dans ſon deſtin
D'avoir le peuple oiſeau pour proie et pour butin;
Et les tyrans! Ceux là plus orgueilleux encore
De traiter leurs ſujets toujours de Turc à Maure!

Lorſque le Crabe voit perles et diamants
Au fond des mers, ou bien qu'il voit le Tage
Rouler ſes flots étincelants
Sur les ſables dorés de ſon heureux rivage,
Quand il gagne en rampant un boſquet de corail,
Quand au deſſus de lui l'immenſe ſoupirail
De l'Océan, mugit de ſon plus grand murmure,
Quelle eſt bonne pour moi, ſe dit-il, la Nature
De me donner tous ces plaiſirs!

Lorſque l'Œillet en fleur ſe voit près de la Roſe,
Et que chaque jardin ſous l'aile des zéphirs
Donne un parfum nouveau par chaque fleur écloſe;
Quand la Pêche rougit au regard indiſcret
Du ſoleil, comme Laure aux propos d'un muguet,
Quand le Figuier fléchit ſous ſes énormes figues,
Que la Vigne ſuccombe au poids de ſes fatigues,
Le Limaçon lui, ſort de ſa maiſon,

What dignity's in human nature!
Says Man, the moſt conceited creature.
As from a cliff he caſt his eye,
And view'd the ſea and arched ſky.
The ſun was ſunk beneath the main;
The moon, and all the ſtarry train,
Hung the vaſt vault of Heav'n. The Man
His contemplation thus began:—

When I behold this glorious ſhow,
And the wide wat'ry world below,
The ſcaly people of the main,
The beaſts that range the wood or plain,
The wing'd inhabitants of air,
The day, the night, the various year,
And know all theſe by Heav'n deſign'd
As gifts to pleaſure human kind,
I cannot raiſe my worth too high;
Of what vaſt conſequence am I!

Not of th' importance you ſuppoſe,
Replies a Flea upon his noſe.
Be humble, learn thyſelf to ſcan—

Jette un regard ſur les fleurs et ſur
l'arbre,
Et dit : Ma foi, c'eſt beau d'avoir fait à foiſon,
Tout cela pour moi ſeul, et mon palais de marbre !

Du haut d'un roc en regardant
L'immenſité des mers, et des cieux la vouſſure,
L'Homme, des animaux le plus outrecuidant,
Dit : quelle dignité dans l'humaine nature !
Cependant le ſoleil dans l'or de ſon manteau
S'enſevelit vivant dans la mer plus obſcure,
Et la lune ſans bruit allumant ſon flambeau
Du jour annonce la clôture.
L'étoile cligne l'œil au milieu de l'azur,
C'eſt l'heure où vers le ciel s'élève un encens pur.

L'Homme ſoudain : quand je vois ce ſpec-
tacle—
Ce ſpectacle impoſant—l'immenſe Immenſité !
Et ſous mes pieds, ce ſurprenant miracle
D'un monde ſous les eaux—puis la diverſité
Des habitants des bois, de l'air et de la plaine,
Et puis le jour, la nuit, l'année et la ſemaine
Se ſuccédant par ſaiſon tour-à-tour,
Et lorſque je me dis : Le Ciel dans ſon amour
Pour l'Homme—a tout créé, tout juſqu'à ce ſilence !. . .
Je puis, je crois, ſans être exorbitant
Me mirer dans mon importance !
Dieu ! que je ſuis donc important !

Important ! . . Que nenni ! tu l'es bien moins que
moi,
Sur ſon nez attablée exclama jeune Puce ;

Know, pride was never made for man.
'Tis vanity that ſwells thy mind.
What! heav'n and earth for thee deſign'd!
For thee, made only for our need,
That more important Fleas might feed.

FABLE L.

The Hare and many Friends.

FRIENDSHIP, like love, is but a name,
Unleſs to one you ſtint the flame.
The child whom many fathers ſhare,
Hath ſeldom known a father's care.
'Tis thus in friendſhip; who depend
On many, rarely find a friend.

A Hare, who, in a civil way,
Comply'd with ev'ry thing, like GAY,
Was known by all the beſtial train
Who haunt the wood, or graze the plain;
Her care was never to offend,
And ev'ry creature was her friend.

As forth ſhe went, at early dawn,
To taſte the dew-beſprinkled lawn,
Behind ſhe hears the hunter's cries,

Sois humble ! ſache-le, je le dis ſans aſtuce,
L'orgueil ne te ſied pas Homme ſans foi ni loi.
La vanité t'aveugle et te bourſouffle ;
Quoi ! la terre et le ciel ſeraient créés pour toi !
Pour toi ! qui n'eſt créé, marouffle
Que pour nourrir Mon Peuple et Moi.

FABLE L.

Le Lièvre et ſes nombreux Amis.

COMME l'amour, l'amitié, c'eſt vain mot,
A moins qu'on ſache à deux en partager le lot.
L'enfant qui de pluſieurs eſt le bijou précaire,
A rarement connu les tendres ſoins d'un père.
Ainſi de l'amitié. Compter beaucoup d'amis
C'eſt n'en avoir aucun. C'eſt moi qui vous le dis.

Un Lièvre qui, comme le fabuliſte
Dont je m'honore ici d'être le traducteur,
Comme GAY, notre moraliſte,
Tombait d'accord ſur tout même avec un auteur,
Etait connu partout de la gent beſtiale
Broutant la plaine ou fréquentant le bois,
Ayant ſoin d'éviter coterie ou cabale,
Il aimait un chacun comme un ami de choix.

Ayant quitté ſon gîte un jour avant l'aurore,
Pour goûter la pelouſe et le frais du matin,
A peine il déguſtait et la ſauge et le thym,

And from the deep-mouth'd thunder flies.
She ſtarts, ſhe ſtops, ſhe pants for breath;
She hears the near advance of death!
She doubles to miſlead the hound,
And meaſures back her mazy round;
Till, fainting in the public way,
Half dead with fear, ſhe gaſping lay.

What tranſport in her boſom grew,
When firſt the horſe appear'd in view!
Let me, ſays ſhe, your back aſcend,
And owe my ſafety to a friend.
You know my feet betray my flight—
To friendſhip every burden's light.
The horſe replied—Poor honeſt Puſs,
It grieves my heart to ſee you thus!
Be comforted, relief is near,
For all your friends are in the rear.
She next the ſtately bull implor'd;
And thus replied the mighty lord:—
Since ev'ry beaſt alive can tell
That I ſincerely wiſh thee well,
I may, without offence, pretend
To take the freedom of a friend.
Love calls me hence: a fav'rite cow
Expects me near yon barley-mow;
And when a lady's in the caſe,
You know all other things give place.
To leave you thus might ſeem unkind;
But ſee, the goat is juſt behind.
The goat remark'd her pulſe was high,

Que tout à coup un bruit ſonore
Pif, paf, pouf, pa-ta-pan lui dit: C'eſt le Chaſſeur!
Il s'arrête en ſurſaut, dreſſe l'oreille, écoute,
Il ſent la mort qui vient, il la ſent, il a peur;
Mais ce ſuprême inſtant ne l'abat point, il joute
Avec les Chiens de chaſſe et d'aſtuce et d'ardeur,
Il tourne autour de lui, fait un cercle, un dédale
Pour leur donner le change, et ſe forme en ſpirale,
Tant enfin qu'il s'abat demi-mort de frayeur.

Mais ſoudain quel tranſport de joie!
Il voit paraître le Cheval.
Laiſſez-moi, lui dit-il, ſur votre dos loyal,
Ami, me cramponner, déjà la meute aboie.
Pauvre petit, lui répond le cheval,
Te voir en cet état, vrai, cela me fait mal,
Raſſure-toi, ſurtout prends bon courage,
J'entends derrière moi tes amis du pacage.
A l'orgueilleux Taureau, des torts le redreſſeur,
Il a fait une humble requête.
Mon cher, répond ce haut et ce puiſſant ſeigneur,
Ne prenez pas à mal cette réponſe honnête:
Entre amis, voyez-vous, on ne ſe gêne pas;
Or, ſoit dit entre nous, l'amour m'attend là bas;
J'ai certain rendez-vous donné depuis dimanche
Avec divine vache blanche,
Un rendez-vous d'amour, eſt rendez-vous d'honneur;
Mais j'apperçois le Bouc voilà votre ſauveur.
Mon cher, fit obſerver le Bouc, beaucoup trop vite
Votre pouls bat. Votre œil peſant m'invite
A vous dire: mon dos pourrait vous faire mal;
Voici la Brebis, je vous quitte,
Elle a tiſſu plus chaud, et le trot plus égal.

Her languid head, her heavy eye:
My back, ſays he, may do you harm;
The ſheep's at hand, and wool is warm.
The ſheep was feeble, and complain'd
His ſides a load of wool ſuſtain'd;
Said he was ſlow, confeſs'd his fears,
For hounds eat ſheep as well as hares.

She next the trotting calf addreſs'd,
To ſave from death a friend diſtreſs'd.
Shall I, ſays he, of tender age,
In this important care engage?
Older and abler paſs'd you by;
How ſtrong are thoſe! how weak am I!
Should I preſume to bear you hence,
Thoſe friends of mine may take offence.
Excuſe me, then. You know my heart;
But deareſt friends, alas! muſt part.
How ſhall we all lament!—Adieu!
For, ſee, the hounds are juſt in view.

THE END.

La Brebis fit l'aveu d'une extrême faibleſſe,
La laine lui peſait, elle craignait d'ailleurs
Les Chiens de chaſſe—et puis elle avait des vapeurs,
Elle était dans ſon jour de petite maîtreſſe.

Notre Lièvre en dernier reſſort
S'adreſſe au Veau : ſauve-moi de la mort
Toi qui trotte menu, cher ami.—Mais le puis-je !
Si jeune, y penſez-vous ? Votre deſir m'afflige.
Plus capables, plus vieux vous ont répondu non !
Moi ſi faible ! Eux ſi forts, et ſi pleins de courage !
Si j'oſais loin d'ici vous porter au rivage,
" Il ſe donne du galbanon ! "
Se diraient mes amis ! Vous connaiſſez mon âme ;
Sur moi ne jetez pas de blâme,
Mais les plus chers amis ſur cette terre, hélas !
Doivent tous ſe quitter, et c'eſt ici le cas !
J'entends la meute, et ſa muſique infâme . .
Nous vous regretterons.—Adieu ! Bien doux trépas !

FINIS.

Shortly forthcoming,

BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE.

PAR LE

CHEVALIER DE CHATELAIN.

PROSPECTUS.

THIS Work will contain Translations from the following Poets :—

Addison
Bacon, Lord
Banks, G. Linnæus
Barbauld, Mrs.
Barbour
Barrick
Barton, Bernard
Bayley, J. H. R.
Beattie, D. James
Bellamy, Thomas
Bennet, Mary
Beranger
Brown, Frances
Bowles, Miss
Bowring, Dr.
Burns, Robert
Burrington, E. H.
Butler, Mrs. F. Kemble
Byron, Lord
Campbell, Thomas
Carew, Thomas
Chaucer, G.
Cochrane, Baillie
Cibber, Colley
Coleridge
Collins, W.
Conder, Josiah
Congreve, W.
Cook, Eliza
Cooper
Corbet, Richard
Cornwall, Barry
Crashaw, R.
Cowley, Abraham
Croly, Rev.
Cunningham, Allan
Currer
Dale, Rev. Thos.
Dalton, G. Stuart
Denham, Sir John
Dillon, E. of Roscommon
Doane
Dryden, John
Dufferin, Lady
Dunbar, William
Eagles, Rev. J.
Elliot, Lucinda
Elliot, Ebenezer

Elliot, Sir Gilbert
Elliot, Miss Jane
Elrington, Stephen
Flight, E. G.
Gay, John
Goldsmith, O.
Good, J. M.
Grant, Sir R.
Gray
Greene, Thomas
Gurner, W.
Hawkes, Dr.
Hall, S. C.
Hayley
Heber
Hemans, Felicia
Herbert, George
Herrick, Robert
Heywood, Thomas
Hood, Thomas
Hogg
Howard, Hen. E. of Surrey
Howitt, Mrs. Mary
Hunt, Leigh
Jonson, Ben.
Kenrick, D. R.
Keble
Landor, Walter Savage
Lamb, Charles
Lamb, Miss
Landon, Miss
Ledyard
Lemon, Mark
Lowell, Henry
Longfellow
Macarthy, D. F.
Macaulay, T. B.
Maclagan, Alexander
Mackay, Charles
Manners, Lord John
March, R.
Marlow, C.
Maynard, Mary
Milnes, R. Monckton
Milton, John
Moir, D. M.
Moore, Thomas
Moncrieff, William
Montgomery, James
Montgomery, Robert
Paris, Dick Mrs.
Parnell, Thomas
Park, Andrew
Parker, H. M.
Pope
Potts, Mrs. Anna
Piozzi, Mrs.
Praëd
Prior
Raleigh, Sir Walter
Ramsay, Allan
Read, T. B.
Reynolds, G. W. M.
Rogers, Samuel
Savage, Richard
Scott, John
Scott, Sir Walter
Shakespeare
Shelly, P. B.
Sigourney, Mrs.
Sloman
Smith
Snow, Robert
Southey, Robert
Southwell, Robert
Spencer
Suckling, Sir John
Swain, Charles
Swift, Dr.
Thomas, J.
Thomson
Thrale, Mrs.
Tupper, M. F.
Tychborn, Chidick
Watts, Isaac
Walneerg
Walker
White, Kirke
Wolfe
Wordsworth
Wray, Leopold
Young, E.

THE translator's chief aim is to introduce to the knowledge of such of his countrymen as are not familiar with Shakespeare's language, *the Beauties of the modern British Poets*. In making his selection the translator has not, however, been solely guided by the magic of a name. He has, so to speak, not merely followed the highways but likewise rambled into the bye ways of literature, and culled many a wild flower to weave into his poetic garland. Hence, poets as yet unknown to fame, and poetry unfathered by aught beyond an initial or some stars, will be found side by side with the productions of more illustrious or more fortunate bards.

Albeit, sharing the opinion of those who hold that nothing can replace the delight of reading these poets in their original tongue, the translator cannot but think it were a pity that so many gems "of purest ray serene" that deck England's poetic crown should be utterly lost to the French reader, in these days of international exchange of thoughts and ideas; especially as many of the best English poets appeal quite as much to the sense as to the ear, and trust to something beyond the untranslatable charms of language.

We give the following as a sample of the author's style of rendering English poetry into French:—

LE MANOIR DE LA RENOMMEE.

FRAGMENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE CHAUCER.

CE Manoir compte autant de portes
Qu'il y a de feuilles non mortes
Sur les arbres pendant l'été;
Et sur le toit, en vérité,
Pour laisser sortir les murmures
Chacun peut voir mille ouvertures.
Le matin, à midi, le soir,
La nuit même, quand il fait noir,
Les portes sont grandes ouvertes,
Et nul portier ne pourrait certes
Priver d'entrer qui que ce soit,
Homme ou nouvelle en cet endroit;
Car par toutes les ouvertures
Pêle-mêle entrent les murmures,
Timides ou superbes voix;

Et tous les coins sont à la fois
Remplis de bruits et de querelles,
De propos de lits, de ruelles,
De guerre, de paix ou d'hymen,
De cancans faits sans examen,
De repos, labeurs ou voyages,
De pronostics et de présages
De haine, d'amour ou d'accord,
De vie, et quelquefois de mort,
De savoir, de perte et de gain,
De santé, de joie ou chagrin,
De beau temps et parfois d'orages,
De peste ou de cruels ravages ;
De grandes transmutations
D'état, ou bien de régions ;
De terreur ou de confiance,
D'esprit ou de folle croyance ;
De famine ou fécondité,
De ruine ou prospérité ;
De mille accidents, d'incendie,
Et de la triste comédie
Des gouvernants, des gouvernés,
Toujours plus ou moins malmenés !

LE MONDE EST UN THEATRE.

TRADUIT DE SHAKESPEARE.

From *As You Like It.*

. . . . . Le monde est un théâtre,
Hommes, femmes ne sont que des comédiens,
Souventefois entrant et sortant pour des riens,
Mais tous visant à plaire à la foule idolâtre.
La vie est pour chaque homme une pièce à tiroir,
Où tous les jours il joue un rôle—triste à voir.
La pièce, en général, divisée en sept actes,
Dure sept fois sept ans, non compris les entr'actes.
Elle a pour premier acte un long miaulement,
C'est l'enfant qui criaille, et geint à tout moment.
Le second acte est gai, frais et plein de lumière,
C'est l'écolier qui fait école buissonnière.
Le troisième acte est plein de ce chaud sentiment
Qu'en vers transis soupire à sa belle un amant.
Sur cet air tapageur : " J' tape partout, gar' vipère !"

S'ouvre l'acte suivant avec un militaire,
Comme un vieux juif, barbu, jaloux de son honneur,
Jurant mille jurons, taquin et querelleur,
Pour attraper ce bruit qu'on appelle la gloire,
Courant sus aux canons en s'écriant : Victoire !
L'acte qui suit nous montre un magistrat barbon
Au ventre rebondi, rembourré d'un chapon,
Avec barbe taillée et de gros yeux sévères,
Plein de sages dictons et de sots commentaires.
Le sixième acte, c'est feu le bel Apollon,
Lunettes sur le nez, aujourd'hui Pantalon ;
Sa voix mâle jadis, devenue aigrelette,
Crie et siffle à la fois comme une serinette ;
Un haut de chausses ample et jadis bleu barbeau,
Vaste entonnoir, contient ses jambes en fuseau.
Le septième acte enfin de cette étrange histoire
Est la seconde enfance, et c'est à n'y pas croire :
L'homme a tout oublié,—tout perdu—rien appris ;
Sans dents, sans yeux, sans goût, ce n'est plus qu'un débris !

LES CHANGEMENTS DU MONDE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Auteur Anonyme.

L'Ombre au port solemnel qui retient dans ses mains
Le sablier, la faulx, l'avenir des humains,
Une fois s'arrêta dans son vol sur la terre,
Sur les créneaux poudreux d'une cité guerrière,
Demandant au soldat veillant seul à l'écart ;
" Depuis combien de temps vivait là ce rempart ?"
Et le bardé de fer qui faisait sentinelle,
Lui dit, l'orgueil au front :—" Là, cette citadelle
Est debout depuis l'heure où le soleil a lui,
Telle elle était jadis, telle elle est aujourd'hui,
Et telle elle sera tant que le glas funèbre
Du monde, n'aura pas tinté ;
Ainsi que le dira ce narrateur célèbre
L'Eternité ! "

Et puis après mille ans passés voilà que l'Ombre
Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et là n'existait plus traces d'une cité,
Mais une immense plaine—un beau lac argenté ;

Dans la plaine le blé rangé comme une armée,
Au vallon le berger chantant sa bien aimée.
"Comment," dit soudain l'Ombre, "et temples et remparts
Peuvent-ils se dissoudre ainsi qu'épais brouillards ?"
Mais alors dégageant ses cheveux de sa tête,
En ces mots le berger répondit à l'enquête ;
" Le monde est tout rempli de brebis et de blé,
Ainsi c'était jadis sous le ciel constellé,
Ainsi c'est maintenant, ainsi sera sans cesse,
Tant qu'à leur tour, en vérité,
Viendront le jour la nuit ;—car la Nature qu'est-ce ?
Une unité !"

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre
Aux mêmes lieux descendit sombre.

" Et voyez ! où trônaient ce lac et ces beaux blés,
Une mer écumait sur des sables salés,
Au midi scintillant d'une vive étincelle ;
Un pêcheur y jettait ses rêts de sa nacelle ;
Que l'Ombre était surprise !" . . . " Où donc était le lac ?
Où les épis dorés ?" . . . Mais lui sur le tillac
Le pêcheur, de son front ôtant des flots l'écume :
" Autour de l'univers les eaux font un volume,
A-t-il dit, et la mer roule, roule toujours,
Hier comme aujourd'hui dans son vaste parcours,
Que me chantes-tu donc et d'épis et de plaines ?
Les nuits aussi bien que les jours,
L'homme cherche en la mer des poissons par centaines,
Toujours ! toujours ! . . . . "

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre
Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et les rouges rayons d'un couchant de soleil
D'une vaste forêt doraient l'éclat vermeil ;
Les arbres archi-vieux d'une archi-vieille mousse
Etaient partout vêtus à la hauteur d'un pouce ;
Et colline et vallon étaient aussi couverts
De superbes gazons, ces manteaux toujours verts ;
Un bûcheron chantait en abattant un chêne,
L'Ombre l'interpella de sa voix souveraine :
" Vieux ! te rappelles-tu les traces d'une mer
En ces lieux où surgit l'arbre de Jupiter ?"
Mais le vieux bûcheron : " Si l'arbre séculaire
Fait ici bas un temps d'arrêt,

Ce n'est parmi les mers ; car qu'est-ce que la terre ?
Une forêt ! "

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre
Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et que vit l'Ombre alors ? Encore une cité,
Mais d'ouvriers peuplée. Et pour vitalité
Ayant dépôts, prisons, et marchés et gendarmes,
Et cadavres vivants suant et sang et larmes.
Oh ! le triste tableau ! se dit l'Ombre soudain,
Puis près d'elle avisant un homme sous sa main,
Elle voulut se mettre en quête d'aventure
Du pourquoi, du comment de si mauvais augure
Qui de ces lieux jadis plaines, lacs et forêts,
Faisaient maisons de jeux, ou bien maisons de prêt;
Mais l'homme relevant son front usé de peine :
" Changement dà ! non pas," dit-il,
" La douleur chaque jour élargit son domaine
Depuis l'an mil."

" Assez ! " quittant ce lieu, dit l'Ombre :
" Sans lendemain la terre est à présent bien sombre
Car tous ses changements ont du sort des humains
Modifié sans cesse les destins :
Mais ce dernier coup de baguette
Est le dernier mot du malheur,
Science et vérité mènent à l'aveuglette
L'homme au temple de la douleur ! "

LA CHEMISIERE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE THOMAS HOOD.

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
De lourdes et rouges paupières,
Une femme en haillons, aux traits couperosés,
Travaillait à l'aiguille en proie à ses misères :
Des points ! des points ! encor des points !
Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
En cousant cols, goussets, manches, coins et recoins,
Elle chantait : " le chant de la chemise ! "

" Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
Dès que le chant du coq éveille ;

Travailler ! travailler ! encor retravailler
Quand l'étoile du soir au firmament sommeille,
Est-ce être libre que cela ?
Ah ! mieux vaudrait du Turc être l'esclave,
Car la femme n'a pas d'âme à sauver par là,
Que d'être un spectre . . . une chose au teint hâve !

" Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
Si bien qu'enfin tourne la tête ;
Travailler ! travailler ! et toujours travailler
Tant que l'œil hébété se trouble et puis s'arrête !
Couture, gousset et collet,
Et pour changer collet, gousset, couture,
Jusqu'à ce que mes doigts s'endorment au poignet
Tout en cousant les boutons d'aventure !

" Hommes qui vous targuez de les chérir vos sœurs
Et vos épouses, et vos mères,
Vous n'usez pas du linge—oh ! non, mais les sueurs
Et puis la vie aussi des pauvres ouvrières !
Des points ! des points ! toujours des points !
Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
Et cousant à la fois et d'un double fil joints
Un noir linceul, une blanche chemise !

" Mais pourquoi donc vraiment parlè-je de la mort,
De la mort à la robe osseuse ?
A peine si je crains le hideux de son port
Tant il ressemble, hélas ! à ma taille anguleuse
Par tous les jeûnes que je fais !
Dire, ô mon Dieu, qu'à la ville, au village
Il soit si cher le pain ! et qu'on offre au rabais
La chair, le sang d'un être à ton image !

" Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
Et mon travail est sans relâche,
Et quels sont ses produits ? . . . En guise d'oreiller
Un lit de paille—un peu de pain après ma tâche,
Et des haillons pour m'affubler !
Un toit à jour, une chaise, une table,
Et puis un mur si nu que de *me le peupler*
Je te sais gré, mon ombre charitable !

" Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
Comme pour expier un crime ;
Travailler ! travailler ! et toujours travailler
Du matin jusqu'au soir, voilà notre régime !

Couture, gousset et collet,
Et pour changer collet, gousset, couture,
Jusqu'à ce que le cœur s'affaise sur l'ourlet
Et que la main tombe de courbature!

" Travailler! travailler! travailler! travailler!
Par le jour sombre de décembre,
Travailler! travailler! puis encor travailler
Quand on sent le temps chaud dans le froid d'une chambre!
Quand je vois sous les avant-toits
Légèrement se glisser l'hirondelle,
Me montrant le printemps avec un air narquois
Et devant moi faisant même la belle!

" Oh! Dieu! si je pouvais seulement respirer
Des jeunes fleurs la fraîche haleine,
Sous les flots d'un ciel pur me laisser azurer
Moi, foulant le gazon . . . oh! Dieu la bonne aubaine!
Ne fut-ce qu'une heure, une fois,
Pour retrouver la souvenance chère
De tous ces sentiments éprouvés autrefois
Quand j'ignorais, le coût de la misère!

" Une heure, oh! rien qu'une heure, un répit, un moment . . .
Hélas! c'est en vain que j'implore!
Pour l'amour ou l'espoir, pour un doux sentiment
Il n'est pas de loisir—pas de soir—pas d'aurore!
Mais du temps seul pour les douleurs.
Pleurer un peu soulagerait mon âme,
Mais dans leur lit saumâtre il faut laisser ses pleurs
Pour ne mouiller l'aiguille ni la trame!"

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
De lourdes et rouges paupières,
Une femme en haillons, aux traits décomposés
Travaillait à l'aiguille en disant ses misères:
Des points! des points! toujours des points!
Et dans la faim, et la crasse et la bise . . .
Oyez et comprenez, gens aux riches pourpoints
Elle chantait: " Ce chant de la chemise!"

J'AIME LES RUISSEAUX.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LEOPOLD WRAY.

J'AIME les ruisseaux, les joyeux ruisseaux
Qui vont caressant les fleurs et les herbes,
Qui courent dispos, par monts et par vaux
A travers les prés, à travers les gerbes.

Le temps destructeur change bien souvent
Le charmant aspect d'un gai paysage,
Des arbres parfois tombent sous le vent,
Le vent du malheur détruit l'héritage.

Le champ où jadis nous jouions enfants,
Où nous admirions des blés la dorure,
Est en basse cour depuis bien long-temps,
Sans plus de buissons que fleurs ou verdure.

Une noire usine élève son front,
Où se complaisait la vallée ombreuse,
Où la violette à l'air pudibond
Parfumait le lit de la mousse heureuse.

Mais un gai ruisseau babille toujours,
Toujours frais et jeune, à l'état d'enfance,
Comme si malgré vieux ans et vieux jours
Il sortait de terre en eau de jouvence.

Il peut cependant être détourné
Pour donner la vie—à meule ou praíries;
Mais malgré cela, quoique contourné,
Il est le ruisseau de nos rêveries.

Il a voyagé—J'en ai fait autant—
Où ? . . . Lui ne le sait;—Et moi je l'ignore !
Et près de son bord me voici pourtant
Après bien des ans, que me remémore.

Mon oreille, enfant, aimait son glouglou,
Puis adolescent sa douce musique
Chantait à mon cœur, au bruit du caillou,
Du riant espoir le riant cantique.

Et puis dans la fleur de l'âge viril,
Il me murmura sur l'aile d'Eole,
D'amour primitif si gentil babil
Que bien qu' éloigné, le crus sur parole.

Et puis maintenant, comme un vieil ami,
Il me parle encor malgré ma vieillesse,
De tout un passé qui n'est qu'endormi,
Et ses doux propos sont pleins de liesse.

Il était jadis joyeux et moqueur,
Mais il dit si bien en toutes les langues,
Qu'il est devenu mon consolateur,
Et que je crois tout,—tout dans ses harangues.

Je sais cependant que je suis changé,
Et non mon ruisseau qui reste le même;
Je le croyais fou jadis,—plus âgé
Je l'entends chanter un adieu suprême.

Lorsque j'étais jeune, il était lui vieux;
Mais de notre vie a changé la page,
Il est jeune lui,—Moi suis souffreteux,
Mais l'enfance peut causer avec l'âge.

Le monde ici bas change bien souvent,
Tout est vanité dans la vie humaine,
Est-il un ruisseau qui soit décevant?
Qui pour nous fêter n'ait la voix sereine?

Voilà donc pourquoi j'aime les ruisseaux
Qui vont serpentant les vertes prairies,
Les ruisseaux constants, les ruisseaux si beaux,
Toujours si joyeux dans leurs causeries.

MES CHATEAUX EN L'AIR.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, DE CHARLES MACKAY.

J'AIME à m'étendre à l'ombre,
Sombre
Des bois épais,
Dans les longs jours d'été pour y goûter le frais.
J'aime à régaler mon oreille

Du gazouillement des ruisseaux,
Du bourdonnement de l'abeille,
Ou du chant nourri des oiseaux.
J'aime à guetter au ciel le nuage qui passe
Et forme dans l'espace,
Mille fantastiques châteaux
D'or et de diamant aux superbes créneaux.
Arrête, ô Vérité! ta main inexorable,
Ne me réveille pas, sois pour moi favorable,
Ne détruis pas comme un éclair
Mes séjours de bonheur, mes beaux châteaux en l'air.

Dans l'un l'amour candide
Guide,
Au vrai bonheur,
Et bergère et berger si les deux n'ont qu'un cœur.
Là point de paroles trompeuses,
Point de sentiment déloyal,
Point de passions envieuses:
Dans ce palais de pur cristal,
L'amour est toujours vrai, de ses plus vives flammes,
Il embrâse les âmes,
Ni les soucis, ni la douleur
Ne peuvent amoindrir sa première chaleur.
Arrête, ô Vérité! que ton front se déplisse,
Epargne ton grand jour à mon frêle édifice,
Ne détruis pas comme un éclair,
Mon doux berceau d'amour, mon beau château dans l'air.

L'autre abrite fidèle
Celle,
Qui parmi nous,
A pour nom l'amitié—ce sentiment si doux.
Dans ce magnifique royaume
Du plus bel azur revêtu,
Tout est au mieux, et chaque dôme
Est le séjour d'une vertu.
L'honneur, le vieil honneur y fait son domicile,
Et la paix y réside,
Malgré les cris séditieux,
Et le bruit des humains s'élevant jusqu' aux cieux.
Protége, ô Vérité, protége, ô je te prie,
Ce monument bâti pour l'amitié chérie,
Ne détruis pas comme un éclair
Ce séjour de l'honneur, ce beau château dans l'air!

Gouverneurs de provinces,
Princes,
Hommes d'état
Dans mes nombreux castels vivent sans apparat.
Pour eux l'or est une chimère,
Ils ignorent le péculat,
Le pauvre pour eux est un frère,
Ils l'aident à porter son bât.
Auprès d'eux la vertu trouve toujours son compte,
Et le crime la honte;
Au seul mérite ils font honneur,
Sans noblesse d'esprit, pour eux point de grandeur!
O Vérité! retiens, oh! retiens ta colère,
Laisse vivre ce monde au delà de la sphère,
Ne détruis pas comme un éclair
Ce temple à la vertu, ce beau château dans l'air!

Apaise d'un sourire,
L'ire
De tes beaux yeux;
Vois comme mes castels brillent au haut des cieux:
Admire leurs sveltes tourelles
Planant au dessus des brouillards,
Et ces magiques citadelles
Qui les entourent de remparts.
Mais non—de ton sourcil je vois froncer l'orbite,
Ton regard, je l'évite;
Et comme la neige au soleil
Fond . . . tombent mes châteaux au grand jour du réveil.
Cruelle Vérité! ta main inexorable
A chassé de mon ciel un mensonge adorable,
Et tout-à-coup comme un éclair
Se sont évanouis mes beaux châteaux dans l'air!

AU SOLEIL.

(SCORCHED FLOWERS.)

TRADUIT DE L'ECOSSAIS D'ALEXANDER MACLAGAN.

Dire, hélas! que c'est ta fortune,
Fier Soleil de l'Eté, d'égréner une à une
Sous tes rayons vainqueurs,
Feuilles et fleurs.
Ah! prends pitié de mes chères compagnes,

De ces mignonnes fleurs, bijoux de nos montagnes,
Epargne le bosquet qu'habite tour-à-tour,
Et jeunesse et beauté, souventefois l'amour.

A travers tes rayons de flamme,
Et cet air étouffant qui de tes feux s'enflamme,
Tout, petit à petit,
Sèche et périt.
Aucune humidité ne rafraîchit la terre,
Tu pompes et tu bois la rosée éphémère;
La brise ne dit plus sa joyeuse chanson,
Et la source épuisée enfante à peine un son.

Les vents, à peine ils ont un souffle,
Dans son outre chacun se cache le maroufle!
D'être moins qu'un zéro
Se plaint l'écho.
La pauvre nymphe, hélas! et languit et végète,
Elle n'entend plus rien, pas la moindre ariette,
Et sur terre et sur mer,—même les ménestrels
De la nature, ont tous cessé leurs gais noëls.

De l'épais massif sous l'ombrage
Hâletant, le berger s'étend le front en nage,
Sous ce verdoyant dais,
Cherchant le frais:
Tandis que sous le chaud versant de la colline
Veillant à son bétail, à la large narine
Se tient son chien fidèle,—avec force aspirant
L'air rare et plein de feu qu'il déguste en gourmand.

C'est cruel à toi d'aventure,
Fier Soleil de l'Eté, de tuer la verdure,
Et les si doux arceaux
Des arbrisseaux;
De dessécher aux champs l'éclat de la bruyère,
De brûler le gazon, de jaunir la fougère,
Et de boire à longs traits jusqu'à la goutte d'eau
Qui se tenait cachée au fin fond du ruisseau.

Dis, as-tu gardé souvenance,
Fier Soleil de l'Eté, des jours de ton enfance?
On était en avril,
Ton œil subtil
Cherchait pour t'y glisser la blanche paquerette,
Puis entr'ouvrant son sein, tu faisais ta couchette
Dans le tissu moelleux, où tu pouvais dormir
Bercé par un doux songe, et tout à ton loisir.

Ne sois pas comme l'infidèle,
Qui pour mieux enjôler simple et naïve belle,
Et s'assurer un nid,
Fait de l'esprit;
Puis se montrant cruel après la réussite,
A ses beaux sentiments fait tout-à-coup faillite,
Sans s'inquiéter, las! si cette douce fleur
Qui par lui seul vivait, périra de douleur.

Pendant un temps voile ta gloire,
Fier Soleil de l'Eté, d'une ombre provisoire,
Et cache, demi-Dieu,
Ton œil de feu:
Et puis laisse tomber sur la terre épuisée
En transparent cristal les pleurs de la rosée,
Laisse souffler gaiement le zéphir embaumé,
Et couler en riant le ruisseau bien aimé.

Rends au cœur du fermier la joie,
Donne à boire à ses champs tous à la soif en proie,
Laisse les fleurs des prés
Lever le nez;
Permets dans ta bonté que la rose mousseuse
Puisse parmi ses sœurs se pavaner heureuse,
Et laisse-nous entendre au milieu des bosquets
Des oiseaux, doux chanteurs, les si gentils caquets.

De l'océan un brin de brise
Et des roses pour lit, oh! quelle chose exquise!
Et puis sous un massif
Rêver pensif!
Oh! prends pitié du moins de mes chères compagnes,
De ces mignonnes fleurs, bijoux de nos montagnes,
Epargne le bosquet qu' habite tour-à-tour,
Et jeunesse et beauté, souventefois l'amour!

LE CHANT DU TISSERAND.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE BARRY CORNWALL.

Tissez, frères, tissez, et jetez vivement
La navette à travers l'estille;
Et montrez-nous ces fleurs qui naissent brillamment,
Mais sans parfum, sous votre main habile:

Vite, allons, montrez-nous la rose aux cent couleurs,
Et le beau lis sans tache,
Le " Ne m'oubliez pas," et la perle des fleurs,
La violette qui se cache.

Chantez, frères, chantez, tissez et puis chantez,
L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
Foin du chagrin ! Le chant donne cœur à l'ouvrage.

Tissez, frères, tissez !—Tissez et commandez . . . .
De vous le ciel est tributaire,
Et le soleil lui-même, alors que l'ordonnez
Vient sur l'étoffe épandre sa lumière :
Fine soit votre soie, et long soit l'écheveau
Et votre main certaine,
Et ni temps ni hazard ne pourront du réseau
Détruire l'immuable chaine !

Chantez, frères, chantez, tissez et puis chantez,
L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
Foin du chagrin ! le chant donne cœur à l'ouvrage.

Tissez, frères, tissez !—A nous est le labeur,
Le labeur ! le vrai lot de l'homme,
Car l'un cueille le fruit, l'autre cueille la fleur,
Et l'autre enfin sème . . . et jamais ne chôme.
Il n'est point d'être humain du monarque au berger
Dans toute l'Angleterre,
Qui puisse des saisons jouir ou s'affliger
S'il demeure oisif sur la terre.

Donc mes frères chantez, tissez et puis chantez,
L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
Foin du chagrin ! le chant donne cœur à l'ouvrage !

OU VONT LES JOURS, MERE ?

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE MRS. POTTS.

Une fois que j'étais sous le sombre plafond
Que formait des lilas l'entourage profond,
Je reconnus la voix de mon plus jeune frère
Demandant à maman : " Où vont donc les jours, mère ? "

Tu ne te doutais pas, petit questionneur,
Du chagrin que ta voix réveilla dans son cœur;
Elle pensa soudain aux jours de sa jeunesse,
Et sentit au milieu d'une vive tristesse,
Qu'ils étaient loin ces jours marqués par le bonheur,
Au prisme alors nouveau, radieux, enchanteur.
Sous ses yeux elle vit comme dans un mirage,
Les archives du temps rembrunir son visage.
Des plaisirs de ce monde elle avait eu sa part,
Mais, hélas! mort, chagrins étaient venus plus tard.
Le front du jeune enfant se couvrit de ses larmes;
Qu'il eut voulu, le cher, racheter ces alarmes!
L'enfance ne sait pas que bien souvent un pleur
Est baume précieux et soulage le cœur;
Naïf il murmura: " Moi, je ne voulais, mère,
Rien que savoir où vont ces jours pleins de lumière,
Mais qui passent si vite, et sont si radieux;
Retournent-ils jamais au séjour bienheureux
D'où vous m'avez appris qu'ils descendent sur terre?"
Lors, à travers ses pleurs, " Mon enfant," dit la mère,
" Ils retournent au ciel aux mains du Tout-Puissant;
Fais que les tiens, sans tache y montent, cher enfant;"
Puis elle lui fit voir au livre de sagesse:
" Oh! souviens-toi de lui dans tes jours de jeunesse!"

VOILA, MON HOMME!

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE HENRY LOWELL.

Vous me dites; Expliquez-moi
Votre dicton: " Voilà, mon homme!"
J'aurai bien mérité, je croi
De vous, si j'y parviens en somme:
Mon homme il doit marcher toujours
Exempt de blâme dans la vie,
Sans guerroyer passer ses jours,
Mais honnir le crime et l'envie:
Son blason bien plus glorieux
Que le blason d'un gentilhomme,
Porte d'azur: " Sois vertueux!"
Voilà, garçon, voilà, mon homme!

Jamais à blâmer empressé,
Il est son censeur à lui—même;
A secourir toujours pressé

Sa devise est : " J'aime qui m'aime ! "
En amitié toujours constant,
Son cœur toujours est au plus digne,
Il est toujours bien méritant,
Et *le devoir* est sa consigne :
Car son blason plus glorieux
Que le blason d'un gentilhomme,
Porte d'azur : " Sois vertueux ! "
Voilà, garçon, voilà, mon homme !

Envers le pauvre bon toujours,
Toujours digne devant le riche,
La fortune, le rang, les cours
Le trouveront toujours en friche :
Méprisant le qu'en dira-t-on,
S'il a pour lui sa conscience,
Il sauvera comme Caton
La vertu par son éloquence :
Car son blason plus glorieux
Que le blason d'un gentilhomme,
Porte d'azur : " Sois vertueux ! "
Voilà, garçon, voilà, mon homme !

LA PAQUERETTE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE J. M. GOOD.

Mondes sur mondes en phalanges
Qu'est-il besoin de vous pour révéler un Dieu ?
La simple paquerette en sortant de ses langes
Nous dit : " Il existe en tout lieu ! "

Quel autre que l'Etre suprême
Qui sut créer le jour, qui sut *voûter* les cieux,
Eut de la paquerette orné le diadême
De tant de bijoux merveilleux ?

Eut pu mouler sa coupe verte,
Sa tige en fil de fer filé si gentiment,
Sa garniture à frange, et sa corolle ouverte
Dans une monture d'argent ?

Et puis la jeter sans contrainte
Sur les monts escarpés, au vallon, en tout lieu,
Afin qu'à chaque pas, l'homme y lise l'empreinte
De l'omnipotence de Dieu !

LES CHATEAUX DANS LE FEU.

TRADUIT DE L'IRLANDAIS D'UN PAYSAN POETE DE BALLINGARRY.

Viens, Norah, viens ici, ma douce, et puis regarde
Mais sans trop t'approcher, dans les cendres du feu,
Peut-être y verrons-nous, si nous y prenons garde,
Présage de bonheur qui nous vient du Bon Dieu!
Si tu t'approchais trop, tes yeux brillants de flamme,
Ces rayons de soleil, éteindraient tout, chère âme.

A travers les barreaux où cette tourbe fume,
Dis-moi, ne vois-tu pas des arbres, un ruisseau,
Une vallée ombreuse où s'élève la brume,
Et puis une maison qui vaut bien le château
Du seigneur du manoir. Qui sait? ma Châtelaine,
Peut-être l'aurons-nous bientôt ce beau domaine?

Voilà de chevaux blancs un superbe attelage,
Un cocher pour conduire, et derrière un laquais,
C'est clair comme le jour, nous aurons équipage,
Oui, nous aurons des gens, et bien plus des palais,
Et dans peu nous verrons des manants du village,
La foule se ranger pour nous livrer passage.

Mais pendant que joyeux Dermot parlait encore
Un ouragan survient, l'eau descend en sifflant
Par le tuyau de l'âtre, et soudain évapore
Le feu,—la flamme;—Autant en emporte le vent!
Adieu palais, chevaux, adieu bel équipage,
Adieu gens!—Tout se perd dans un même nuage!

Alors aussi Norah de sa voix douce et tendre
Murmura gentiment s'approchant de Dermot:
" Cher! Il vaut mieux agir, il vaut mieux entreprendre
Que demander, oisif, au feu son dernier mot;
Et mieux vaut sur la route une pauvre chaumine,
Qu'un château dans le feu, qu'une goutte d'eau mine."

CHANT DE DEUIL.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DU REV. G. CROLY.

" La terre retourne à la terre,
Et la poussière à la poussière ! "
Le juste gît près du mauvais,
Et les rois près de leurs sujets;
Ici l'épée et là le sceptre
Devant la mort ne sont qu'un spectre;
Femmes, filles, débile ou fort,
Dans la tombe ont un même sort :
" La terre retourne à la terre,
Et la poussière à la poussière ! "

Siècle sur siècle, âge sur âge,
Par dessus l'humain alliage,
Rouleront, rouleront nombreux
Broyant ses cadavres osseux.
Du ver incessante pâture,
Dans leur humide sépulture,
Ils pourriront loin du soleil,
Et dans le froid d'un lourd sommeil.
" La terre retourne à la terre,
Et la poussière à la poussière ! "

Mais un grand jour s'approche, ô terre !
Le jour de ton heure dernière.
Il viendra ce jour de terreur,
Semer l'épouvante et l'horreur ;
Quand la trompette et le tonnerre,
Le sang, le pillage et la guerre,
Les trônes croulant en débris,
Feront entendre en mille cris :
" La terre retourne à la terre,
Et la poussière à la poussière ! "

Alors dans ce jour de victoire
Viendra Dieu le Père en sa gloire,
Alors conduits par Gabriel,
Sortant des portes d'or du ciel,
Paraîtront tout-à-coup les anges,
Les chérubins et les archanges ;
Alors, de la tombe vainqueur,
Il dira notre doux Sauveur :

" Terre, va retourne à la terre,
Et toi poussière à la poussière ! "

Comme une pierre précieuse
Luira ta tête radieuse,
Noble Jérusalem alors !—
Alors, saints seront nos transports ;
La terre, alors régénérée,
Semblable à la voûte éthérée,
De Dieu deviendra le jardin,
Où le bonheur sera sans fin.
" Oh ! terre, retourne à la terre,
Et toi poussière à la poussière ! "

L'EMIGRE IRLANDAIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LADY DUFFERIN.

Je suis assis sur le tertre, Marie,
Où, côte à côte, il y a bien long-temps,
Nouveaux époux, de l'épine fleurie
Nous savourions tous deux les plaisirs renaissants ;
Le jeune blé germait, verte était la prairie,
L'alouette, en chantant, s'élevait dans les airs,
Et tes lèvres, Marie,
Etaient boutons de rose, et tes yeux des éclairs.

Le lieu n'est pas beaucoup changé, Marie,
Le jour est beau comme il était alors,
Le blé verdoie, et fraîche est la prairie,
Et l'alouette au ciel monte, et dit ses accords :
Mais je ne trouve plus ta main, sa douce étreinte,
Ton haleine si chaude, et dont je m'énivrais,
Et la voix est éteinte
Que parlait à mon cœur celle que tant j'aimais !

Voilà l'église où le prêtre, Marie,
Au saint autel unit nos cœurs joyeux,
Là, le sentier qui coupe la prairie,
Et que, pour abréger, nous prenions tous les deux.
Mais avant d'arriver au porche, il faut, chérie,
Passer le cimetière où tu dors à jamais,
Et je craindrais, Marie,
Par le bruit de mes pas d'éveiller tes regrets.

Je suis bien seul maintenant, ô Marie !
Bien seul, hélas ! le pauvre a peu d'amis,
Mais quand il aime, il aime pour la vie,
Tous ceux que le bon Dieu sur son chemin a mis.
Toi seule était ma joie et mon orgueil, Marie,
Mère du bel enfant qui repose en tes bras,
Toi, mon fils, ma patrie,
Serez mes seuls amours par de là le trépas !

Adieu, ma bonne et fidèle Marie,
Adieu, mon fils, mes deux, mes seuls amours,
Au sol natal, à Dieu je vous confie,
Pour la terre d'exil, je pars et pour toujours.
On dit que tout là bas chacun a de l'ouvrage,
Que le soleil plus chaud y nourrit l'ouvrier,
En fut-il davantage ?—
Irlande ! ô mon pays ! Pourrais-je t'oublier !

Et bien souvent dans ces bois grandioses
Assis pensif, je fermerai les yeux,
Et vers l'endroit, Marie, où tu reposes
Mon cœur s'élancera comme au jour des adieux.
Et je croirai revoir ce doux tertre, où chérie,
L'alouette en chantant s'élevait dans les airs,
Quand tes lèvres, Marie,
Etaient boutons de rose, et tes yeux des éclairs !

LE PREMIER CHAGRIN DE L'ENFANCE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE MRS. HEMANS.

" Oh ! rappelez, mon frère, et qu'il vienne à ma voix,
Comme il venait naguère ;
Je ne puis jouer seul, sans l'ami de mon choix,
Où donc est-il allé, mon frère ?

" L'été nous rend enfin ses abeilles, ses fleurs ;
Le papillon volage
Aux rayons du soleil étale ses couleurs,
Mais de le chasser n'ai courage.

" Dans le jardin nos fleurs s'inclinent de sommeil
Lentement vers la terre ;
Notre vigne affaissée est brûlée au soleil,
Oh, rappelez-le donc, mon frère ! "

" Il ne peut plus t'entendre, hélas ! mon cher enfant,
Celui qui fut ton frère,
Tu ne le verras plus ce visage charmant,
Tu ne le verras plus sur terre.

" Existence de rose, il n'a vécu qu'un jour,
Un jour . . . hors de ses langes :
Et pour jouer, enfant n'attend pas son retour,
Car ton frère est avec les anges."

" Comment ! il a quitté ses fleurs, son bel oiseau,
Et son gentil parterre ?
Et quand je lui dirai viens jouer au cerceau,
Il ne reviendra pas, mon frère ?

" Et nous n'irons donc plus, heureux autant qu'un Roi,
Jouer dans le bocage ;
Oh ! tandis que mon frère était là . . . près de moi,
Que ne l'ai-je aimé davantage ? "

LE ROI DU VENT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE MISS ELIZA COOK.

De son souffle bruyant devançant ses cohortes
Palais glacés du Nord il enfonça vos portes ;
Et libre qu'il était, dans son courage altier,
Il nargua le lion, se moqua du coursier ;
Et puis se faufilant à travers chaque crique,
Il siffla zest, zist, zest avec un cri cynique,
L'aigle et la flèche étaient des trainards—lui devant
Lui ! . . . le Roi du Vent !

Il effleura la terre et soudain en poussière
Tombèrent des créneaux l'orgueilleuse bannière,
Et Lui rit de la chûte. . . . Et comme un matador
Le chêne osa lutter ; Lui ! superbe butor,
Il le tordit en deux. Avec la Pyramide,
Noble ouvrage d'un siècle, il joûta—fit le vide ;
Aucun pouvoir enfin ne put aller bravant
Lui ! . . . le Roi du Vent !

Il sillonna les eaux avec la mort en poupe,
Il engloutit joyeux le vaisseau, la chaloupe,

Et tous ces cœurs d'acier au courage orgueilleux,
Blémirent tout-à-coup sous son souffle fougueux;
Il fit voler le mât en éclat—et du Phare
Berça les fondements au bruit de sa fanfare;
Puis rugit dans sa gloire.... Est-il un Roi valant
Lui!... Le Roi du Vent!

EPITAPHES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE ROBERT SNOW.

C'ETAIT par un beau jour dans le champ du repos,
L'enfant allait, venait, léger, vif et dispos,
Et s'amusait à lire en sa joyeuse allure
L'épitaphe du mort sur chaque sépulture.
Ces morts avaient été, disaient les monuments,
Pères, mères, époux, femmes, amis, parents—
L'enfant lut comme quoi modestes et sincères,
Tous ces ex-vivants, furent entr'eux des frères,
Des Chrétiens ne rêvant que des choses d'en haut,
Ayant force vertus, pas le moindre défaut,
Et tous ayant été si parfaits sur la terre
Qu'ils reposent en paix avec Dieu—notre Père!

Les yeux du jeune enfant rencontrèrent ici
Le regard maternel qui l'épiait aussi.
"Mère, fit-il, j'ai lu de bien charmantes choses
Sur ces tombeaux ornés de cyprès et de roses;"
Et puis il s'arrêta comme à moitié craintif,
Puis reprenant courage, et d'un ton décisif:
"Tu m'as dit, maintefois, n'est-ce pas, bonne mère,
Que les méchants, les bons, tous passent sur la terre;
Que chacun doit mourir;—Ces tombeaux, je le sais,
Sont tous peuplés de morts qui sont dans les cieux. Mais
Oh!—dis-moi donc, maman? où se trouve la place,
Où dorment les méchants?.. je n'en vois pas de trace!

La mère caressant les cheveux de l'enfant
S'apprêtait à parler, lorsque soudain brisant
Sa tombe de cristal pour naître à la lumière,
Un brillant papillon sur son aile légère
S'élança dans l'espace..... Ardent à le chasser
L'enfant courut après pour le mieux terrasser,
Avant que la maman à sa naïve enquête;
"Où dorment les méchants?" eut eu réponse prête,
Ce qui ne parut pas du tout la courroucer!

JOHN ANDERSON.

TRADUIT DE L'ECOSSAIS DE BURNS.

JOHN Anderson, notre homme, oh! quand nous nous connûmes,
Tes cheveux étaient noirs, et ton front fait au tour;
Mais maintenant ton front tout entouré de brumes
Est chauve... Et cependant béni soit notre amour!

John Anderson, notre homme, ensemble nous gravîmes
La colline escarpée, et gaillards et dispos;
Maintenant il nous faut en descendre les cimes
L'un sur l'autre appuyés vers le champ du repos!

AVARICE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE GEORGE HERBERT.

TOI, fléau du bonheur! toi, source du malheur!
Argent! D'où viens-tu, dis, avec si fraîche mine?
Orgueilleux parvenu, qui fais le grand seigneur!
L'homme t'a trouvé sale au fin fond d'une mine.

Tu fus d'abord si peu, malgré ton air flambant,
Pour ce royaume que maintenant tu gouvernes,
Que me souviens encor du jour où, pauvre argent!
Il te sortit chétif de tes sombres cavernes.

Et puis bien malgré toi, te façonnant au feu,
Il t'a rendu luisant et dur sur son enclume—
Fort comme un homme enfin,—il fait de toi son Dieu:
Car vrai, l'homme c'est toi—lui n'est que ton écume!

Lui, qui t'a rendu riche, il t'ôte son chapeau,
Et quand il te déterre, il creuse son tombeau!

LE VENT ET LA FEUILLE, OU L'ENLEVEMENT.

SONNET.

(*Anonyme.*)

MESDAMES, oyez moi, je vais en raccourci
Vous narrer un roman aussi vrai que l'histoire.

A la feuille le vent contait fleurette ainsi :
Eveille-toi, ma chère, et sans t'en faire accroire,
Viens de suite avec moi, j'ai passé, Dieu merci,
Sans me laisser tenter, et c'est bien méritoire,
Devant un vaste champ de roses dans leur gloire,
Mais à toi j'ai pensé ;—viens donc sans nul souci !
Tes sœurs, tes sombres sœurs dorment dans la rosée,
Ne voudrais les frôler de mon aile alizée,
Mais toi la belle, et moi friand de tes appas,
Etions faits l'un pour l'autre—ainsi prenons la fuite.

La feuille consentit. Oyez la triste suite :
Le lendemain la vit foulée aux pieds. . . . Hélas !

SUR COWLEY.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE SIR JOHN DENHAM.

POUR lui pas d'auteur inconnu,
Cependant ce qu'il fit était sien, . . . c'est connu.
Se faisait-il Virgile ou bien Horace ?
Il en avait l'esprit, la majesté, la grâce ;
Mais pour leur ressembler, à leurs habits jamais
Il ne s'en prit ;—mais à leurs plus grands traits.

LES BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE will form two large volumes of about 500 pages. The text will be placed opposite to each translation.

The names of the subscribers will be received at Jeffs', Bookseller, 15, Burlington Arcade, Piccadilly ; and will be published in a list at the head of the first volume.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN.

PUBLIES A LONDRES.

1842. **LES GLORIEUSES, ou Nankin et Caboul**: Chant de Victoire. Prix 1*s*. Published by Hearne, 81, Strand.

Opinion de la Presse.

" . . . . Our gratitude—for the liberal feeling that prompts a foreigner to celebrate, in such beautiful language, the warlike achievements of English arms. We hope the English public will welcome the poems as they deserve."—*Court Gazette, January* 21.

" The poems are gracefully written—we wish them good success."—*Bell's Life in London, January* 28.

" We now subjoin the *Epilogue* of this poem (Nankin and Caboul), and cannot, in transcribing it, forbear the expression of a wish that the truly liberal sentiments which distinguish the writings of Mr. de Chatelain were shared by more of his countrymen."—*Brighton Gazette, February* 2.

" The versification is carefully modelled after J. B. Rousseau, Voltaire, and other French classics.—There is one quality, very rare among Frenchmen, which ought to secure a favourable reception for his literary efforts in this country, and that is his kindly feeling towards England, and the manly spirit in which he shows that he can appreciate her numberless claims to greatness."—*Illustrated London News, Feb.* 4.

" Those of our readers who are versed in the French language will be able fully to estimate the beauty of some of the verses, and the liberal and enthusiastic feeling expressed by a foreigner for the glory and success of British arms."—*Cambridge Advertiser, February* 15.

" The three poems under this collective title, *Les Glorieuses*, celebrate the three following subjects: Nankin and Caboul—The Polish Ball—and Lord Mayor's Day. As a matter of poetry, we perhaps prefer the second, which contains some charming verses, as airy almost as Taglioni's or Fanny Elsler's steps. As a matter of amusement—we confess that the correspondence between the Chevalier and the Lord Mayor (pre-

ceding the poem entitled Lord Mayor's day), exhibiting the latter in all the glories of Aldermanic stultification, has moved our risible faculties in no small degree. We sadly fear that his Lordship has 'written himself down an ass,' beyond recovery, and that he has a poor chance of coping with his *spirituel* antagonist. But as a matter of serious approbation we decidedly award the palm to Nankin and Caboul, as not only the subject comes home to our sympathies, but because we admire the liberal spirit with which a foreigner has struck the lyre to sound the praise of English conquest.—We will even go a step further, and leaving the narrow circle of national vanity, we hail with yet more pleasure those larger views of universal brotherhood amongst nations, which the author has touched upon with so much eloquence. 'Amen to that sweet prayer,' say we, and the sooner the people of the earth shall join such chorus—the better for them!"—*Salopian Journal, February* 15.

1843. LA BIENFAISANCE, poème dédié à la Société de Bienfaisance Française. Prix 1*s.* au profit des infortunés secourus par la Société. Baillière, No. 219, Regent Street.

1851. RAMBLES THROUGH ROME, dedicated to Henry Vallance, Esq. Price 10*s.* 6*d.* Hope and Co. Publishers, No. 16, Great Marlborough Street.

Opinions of the Press.

"It contains a variety of amusing anecdotes and information on many points not often touched upon in travels."—*The Sun, December* 1*st*, 1851.

"This book abounds in lightly-touched scenes, amusingly illustrative of the character and humours of the lower class and every day life of Rome."—*Weekly News and Chronicle, 22nd November*, 1851.

"The reader may spend some agreeable time in the company of the Chevalier de Chatelain."—*Athenæum, 27th September*, 1851.

"These Rambles are very interesting. They bring us acquainted with many facts, and they unfold to the reader, with many incidents of real life and many unquestionably authentic anecdotes, some narrations which, however true, read like and are fully as interesting as if they were pure romances.

"These Rambles describe the manners and customs of the capital of the Christian world; in them we feel that our conductor is a scholar and a gentleman; that he sees many things with a poet's eye, and details their most minute lines with the quickness of an artist's apprehension; and though we

may differ from him in some of his conclusions, still we cannot but respect him as a truthful and a candid critic."—*Morning Herald, October 4th*, 1851.

"With little knowledge of the classics, without which the wanderer in the Forum has pearls cast before him, the value of which he does not understand, the Chevalier flies to the ciceroni . . . .

"These travels are written in a pleasant vein enough, and though they are entitled to no further praise, many would purchase them as the latest news from Italy. Let such beware. Full many a year ago were these travels made, though the book may be a thing of yesterday. We have to complain of the romances introduced, though the Chevalier says they are from real life. They are obviously written to spin out the work into a volume, and are in themselves excessively dull; any man who has spent six months in Italy could deluge Paternoster Row with volumes of these stories.

"Considering that the Chevalier is a Frenchman, he writes the English language with fluency, though not with grace; but in a colloquial strain that, when it comes to be used in speaking of Italy, seems vulgar and unnatural. We would wish to part with the Chevalier de Chatelain in good humour, and we promise him that if he will try a less hackneyed theme, and dive amongst the Ansayrii, or seek adventure in the desert of Sahara, we will read his next work.—*Bentley's Miscellany, November*, 1851.

"Every one is familiar with the delightful gossip of Leigh Hunt's book about 'town,' its localities, associations, manners and people, whether obsolete or in active existence and working at the present day. Peter Cunningham's handbook of London, too, is of the same class, and contains very pleasant discursive reading, dip where you may. The volume under consideration belongs to the same category, and we could not possibly give it higher praise. With a taste for the antique, the arts, ancient or modern, a quick observant eye, and a felicitous diction, which gains upon the reader as he progresses. We never perused a work which makes us so familiar with Rome and the Romans as the present. It embraces every topic of interest within and without—internal and external. It is a Handbook of the Eternal City, in fact. And besides the numerous anecdotes—historical, individual, traditional, and local—with which it abounds, it describes the every-day life of the people with a vivacity and a truthfulness that one cannot for a moment question."—*Weekly Dispatch, September 28th*, 1851.

"All that he does relate serves to confirm, if further confirmation were necessary, the proofs already obtained of the utterly demoralised condition of the principal seat of

the Romish Hierarchy. Although it does not leave on the mind many new ideas, the work is pleasantly written, in a chatting familiar strain, and may serve to while away agreeably a wet afternoon. It will never take a permanent place in our literature, but it is a perfectly *readable* book, and better than nine tenths of its class."—*Critic, October 1st*, 1851.

"Here we have an author of unusual liveliness, almost too gay for many of the scenes which he describes, for he tells of the Carnival in the Corso, and high mass in Saint Peter's, in the same light *débonnaire* strain. On the spot we would choose a graver guide, but for fireside rambles the Chevalier's book is an acceptable companion."—*Literary Gazette, October 18th*, 1851.

". . . . . Voici par exemple, un voyageur qui a pris au sérieux une excursion en Italie et l'étude de la ville éternelle. Le chevalier de Chatelain ne prend ni la poste ni le bateau à vapeur de Marseille. Il part de Paris, comme partaient jadis les pélerins, à pied, sac au dos, bourdon en main, tablettes dans la poche. Il traverse la France, franchit les Alpes, descend en Lombardie, suit les Apennins et arrive à Rome après avoir butiné sur son chemin comme butine une abeille laborieuse.

"Une fois dans la ville éternelle, notre touriste s'éprend de son sujet, et l'aborde avec ardeur. Ruines, monuments, places illustrées par l'histoire, palais, temples, églises, édifices anciens et modernes, villas des monsignori, prisons, hôpitaux, simples habitations du Transtevère, le chevalier de Chatelain examine, étudie, compulse tout. Egalement versé dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne, il fait ressortir les mille contrastes des deux civilisations greffées l'une sur l'autre et encore aux prises après dix-huit siècles de lutte et de travail d'assimilation.

"Le passé ne l'éblouit pas à ce point de méconnaître la situation présente. Il voit Rome telle que l'a faite la domination des Papes; il indique les transformations morales et sociales dues à l'action du christianisme et du gouvernement théocratique; il trace enfin le tableau le plus exact et le plus véridique de la société romaine.

"Ni sécheresse, ni lyrisme dans le livre *Les promenades dans Rome*. Après avoir rappelé une reminiscence fameuse ou cité un fait illustre, le chevalier de Chatelain laisse courir sous sa plume l'anecdote ou le trait de mœurs, la description familière ou la narration simple et vraie de quelque épisode amusant. Enfin, son livre n'est pas seulement une œuvre consciencieuse, où l'esprit d'observation abonde, ou les peintures de mœurs ont le relief des maîtres, c'est encore le meilleur *vade mecum* du voyageur dans la ville éternelle."—*Courrier de l'Europe, 1st November*, 1851.

"Although M. de Chatelain's rambles did not occur during the late most stirring and eventful period in the political history of Rome, we can nevertheless trace in the remarks he makes, and the anecdotes he relates, the germs of a coming crisis..... As a literary work, M. de Chatelain's "Rambles through Rome" is entitled to the highest commendation; his familiarity with our language, as a foreigner, is truly surprising; and the whole style of his book evidences the author to be a person of enlightened mind, much discrimination, and considerable knowledge of character. The work now before us is an admirable description of Rome under the rule of Pope Leo XII. and will form a valuable addition to historic literature."—*Reynolds's Newspaper, 14th September*, 1851.

"The book, in fact, is one of 'Life in Italy,' drawn in a series of sketchy, racy, dashing, and, now and then, coarse and clumsy details, which, nevertheless, strike for their truth, and perhaps for their smell—rank as the garlic, and faint as the melons that load the air of Italian popular assemblies..... 'Rambles through Rome' will attract attention, and gratify curiosity at the present period, when every eye is directed thither in anxious expectation of the next outburst of popular indignation, and the next effort of the friends of liberty."—*The Morning Advertiser, 11th September*, 1851.

"The opening chapter of this volume is sufficient to fix the attention of the reader, and to induce him to read on to its completion. A more earnest and painful history of the spiritual bondage of the Roman people has scarcely ever been written, and the succeeding description of the social, political, and ecclesiastical condition of the city and its inhabitants, thoroughly fulfils the promise of these introductory pages. Whilst the Church of Rome is making such violent efforts to regain her lost ascendancy in this land, and too many—seduced by the 'lies she speaks in hypocrisy'—are inclined to lend an ear to her blandishments, a work like this is most serviceable, for it opens the secrets of the delusions which are practised to gain an end, and tells the fearful tale truly and honestly how tyranny prevails, and grinds down the spirits of all it tramples upon, wherever the Papal system predominates."—*Bell's Weekly Messenger, 13th September*, 1851.

"The Chevalier de Chatelain has undertaken a difficult task, but he has performed it well. He has added a fresh interest, by the novelty of his mode of description, to the scenes of immortal grandeur which we have delighted in traversing with Corinne and Lord Nelvil, and to which Byron has eternally allied the glory of his genius. The romance in real life with which these rambles commence is exquisitely

told, and contains a harrowing instance of the tyranny, villany, and hypocrisy of the Romish priesthood. The history of the banker, Torlonia, is almost without a parallel, and will be read with marvellous avidity. . . . . The inconsistencies of the midnight mass are severely reprehended, and Easter Sunday in Rome is magnificently described. The faithfulness of the details, the interest of the narrative which runs through the whole work, and the impartiality of the Chevalier's judgment, render his *Rambles through Rome* the best handbook for pilgrims to the Eternal City."—*The Britannia, 6th September*, 1851.

PROMENADES A TRAVERS ROME.

Il est de ces noms qu'on ne peut prononcer sans faire vibrer au fond de l'âme les fibres les plus délicates. Pleins d'une puissance magique, ils réveillent les idées assoupies, donnent du courage, de la force, élèvent l'âme et l'ennoblissent.

Les souvenirs qu'ils rappelent reviennent à la pensée, se pressent en foule, se heurtent, se dressent l'un contre l'autre, et se déroulent pleins d'entrainement et de puissance.

L'un de ces noms, le plus puissant peut-être, se trouve inscrit au commencement de cet article : Rome ! à ce nom sacré qui peut rester insensible ! Le poète prend sa lyre, qui sous ses doigts rend des sons harmonieux ; le guerrier saisit son glaive et sent le génie des batailles enflammer son cœur ; l'artiste a des pensées plus grandes, plus élevées, sa main est plus sûre, son pinceau plus habile, son ciseau plus heureux. Et tous, poètes, guerriers, artistes, sentent à ce nom sacré une nouvelle ardeur, une noble inspiration.

Déjà bien souvent on nous a parlé de la cité reine ; car, maintenant, qui n'a pas fait le voyage d'Italie ? Et chacun, en revenant, se croit obligé de raconter ses impressions (c'est le terme consacré, ô Alexandre Dumas !) ; quelques-uns même vont plus loin : sans quitter leurs pénates, ils racontent les merveilles de la *terre classique des beaux arts ;* ils s'épanouissent, comme un lézard au soleil, devant le macaroni ; demeurent comme un mouton au pied de l'obélisque, en regardant le Capitole ; donnent la hauteur de Saint-Pierre, le nombre de degrés qu'il faut monter pour arriver au sommet, la nature de la pierre, la largeur exacte en pieds, pouces et lignes du Tibre, la couleur de ses eaux, les poissons qu'on y trouve, ce qui les amène, par une transition aussi heureuse qu'habile, à nous initier aux secrets des restaurans de l'endroit . . . ô honte ! ô misère ! . . . Est-ce donc là tout ce que vous avez à nous dire de la ville des Romulus, des Tarquins, des consuls, des Cicéron, des César, des Néron, des empereurs !

Quoi ! ces grandes et vastes ruines ne parlent pas à votre âme ! vous n'êtes pas ému ! vous comptez combien il y a de toises de pierre . . . mais interrogez chacune de ces ruines sur lesquelles la lime du temps s'est usée, et les noms les plus illustres retentiront à votre oreille, et vous retrouverez la trace des actions les plus nobles. . . .

La terre que vous foulez a porté César . . . . et vous restez insensible ! . . . le marbre sur lequel vous êtes assis a entendu Cicéron . . . et vous êtes muet ! . . . Le tombeau qui est devant vous est celui de Lucrèce . . . et vos yeux ne pleurent pas ! Ces murs sont encore rouges du sang répandu par Néron . . . et vous ne tremblez pas ! Sur ce morceau d'airain étaient inscrites les lois de Rome . . . et vous le repoussez du pied ! Ce rocher qui s'élève couvert de ronces . . . c'est la roche Tarpéienne . . . et vous dédaignez de le regarder ! . . . Arrière, maudit ! . . . profanateur impie . . . arrière !

Mais hâtons-nous de quitter l'ornière et arrivons à l'ouvrage de M. le Chevalier de Chatelain. *Les Promenades dans Rome* contiennent les souvenirs d'un voyage que fit l'auteur il y a quelques années. Cette œuvre est empreinte d'un sentiment de vérité qu'on trouve bien rarement. On sent que chacune de ses pages est l'expression de ce qu'il a vu, de ce qu'il a senti.

Rome doit être considérée sous deux points de vue différents, la ville païenne, la ville chrétienne. Grande par ce qu'elle fut, grande par ce qu'elle est encore, sous chacune de ces deux faces elle présente un intérêt puissant.

M. de Chatelain a mieux compris que personne cette double position. Sa vaste érudition et sa science profonde de l'histoire lui ont permis de répandre sur son travail les détails les plus curieux et les plus intéressans.

Il ne voit pas une ruine qu'il n'évoque les souvenirs du temps passé, et sous sa plume habile on voit revivre tous ces grands noms ; on se trouve au réveil de toutes ces gloires de l'ancienne Rome. On assiste aux délibérations du sénat, à la pompe des triomphateurs, à l'élection des consuls, aux luttes du forum, aux discussions sanglantes des tribuns ; on s'incline devant les licteurs chargés de leurs faisceaux ; la pourpre des consuls, les sacrifices des prêtres, les cérémonies des vestales, enfin on voit Rome . . . la ville dont le nom fit trembler le monde . . . Rome avec ses aigles et ses légions . . . Rome enfin, la fille des dieux !

Puis, toute cette gloire pâlit, s'efface et disparaît : les temples s'écroulent, et sur leurs ruines les églises se dressent avec leurs coupoles dorées, leurs pompes, leurs cérémonies ; les légions ne sont plus, mais voici les carabiniers du pape, essayant à force de brutalité et d'insolence de paraître re-

doutables : les consuls, les sénateurs ont disparu, mais regardez le pape et ses cardinaux ; eux aussi ils portent la pourpre, et chacun s'incline en voyant leur voiture : les saturnales ont seulement changé de nom, car voici le carnaval avec ses joies, ses folies, son délire, ses danses lascives, ses déguisemens bouffons, ses intrigues d'amour, ses vengeances cruelles, ses satires mordantes et ses orgies.

Pour avoir une idée générale des mœurs d'un peuple, il faut le surprendre dans ses réunions, dans ses fêtes ; aussi, dans de charmantes pages, esquisses gracieuses où le bon goût, la grâce et la finesse s'allient à la vérité, M. de Chatelain nous montre-t-il les mœurs des Romains. Le Corso, cette promenade tant vantée, il nous la fait voir à travers le nuage de poussière qui l'enveloppe, triste, fatigante, ennuyeuse ; puis les courses, la joute, les spectacles, les cérémonies religieuses, etc.

Çà et là, on se prend à pleurer en lisant quelques récits touchans, pleins de fraîcheur et de poésie. Mais bientôt, s'emparant de l'esprit de Pasquin, l'auteur des *Promenades à Rome* met en action quelques-uns de ces croquis de Charlet, appropriés au ciel de l'Italie, et dans lesquels il égale, s'il ne surpasse pas, les plus habiles en ce genre. La révolte des Capucins, entre autres, semble un feuillet arraché au Lutrin.

Le livre de M. de Chatelain est un de ceux qu'on ne peut quitter qu'à la dernière page, et encore éprouve-t-on un regret, c'est d'avoir fini.

En résumé, le style est large, élégant, facile, simple et harmonieux ; les récits sont gracieux, attachans, les observations judicieuses.

C'est une lecture pleine d'attrait et un excellent remède contre le dégoût qu'inspire la littérature épileptique, fantastique, galvanique et enragée, qui se complaît au milieu des incestes et des adultères, s'abreuve de sang, et se nourrit de cadavres.—Gustave des Essards (*Petit Courrier des Dames*).

PROMENADES DANS ROME.

. . . . . Je suppose que M. le Chevalier de Chatelain observateur philosophe d'une population qui a subi toutes les vicissitudes humaines, a voulu annoncer par ce titre qu'il parle de Rome, telle que le temps l'a réduite, vénérable et majestueuse dans ses ruines, ignoble et bizarre dans son état présent ; cette Rome enfin, jetée de la main terrible des Césars à la dextre bénite des héritiers du pêcheur Céphas. L'ingénieux et spirituel narrateur a banni le ton grave et trop souvent emphatique de ses nombreux prédécesseurs, qui crurent devoir grossir leur voix pour nous parler de la ville *éternelle*. M. de Chatelain, tout en rappelant les pompeuses merveilles

de la Rome morte, qu'il oppose avec adresse à la mesquinerie monacale de la Rome vivante, sait retracer d'un pinceau vif et pittoresque les contrastes qui ajoutent du charme aux plaisirs de l'étude. Ecrivain habitué à captiver les suffrages du public, il a compris qu'une froide méthode historique n'était point exigée dans les descriptions des ruines, des restes épars d'une civilisation éteinte, que l'imagination rassemble à son gré pour recomposer le passé. En cela, gardons-nous d'exiger du narrateur une sèche exactitude, trop commune à la plupart de ses devanciers, et félicitons-le de se hasarder dans une route nouvelle, et de féconder, du moins en partie un champ tant de fois moissonné. Quelle que soit la puissance de la pensée, on ne décrit bien que ce qu'on a bien vu. Aussi M. de Chatelain, avant de songer à composer son ouvrage, avait longtemps parcouru l'immense sépulture où toutes les pompes de la terre et de Rome elle même se sont ensevelies. Il n'a d'abord poursuivi ses habiles investigations qu'avec la ferveur d'un ami des arts, sans autre but que le plaisir de surprendre les secrets de l'antiquité, et de suivre, sur le théâtre même des plus grands événemens, la chaîne surprenante qui rattache le passé au présent. Quand le philosophe, l'archéologue ont été complétement satisfaits, l'historien a pris la plume afin de mettre le public dans sa confidence. Pour attirer l'attention et mériter la reconnaissance de cet arbitre capricieux, il faut beaucoup d'art et de bonheur; l'auteur ne l'ignorait pas, et il s'est armé contre les périls de l'entreprise; s'il ne les a point tous évités, il a presque toujours fait preuve d'adresse, il a senti que de longues descriptions amèneraient bientôt l'ennui si elles n'étaient entremêlées d'anecdotes variées, tantôt graves, tantôt plaisantes, et toujours instructives et habilement liées au sujet. C'est ainsi qu'il a trouvé le moyen de rappeler des faits historiques, et de peindre les mœurs, les lois, les usages, les vices, les vertus des tristes descendans des maîtres du monde; enfin, il a su mettre ses remarques en action. Je citerai un passage qui expliquera ma pensée et donnera une idée favorable de sa narration vive, simple et vraie.

* * * * * *

Je le répète, on sent que l'auteur a vu et parfaitement exploré tout ce qu'il retrace; mais je dois avouer que parfois, se complaisant trop dans ses souvenirs, il devient prolixe, et lasse l'attention du lecteur. Les petits sujets et les grands sont traités souvent avec une égale profusion de détails, ensorte que l'ouvrage, manquant de proportions, n'offre pas l'intérêt qu'il pourrait acquérir si l'auteur le retouchait avec sévérité. Le principal défaut de l'ouvrage est dans l'excès même des richesses; et cependant l'absence de mesure, l'espèce de confusion de son ensemble, quoique n'étant pas dues

à l'artifice du narrateur, ne laissent pas de reproduire quelque chose des émotions brusques et variées qu'il éprouva lui-même, et qu'il communique au lecteur avec un style original dans son abandon, parfois trop négligé, mais toujours naturel; la conviction de l'auteur est communicative, et la lecture de son livre est un véritable voyage à Rome. Ruines, monumens, mœurs antiques, usages nouveaux, héros, poètes, législateurs, artistes, mendians, princes, moines et pontifes sont peints avec un esprit dégagé de tout système et de tout préjugé. L'observateur n'a fait que peu d'omissions, et, ce qui vaut mieux encore, il n'a rien emprunté à la complaisance de son imagination; on sent que tous ses modèles ont posé devant lui; enfin il fait éprouver à la fois le désir de voir Rome et la satisfaction d'être né ailleurs. Ces sentimens sont une garantie de succès; lors même que le lecteur n'est qu'à demi satisfait, il ne reste point indifférent.

DE PONGERVILLE.

de l'ACADEMIE FRANCAISE.

Extrait du Constitutionnel.

Forthcoming Works by the same Author:

RAMBLES THROUGH PARIS, 1 vol. in 8vo.
FABLES ORIGINALES, 1 vol.

C. WHITTINGHAM, 21, TOOKS COURT, CHANCERY LANE.